

LE CHEVALIER

DE PAMPELONNE.

IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

LE CHEVALIER

DE PAMPELONNE

PAR

A. de Gondrecourt.





BRUXELLES.

MELINE, CANS ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1852

I

LA PROCESSION.

Le soleil se leva radieux, le lendemain, pour éclairer la campagne d'Étampes. La marquise Fabiani, qui avait attendu avec impatience les premiers feux du jour, et n'avait pas fermé les yeux de toute la nuit, appela Venezia dès que l'aube eut fait briller sa blanche clarté. Venezia, qui s'était couchée tout habillée au pied du lit de la Vénitienne, se rendit à son premier appel.

— Mon enfant, dit la marquise avec un pâle sourire, il faut me faire belle aujourd'hui, car mon cœur est en fête.

— Oui, marraine; puisque tel est votre désir, vous auriez dû prendre un peu de repos : croyez-vous que votre visage n'ait pas souffert de l'agitation de votre âme? Notre seigneur le comte de Saveuse ne vous reconnaîtra peut-être pas.

— Tu m'effrayes... donne-moi ton miroir... Hélas ! ce n'est que trop vrai, j'ai bien changé depuis trois ans ! il aimait tant les roses de mes joues, le feu de mon regard !... Aujourd'hui ces pauvres roses sont flétries, ce feu s'est presque éteint!... Mais Dieu, qui est infiniment juste et bon, lui dira quel vent sinistre a soufflé sur sa fleur adorée... Allons ! Venezia, mets tes vêtements de deuil, ajouta la marquise d'une voix étouffée par d'amers souvenirs.

— Pourquoi reprendre ces vilains habits?

— Parce que mon deuil n'est pas fini, parce que je ne l'ai pas encore vu, lui ; parce que, devant le voir, j'ignore, comme tu l'as dit, s'il me reconnaîtra ; parce que, enfin, ce n'est pas encore la comtesse de Saveuse qui te parle, mais ta pauvre Fabia.

Sans répondre, Venezia présenta à la marquise les vêtements qu'elle lui avait demandés, et la toilette de la Vénitienne s'acheva dans un profond silence.

— Jamais je n'aurai la patience et le courage d'attendre jusqu'à midi cette procession, dit tout

à coup la marquise. Cette terrible attente me tuerait... Nous allons descendre dans la ville, nous irons nous prosterner dans une église pour remercier Dieu de la grâce qu'il me fait; puis, mettant nos masques, nous nous porterons à la rencontre du saint cortége.

— Je vous approuve, chère marraine, car, comme vous, j'ai hâte de voir... et d'entendre.

— Comme moi, pauvre petite! comme moi!

— Plus que vous, murmura la gitana dont les yeux brillèrent. Vous ne savez donc pas tout ce que vous garde mon cœur d'amour et de vénération, de tendresse et de dévouement! Pensez. madame, que ce cœur n'a jamais aimé que vous et la mémoire des miens! Pensez que, si vives que soient ses ardeurs, si brûlant que soit le sang de mes veines, si vierges que soient mes pensées, je puis jurer de vous être plus attachée, à vous ma bienfaitrice et mon idole, qu'à l'homme dont un jour je pourrais m'éprendre.

— Illusion, chère enfant, doux mensonge que tu te fais à toi-même!

—Je le jure, repartit Venezia avec élan et fermeté : si Dieu le permet, vous verrez...

La marquise prit entre ses mains le front de sa compagne, et le baisa tendrement; puis, s'appuyant sur son bras, elle sortit de son appartement,commanda qu'on préparât tout pourl'arrivée

de la duchesse de Montpensier, et demanda dans quelle partie de la maison devait loger le comte de Saveuse. On lui indiqua une galerie au bout de laquelle se trouvait ce logement, dont la porte était ouverte. La marquise jeta un coup d'œil à Venezia, qui, comprenant aussitôt, dit à voix basse :

— Allons le visiter.

La marquise se laissa entraîner sans efforts, tressaillit en posant le pied sur le seuil de la première porte, se soutint d'une main tremblante à la boiserie, et se glissa dans la chambre que devait occuper le comte, comme un oiseau blessé dans un buisson.

L'appartement était prêt à recevoir le noble voyageur. Venezia s'arrêta dans l'embrasure d'une croisée, pour laisser agir sa marraine. L'intelligente enfant comprenait ce que cette visite avait de touchant. Elle sentait battre son cœur, comme si l'émotion qui déchirait le sein de la marquise fût née de ses propres sentiments ; elle épiai d'un regard sombre et sauvage tous les mouvements de cette femme que tant de malheurs avaient éprouvée, qu'un amour fatal avait perdue, et qui, depuis quinze ans, savourait pour la première fois les douceurs d'un fol espoir !

La marquise Fabiani s'agenouilla sur la marche d'un prie-Dieu, courba la tête et étouffa quelques

sanglots. Ce qui se passait dans l'âme de la Vénitienne, nous ne le dirons pas ; vous qui avez aimé, vous le devinez, vous le sentez, vous le savez. L'homme qui en la fuyant avait emporté ses plus chastes pensées, son amour et sa vie ; l'homme qu'elle était venue voir de si loin, à travers tant de périls ; l'homme qu'elle adorait encore malgré le double crime de son absence et de son silence, qu'elle avait perdu de vue depuis quinze mortelles années, allait, dans quelques heures, habiter cette chambre où elle priait pour lui, s'agenouiller au même endroit qu'elle, croiser ses mains sur la même tablette, promener ses regards sur les mêmes objets, respirer le même air qu'elle, et fouler de ses pas le même tapis. L'âme de la marquise s'abîma dans une rêverie mélancolique, où tout le passé lui apparut chargé de sombres couleurs, où l'avenir se dora d'un rayon d'espérance aussi doux, que ce premier rayon de lumière qui chasse les ténèbres et jette ses reflets rosés à l'horizon ; elle pria pour celui qu'elle ne pouvait, qu'elle n'osait pas encore haïr ; et malgré elle, ses lèvres brûlantes couvrirent de baisers la tablette qui avait reçu ses pleurs !

La marquise se leva, détacha une fleur de son corsage, la posa sur le prie-Dieu, laissa flotter un dernier regard autour d'elle ; et, reprenant le

bras de la gitana, elle sortit, à pas lents. de cette chambre où elle aurait voulu, au prix de son sang, être légitime souveraine aux genoux de celui qui lui avait si souvent juré d'être à jamais son esclave!

— Écoute, Venezia, dit la marquise en entrant dans la rue, un pressentiment funeste me prédit que je ne mettrai plus les pieds dans la pièce que nous venons de quitter.

— Ce sera donc moi qui les y remettrai, répliqua la gitana avec calme.

— Et pourquoi?

— Parce que si le comte est ce que fut don Vivès, je ferai, moi, ce que firent Peblo et la fille du soleil.

— Malheureuse!...

— Je le ferai, interrompit Venezia , à moins que mon sang ne se fige tout à coup dans mes veines... Qu'est ceci? ajouta la gitana, en montrant un bûcher qu'on avait élevé sous les fenêtres de la maison d'où elle sortait.

— Je l'ignore, répondit la signora. On veut célébrer là quelque cérémonie de la Ligue, sans doute... entrons dans cette église.

Après avoir adressé au ciel de ferventes actions de grâce pour la rencontre inespérée qu'il allait bientôt permettre, la marquise et sa compagne se mêlèrent, sous leurs masques, aux flots

de la foule qui se pressait dans la direction de la porte de Paris, par où la procession de la Ligue devait faire son entrée.

Il était plus de onze heures ; la population d'Étampes avait déjà déserté la ville, la route était chargée d'une multitude de fanatiques impatients de saluer leurs dieux. Une haute poussière s'étendait au loin dans la campagne et signalait l'approche du cortége. Déjà quelques arquebusiers d'avant-garde, détachés de l'escorte des pèlerins, étaient arrivés aux portes de la ville et avaient mis pied à terre pour laisser souffler leurs chevaux. Les bourgeois faisaient cercle autour de ces soldats et les interrogeaient avec avidité ; enfin, un gros de cavalerie apparut, précédant, de cinq cents pas, la croix de Lorraine qui marchait en tête de la procession ; et on entendit distinctement les voix mâles des Jacobins et des Carmes qui entonnaient des chants religieux.

Le chef de ce premier détachement était vêtu d'habits magnifiques ; sa cuirasse dorée jetait d'éblouissantes étincelles ; son maintien était fier et hardi; son cheval, harnaché avec plus de luxe que de goût, était de belle race ; une aigrette de héron se dressait noblement parmi les plumes dont le cimier de son casque était orné, et ce personnage faisait preuve d'un grand talent

d'écuyer, par les courbettes gracieuses et les pas de côté qu'il faisait exécuter à sa monture.

— Est-ce lui ? glissa tout bas Venezia à l'oreille de la marquise.

— Non... oh ! non... Mais regarde donc, mon enfant, n'est-ce pas notre pauvre capitaine abandonné à Angers que nous retrouvons ici ?

— C'est lui, répliqua Venezia. Notre homme aura fait fortune quelque part : approchons-nous et questionnons-le !

— Garde-t'en bien, nous serions reconnues, et je veux tout voir, tout entendre, sans être vue.

C'était bien la Gazette, en effet, la Gazette millionnaire, la Gazette qui, ne s'étant pas contenté de sa grosse fortune, avait sollicité et obtenu du duc de Mayenne un poste important dans Paris, un commandement dans les troupes de la Ligue. Il passa près de la Vénitienne et de la gitana sans les regarder, tant il portait le front haut, tant il se gonflait et se pavanait dans son nouveau rôle.

A midi, la tête de la procession entrait dans la ville, aux acclamations du peuple. A la suite des cavaliers qui, l'arquebuse sur l'épaule, ouvraient la marche, venait la confórie des Jacobins, habillés de robes brunes, les têtes enfouies dans

leurs sombres capuces, portant de longs cierges noirs, et marchant sur deux files. Aux Jacobins succédaient les députations des Seize et des Quarante, enfroqués de noir et armés de cierges blancs. Puis on voyait un homme de haute stature dont le visage taciturne et repoussant, dont les bras nus et musculeux, les vêtements écarlates et les façons grossières trahissaient la condition.

C'était le premier bourreau de la prévôté de Paris. Cet homme que portait un âne faisait face à la queue de sa monture. Il tenait, entre ses mains calleuses, la hampe d'une haute bannière qui flottait au vent, couverte d'un voile noir; une étoile d'argent brillait sur le crêpe funèbre de cette bannière, et au-dessous de cette étoile la devise d'Henri III : « *Manet ultima cœlo* » était ainsi travestie : « *Manet ultima claustro*.

Immédiatement après le bourreau, et à sa gauche, marchaient, en file, les curés de Paris, Aubry Boucher, Guincestre, et le prieur des Jacobins, tandis qu'à sa droite on voyait la duchesse de Montpensier habillée d'un sarrau de grosse laine noire noué à la ceinture par un énorme chapelet auquel étaient suspendus les ciseaux qui devaient, disait-elle, tonsurer le Valois. Comme tous les ligueurs, la duchesse marchait pieds nus et un cierge à la main, entou-

rée d'une vingtaine de gentilshommes aussi ridiculement travestis qu'elle.

Après ce groupe, des valets de la prévôté suivaient, portant des instruments de torture sur chacun desquels était écrit le nom d'un des mignons de la cour.

Les pénitents flagellants venaient ensuite, se frappant à coups de corde et de lanières, tachant de sang leurs vêtements gris, et criant avec de lamentables soupirs que leurs tortures ne finiraient qu'avec la mort du vilain *Hérode*, de l'*hérétique*, de l'*apostat*. Des enfants étaient mêlés à cette grotesque et odieuse mascarade; ils portaient des robes blanches et des cierges plus grands qu'eux-mêmes; les corporations fermaient le cortége religieux; c'étaient les mariniers, les portefaix, les bouchers, les charretiers de Paris et de la banlieue qui, sous leurs toiles blanches ou noires, hurlaient comme des possédés, blasphémaient contre la majesté du Dieu qu'ils prétendaient glorifier en couvrant d'injures cyniques le roi, la cour, les calvinistes et tous les politiques.

Enfin, une forte arrière-garde de piquiers suivait à pas lents cette immense cohue, et contenait à grand'peine les paysans qui, des champs, les bourgeois qui, de la ville, se précipitaient pour jouir de ce spectacle étrange et jeter leurs

cris dans cette étourdissante clameur mêlée de chants sacrés et de vociférations impies.

Une fumée épaisse et mordante planait sur toutes les têtes, les flammes des cierges tourmentées par le vent jetaient des lueurs sinistres sur ces visages trempés de sueur et animés par une sorte de délire.

Quels temps ! et combien fut coupable le prince dont les vices et la faiblesse causèrent ces furieuses colères, ces tristes emportements ! Certes, on ne peut accuser la Ligue, comme parti, d'avoir poussé le peuple à ces ignobles scandales. La religion était le seul instrument dont pouvaient se servir les factieux, et l'alliance de l'Église et du peuple devait enfanter ces jongleries impies, parce que c'était l'alliance de l'esprit et de la matière, du savoir et de l'ignorance, du pouvoir spirituel et de la crédule superstition. Mais les chefs de la Ligue poussèrent trop loin l'oubli de la majesté divine, et frappant trop fort avec l'arme dont ils se servaient, ils démoralisèrent le peuple tout en l'éclairant sur ses droits, et ils souillèrent le premier berceau de son émancipation en le détournant de la morale chrétienne, qui déteste la violence et prêche le pardon au nom même de la fraternité.

On ne saurait dire jusqu'où allait l'aveugle fureur du clergé de Paris. Le confessionnal était

devenu un lieu de conférence politique, où le confesseur s'immisçait adroitement dans les affaires de famille et ordonnait, comme pénitence, d'entrer dans la sainte Ligue. A ceux qui voulaient rester fidèles au roi, ils refusaient l'absolution, faisant ainsi d'un acte religieux un double moyen de corruption et de châtiment.

Aussi que de désolation dans toute la France! Autorisé par l'exemple des chefs et des prédicants, chacun agissait dans son propre intérêt, et la masse débordait le pouvoir qu'elle voulait établir aussi bien que celui dont elle voulait se débarrasser. De là les sanglants désordres, la famine, la paresse, la misère, les viles industries, la désolation et l'anarchie, qu'a si bien analysés ce pasquil du temps, sous la forme railleuse qu'on donnait alors à toute chose :

Le pauvre peuple endure tout,
Les gens d'armes ravagent tout,
La sainte Église paye tout,
Les favoris demandent tout,
Le bon roy leur accorde tout,
Le parlement vérifie tout,
Le chancelier scelle tout,

La reine mère conduit tout,
Le pape leur pardonne tout,
Chicot, tout seul, rit de tout,
Le diable, à la fin, aura tout.

La procession, après plusieurs pauses, arriva au cœur de la ville.

La signora Fabiani s'était mêlée à cette foule bruyante; elle avait traversé les rangs les plus compactes, dardant ses regards sur les principaux personnages, cherchant avec un courage qui commençait à se lasser le seul homme qui, pour elle, donnait de la vie à la multitude, et lui faisait prendre intérêt à cette cérémonie bizarre où la politique dominait la religion, où la haine et la colère dominaient la politique.

On s'étonna bientôt de voir ces deux femmes masquées paraître et disparaître dans les profondeurs et les replis du cortége ; quelques zélés en murmurèrent, et les murmures ne tardèrent pas à se changer en bruyantes réclamations. Comme tous les ligueurs étaient à visage découvert, les plus fanatiques d'entre eux s'offensèrent de l'incognito que s'obstinaient à garder ces deux femmes; des cris, des injures, des vociférations se firent entendre sur tous les points, et la marquise se vit contrainte, ainsi que sa compagne, à jeter bas son masque.

— Connaissez - vous le comte de Saveuse? demanda la signora Fabiani à une femme qui criait à tue-tête : « Vive nos Lorrains ! vive la duchesse! vive le sire de Saveuse et les pieux jacobins ! »

— Certes, je le connais.

— Montrez-le moi, s'il vous plaît ?

— Voyez-le sur son beau cheval noir ; quel vaillant capitaine !

La marquise suivit la direction du doigt de cette femme, et aperçut le Normand la Gazette.

Elle sourit, malgré elle, à l'ignorant aplomb de ce renseignement, et questionna d'autres personnes qui lui montrèrent chacune un personnage différent.

—Voilà des manants bien sûrs de leur affaire, dit Venezia à sa marraine : croyez-moi, adressez-vous à l'un de ces capucins, eux seuls sont au courant de tout dans cette cohue.

La marquise s'approcha d'un jeune jacobin qui marchait à quelques pas d'elle, tenant pressée sur son cœur une croix de Lorraine qu'il baisait avec délire.

— Mon père, pourriez-vous me faire connaître celui de ces nobles seigneurs qu'on appelle le comte de Saveuse ?

Le jacobin leva la tête et rejeta son capuchon en arrière. Il contempla le pâle et beau visage de la signora d'un regard qui s'anima peu à peu et devint bientôt brûlant. Il y avait dans ce regard des éclairs passionnés qui forcèrent la marquise à baisser les yeux. Les traits du moine se contractèrent ; sa figure blême sur laquelle étaient empreints les ravages du jeûne et de la pénitence, de morne qu'elle était, devint rayon-

nante. Son front étroit et déprimé se chargea d'un sombre nuage qui fit ressortir l'animation des joues ; ses lèvres frissonnèrent et demeurèrent entr'ouvertes.

— Le comte de Saveuse! répondit cet homme, le comte de Saveuse ! je ne le connais pas.

— Quoi ! vous ne connaissez pas l'un des plus puissants chefs de la Ligue, le chef qui a tout votre respect et votre amour ?

— Non... non... non, répéta le jacobin, la Ligue n'a qu'un chef, et ce chef, c'est Dieu.

La marquise, troublée par le regard fixe et fascinateur de cet homme, se sentit prise d'un effroi subit. Sans pouvoir chasser ou dominer l'étrange sentiment qui s'était emparé de ses esprits, elle s'éloigna vivement du jacobin dont l'œil la poursuivait toujours, comme on s'éloigne d'un gouffre près duquel on a glissé.

— Comme vous êtes pâle, madame! dit Venezia effrayée à son tour.

— N'as-tu pas vu comme ce moine me regardait ? répondit la marquise ; n'as-tu rien remarqué de fatal et de sanglant dans cette face faite plutôt pour contempler l'enfer que le ciel?

— Et que nous importe la mine de tous ces brigands? car si nous ne trouvons pas le comte parmi ces forcenés, c'est qu'il n'y est pas, Dieu merci! Ne voyez-vous pas que ces ligueurs fu-

rieux n'ont que des menaces à la bouche, et qu'ils débitent plus d'injures que de prières?... Jolie procession, ma foi!... vrai, l'Éternel doit se réjouir du culte qu'on lui voue dans ce grand royaume.

— Je me suis trompée... c'est une hallucination, dit la marquise se parlant à elle-même.

— A qui, à quoi en avez-vous, marraine? demanda Venezia étonnée.

— La journée est aux rencontres, c'est étrange!

— Mais enfin...

— Le visage de ce jacobin ne t'a-t-il rappelé aucun souvenir?

— Non.

— Ce religieux que le grec Ancyre m'avait adressé pour confesseur...

— C'est, ma foi! vrai... La plaisante aventure!

— L'aventure n'est pas plaisante, et je m'explique le ton bourru de ce capucin... Tu sais qu'à la seconde visite, blessée de ses propos scandaleux, je le chassai, le prenant pour un faux moine au service du Grec.

— Et bien vous fîtes.

— Cet homme m'aura prise en haine.

— Ne pensez plus à ce misérable que Satan conduit et que Dieu surveille; nous avons bien d'autres soucis!

— Eh bien, soit, oublions ce moine, tu as raison, je m'épouvante de tout maintenant, et à tort... Depuis si longtemps je vois mes espérances déçues, depuis si longtemps les malheurs les plus imprévus naissent sous mes pas, que je frissonne pour rien, et que j'accepte sans les combattre des pressentiments chimériques. Où est le comte?... Où est-il, mon Dieu !

Dans ce moment la procession, qui avait déjà parcouru les principales rues de la ville, s'arrêta.

La tête du cortége était arrivée sous les fenêtres de l'appartement que la marquise avait cédé à la duchesse de Montpensier, et avait fait halte au pied du bûcher que les bourgeois avaient dressé pendant la nuit.

Les confréries entonnèrent avec ensemble le *Miserere*, et la foule des ligueurs s'agenouilla dans la poussière. Toutes les fenêtres des maisons étaient chargées de curieux avides de ne rien perdre de ce qui s'allait passer. Un nuage d'encens montait vers le ciel, mais planait lourdement sur toutes les têtes, comme la flamme d'un impur sacrifice. Les bourgeois renforcèrent le chœur des confréries, et l'hymne sacré gronda majestueusement dans les airs, soutenu par plus de dix mille voix en délire.

Saisie, malgré elle, par la solennité de ce der-

nier acte de la cérémonie qu'elle avait jusque-là suivie avec indifférence et préoccupation, la signora Fabiani était tombée à genoux comme tout le monde, et elle se trouvait, avec Venezia, près du bûcher, fixant un regard impatient sur les croisées de sa maison, où elle s'attendait à voir paraître le comte de Saveuse, en compagnie de madame de Montpensier, qui venait de quitter la procession.

La duchesse apparut bientôt, en effet, à l'une des fenêtres, et elle salua de la main la multitude prosternée. Plus de vingt gentilshommes entouraient la princesse; la marquise se leva pour plonger ses regards ardents au sein de ce groupe. Tout son corps frissonnait, ses genoux faiblissaient, elle se sentait défaillir; son visage avait la blanche pâleur du marbre. En voyant ce beau corps devant lequel toutes les têtes semblaient courbées par respect, on eût dit qu'un ange était descendu dans cette foule pour recevoir son adoration.

A un signal donné par le premier des jacobins qui conduisait la procession, chacun se releva vivement; tous les cierges furent jetés à terre et éteints sous les pieds au cri de : « *Meure ainsi le dernier des Valois!* »

Alors le bourreau, qui portait cette bannière voilée de deuil dont nous avons parlé, fendit les

rangs du peuple et vint se placer devant le bûcher. A un nouveau signal, le voile noir de la bannière tomba, et le bourreau présenta à la multitude l'image de Henri III, peinte avec une frappante ressemblance.

Le roi était en costume de pénitent gris, ordre qu'il avait fondé. Le tableau était entouré de légendes aussi injurieuses pour la royauté que pour la pudeur. Des diableries encadraient la face du Valois, pour faire allusion aux sorcelleries dont il était accusé par l'aveugle fureur de ses ennemis.

A la vue de cette image exécrée des ligueurs, un long cri s'échappa de toutes les bouches, et les vitres des maisons en furent ébranlées.

— A mort, à mort l'apostat! à mort le Valois! le vilain Hérode, le lépreux!... à mort, hurlait le peuple saisi d'un effrayant vertige, et chacun trépignait, tendait le bras, montrait le poing, pendant que le bourreau tournait en tous sens la bannière et l'agitait pour qu'elle fût plus visible à tous les yeux.

—Eh! mon Dieu! que vont-ils faire, et quelle démence les agite? dit tout bas Venezia à sa marraine, en l'obligeant à détourner ses regards de la fenêtre où ils s'étaient obstinément fixés.

A peine la marquise eut-elle aperçu la bannière qu'elle poussa un cri déchirant; ce cri do-

mina tous les autres, et sembla partir des entrailles de la Vénitienne, qui, se dressant sur la pointe de ses pieds, et s'armant d'une force fébrile, renversa ceux qui l'entouraient, et se précipita au-devant du bourreau, comme s'élance la lionne sur le ravisseur de ses petits.

Mais les rangs du peuple étaient si compactes, que la noble femme ne put pas les franchir, et elle se débattit, en efforts surhumains, dans les flots tumultueux de la foule.

Alors le bourreau monta sur le bûcher, y planta sa bannière et en redescendit, pendant qu'une épaisse fumée s'élançait de ses quatre coins, au petillement des fagots et de la résine.

Un immense éclat de rire, sinistre et brutal, partit de toutes les bouches; rire infernal qui seul manque aux bêtes pour que leur cruauté soit égale à la méchanceté des hommes! rire implacable qui est l'intelligence de la férocité.

La Vénitienne, parvenue enfin à se dégager du cercle où elle était enfermée, bondit sur le bûcher, apparut aux yeux stupéfaits des ligueurs dans un nuage de rouge fumée, et arracha la bannière, qui se tordait déjà à l'action du feu.

La gitana épouvantée, comprenant le sentiment qui avait poussé sa bienfaitrice à cet acte de folie et de désespoir, s'était élancée sur ses pas.

La foule, trompée sur le motif qui faisait agir ces deux femmes, et les prenant pour des fanatiques, rompit ses rangs et se précipita, à son tour, pour ravir aux flammes des lambeaux de l'image royale et en faire des trophées; alors il y eut autour du bucher un effroyable pêle-mêle, un désordre, une bataille que couvrirent des cris de détresse, de douleur, de colère et de terreur!

Épuisée par ses efforts, abandonnée tout d'un coup des forces qu'elle devait à son exaltation, la marquise était tombée évanouie entre les bras de la gitana, qui, l'œil hagard, les cheveux pendants, l'énergie peinte sur le front, s'agitait comme une furie au milieu de la cohue pour préserver des flammes et de tout contact, de tout danger, sa marraine bien-aimée.

Le caractère de l'intrépide enfant des tribus sauvages se révélait, dans toute sa vigueur, au sein de ce bruyant désordre. Les joues animées, les lèvres entr'ouvertes pour humer un peu d'air frais dans cet air empesté de fumée, silencieuse pendant que des clameurs horribles s'échappaient de toutes les poitrines, dressée sur ses jarrets d'acier, mordant de ses dents blanches ceux qui menaçaient de l'étouffer, Venezia détacha de son corsage le poignard qu'elle portait toujours et frappa autour d'elle pour se faire

place, sans pitié, sans remords, sans merci pour ceux qui recevaient ses coups.

Cette lutte terrible fut de courte durée; et cependant elle allait coûter la vie à la marquise et à sa courageuse compagne, car le pied de Venezia avait glissé, et elle était tombée, couvrant de son corps sa maîtresse. Alors le jacobin, qui avait tant effrayé la Vénitienne par la fixité de son regard, s'élança d'un seul bond à son secours, l'enleva dans ses bras nerveux, fendit la foule, vint trébucher avec son précieux fardeau à la porte de la maison de la marquise, et, en la posant à terre avec sûreté, il pencha sa tête trempée de sueur sur le front de celle qu'il venait de sauver, mêla ses cheveux, que le feu avait atteints, aux cheveux épars de la Vénitienne évanouie, et déposa sur son front un ardent baiser.

— Qui es-tu? s'écria la gitana furieuse de cette audace.

Le jacobin montra sa robe à demi consumée, souillée de sang et de cendres, et répondit :

— Toute peine mérite salaire, je me suis payé... adieu... au revoir !

—Tu nous as sauvé la vie... mais ce baiser que tu viens de donner fait plus que d'acquitter notre dette... Va-t'en, et si tu te représentes, malheur à toi !... Ton nom ?

Le jacobin sourit à cette menace, jeta à la mar-

quise un regard plein de luxure, hésita longtemps avant de répondre, et murmura d'une voix troublée à l'oreille de Venezia :

— Je m'appelle Jacques Clément!... souviens-toi!...

Alors il se perdit parmi les ligueurs.

Pendant que la signora Fabiani reprenait ses sens entre les bras de la gitana, le bûcher s'affaissait et s'écroulait dans les flammes, chargé de vingt personnes dont on ne retrouva même plus les ossements.

II

LE COMTE DE SAVEUSE.

La signora Fabiani ne fut pas plus tôt revenue à elle-même, qu'elle porta les mains à son corsage, toucha un lambeau de la bannière qu'elle avait ravie aux flammes, et regarda Venezia avec triomphe.

— Vous n'avez arraché à ces furieux qu'une partie de l'image, se hâta de dire à voix basse la gitana ; moi, j'ai le reste.

— Tu as donc tout compris? tu m'as devinée, mon enfant... Tu ne m'as pas crue folle, murmura la Vénitienne en se jetant au cou de sa compagne et sanglotant.

— Oui, chère marraine, j'ai tout deviné, tout compris... cette image, c'est la sienne... cet homme brûlé en effigie, c'est le comte de Saveuse...

— Parle plus bas, on nous écoute, on nous regarde!... Le désordre qui règne dans ce royaume confond toutes mes idées; la guerre, la haine, la fureur, sont partout! On ne sait que croire de ce qu'on entend, on ne sait que penser de ce que l'on voit! Nous sommes étrangères, et nous ne comprenons rien aux événements, à l'histoire de ce pays. Chacun nous répond selon l'opinion ou l'intérêt de son parti. Le comte est-il vraiment de la Ligue, comme on nous l'a affirmé, comme l'attestaient ces cris poussés en son honneur par le peuple? S'il est de la Ligue, pourquoi ne l'ai-je pas vu parmi les chefs, lui qui a fait retenir un appartement dans cette maison? Pourquoi cette horrible cérémonie, cette bannière voilée de noir, ces insultes et l'ignominie de ce bûcher? Pourquoi ces contradictions?... dans quel chaos sommes-nous?

— Mais, madame, répondit vivement Venezia la rougeur au front, qui vous dit que ce portrait soit celui du comte?... Je pense, moi, que c'est celui du roi de France.

— Certainement on le pourrait croire, le roi étant le point de mire qu'atteignent les injures,

les outrages et les coups des ligueurs... Mais comment supposer une ressemblance aussi frappante?

— Eh bien! madame, repartit la jeune fille avec feu, si le comte de Saveuse était le roi?

— Malheureuse! tu ne vois donc pas que cette pensée m'a déjà troublée, qu'elle me brise, qu'elle me tue!... Pourquoi viens-tu lui donner une nouvelle force?

— Je me trompe sans doute : il faut la rejeter, cette pensée, car elle est fausse et mauvaise.

— N'est-ce pas? un prince, un roi n'aurait pas voulu se jouer d'une pauvre femme, d'une pauvre jeune fille? Il n'aurait pas caché, pour la séduire, sa pourpre et sa couronne; il n'aurait pas changé son grand nom contre celui d'un simple gentilhomme; il n'aurait pas menti... Non, c'est un vieux proverbe né des Valois, que le mensonge est le déshonneur de la noblesse aussi bien que la lâcheté, car tout mensonge est lâche!

— Certainement, répondit Venezia pensive et distraite, certainement!... C'est bien le comte de Saveuse dont on a voulu brûler l'effigie; celui qui est ici peut être son frère, son parent, et peut même ne pas être de sa famille.

— Tu hésites!... Tu ne dis pas franchement

ce que tu penses, tu cherches à me tromper ; mais, sur mon âme, je veux tout éclaircir... Suis-moi, Venezia, suis-moi.

— Où voulez-vous aller, chère maîtresse, dans l'état où vous êtes ?

— Suis-moi chez la duchesse de Montpensier... La vérité se fera jour enfin ! s'écria la Vénitienne, et elle s'élança vers l'escalier qui conduisait à l'appartement de la princesse.

Les gardes qui étaient au pied de cet escalier croisèrent leurs piques et repoussèrent brutalement les deux femmes.

— Nous voulons parler à la duchesse, dit Venezia.

— Eh bien ! ma belle enfant, tu tombes mal, car la duchesse est sourde aujourd'hui, sourde pour tout le monde... Arrière !

— Au moins priez le comte de Saveuse de vouloir bien descendre pour nous dire...

— La duchesse est sourde et le comte est muet... Tu as du malheur, ma caillette... Allons, vide le plancher !

— Insolent ! répondit la gitana dont l'œil noir petilla. Insolent !... Madame, n'insistez pas près de ces rustres.

— Il faut cependant bien que je passe, messieurs, dit la marquise en faisant un pas vers les piquiers.

— Tout beau ! la folle !... Ramassez donc vos cheveux qui, tout à l'heure, vont traîner par terre, s'écria en riant le plus malin de la troupe.

— Eh bien !... eh bien ! qu'est-ce que ce bruit ? dit un officier qui descendait l'escalier, à qui en avez-vous donc, mes gaillards ?... Eh ! Dieu me pardonne, ou j'ai la berlue, ou c'est madame la marquise Fabiani et la charmante Venezia que j'ai l'honneur de saluer, ajouta l'officier.

— Oui, la Gazette, c'est nous... Faites un peu ranger ces vauriens que nous passions, et châtiez-les pour leur insolence envers madame.

Les soldats, entendant parler de la sorte à leur capitaine, se hâtèrent d'ouvrir leurs rangs, et la marquise, donnant la main à la Gazette, monta silencieusement les marches de l'escalier. Venezia la suivit, après avoir jeté un sourire dédaigneux aux gardes.

— Par quel heureux hasard, madame, vous trouvez-vous en ce pays ? demanda la Gazette à dona Fabiani, qui lui répondit avec ce ton de commandement qu'elle prenait avec tant de dignité.

— Peu vous importe ! Je ne vous questionne pas... Annoncez-moi à la duchesse de Montpensier, il faut que je lui parle sur-le-champ, en tête-à-tête.

— Soit, je vois bien que madame la marquise

croit encore avoir affaire au pauvre aventurier la Gazette... Il n'en est rien, Dieu merci !... nous avons changé de peau !

— Vraiment?

— Eh! cela se voit de reste, il me semble, dit le Normand, tout en jetant un regard joyeux à son splendide uniforme.

— Je vous en félicite... Entrez et annoncez-moi.

La Gazette, subjugué par le grand air de la marquise, dominé par un souvenir de soumission récente, et troublé, malgré lui, par la rencontre de Venezia, qu'il avait, comme on sait, dépouillée, obéit sans hésiter et vint annoncer à dona Fabiani qu'elle était attendue.

La marquise avait relevé les bandeaux de ses longs cheveux, et Venezia avait jeté sa propre écharpe sur les épaules de sa maîtresse, pendant le temps que le capitaine avait mis à son message. La signora Fabiani entra donc dans l'antichambre de la duchesse d'un pas ferme, promena un regard calme et hautain sur un groupe de gentilshommes, de moines et de bourgeois qui occupaient cette salle, et ouvrit la porte de la duchesse. Venezia se mit en sentinelle à cette porte, croisa ses bras l'un sur l'autre, tint la tête haute, et imposa par la dignité de son maintien, par le calme de sa physionomie, un sentiment

de respect à ceux qui la regardaient avec curiosité.

La Gazette voulut, par vanité, faire croire qu'il était dans l'intimité de cette belle jeune fille que chacun admirait, et il l'accosta assez cavalièrement ; mais la gitana garda un silence absolu, et ne parut même pas l'écouter. Son âme et son esprit étaient dans la chambre où venait d'entrer sa marraine. Le Normand battit donc en retraite assez honteusement.

Madame de Montpensier était à cette époque, quoiqu'elle eut près de trente-six ans, dans toute sa beauté ; son visage noble et gracieux était le souvenir vivant d'Henri de Guise, tué à Blois. Le caractère de cette race fière et illustre se révélait dans les traits féminins de la superbe duchesse, qui sentait battre dans sa poitrine un cœur de guerrier. Rencontre bizarre ! Elle avait le même timbre de voix que la signora Fabiani, elle donnait la même accentuation à ses paroles, et cette voix souvent douce, quelquefois grave, toujours harmonieuse, était brève ou traînante, selon qu'elle s'animait ou se calmait. La duchesse était un peu boiteuse, mais elle s'efforçait de dissimuler ce défaut, en se tenant fort droite, en marchant sur la pointe du pied, en portant de longues robes. Elle n'avait pas quitté le deuil depuis la mort de ses frères, et avait juré de le

garder jusqu'au jour où s'accomplirait sa vengeance sur leur meurtrier. La Vénitienne était incomparablement plus belle que la princesse, malgré tous ces rapprochements; quant à son cœur, il n'était qu'amour, tandis que dans l'âme de l'implacable ennemie d'Henri III, tout était haine et colère.

La signora Fabiani entra dans la chambre de la duchesse et la salua d'une gracieuse inclinaison de tête. Il y avait une indicible majesté dans le maintien de cette fière patricienne, avertie, par un secret pressentiment, qu'elle se trouvait devant une femme dont chaque prière était un vœu pour la ruine et pour la mort de celui qu'elle adorait.

La duchesse, sans se lever du fauteuil qu'elle occupait, parcourut d'un regard étonné toute la personne de la marquise; ses riches vêtements froissés et même déchirés dans la mêlée dont elle avait été témoin, l'animation énergique de son regard et de ses traits, sa distinction et sa beauté lui inspirèrent un vif intérêt.

— Qui êtes-vous, madame? demanda-t-elle avec douceur.

— Altesse, j'ai eu le plaisir et l'honneur de vous céder cet appartement, qui, ce matin encore, était le mien.

Mutuellement frappées d'entendre sortir de la

bouche de chacune d'elles un son de voix qui leur était propre, ces deux femmes se regardèrent fixement et en silence.

— Je vous remercie de votre obligeance, répondit la princesse, et souhaite de pouvoir la reconnaître mieux un jour ou l'autre... Mais n'est-ce pas vous que j'ai vue monter sur le bûcher dressé pour le Valois, et arracher l'horrible image dont le feu allait faire justice ?

— Oui, madame, c'est moi, répondit la marquise avec impétuosité, moi-même.

— C'est très-bien, mon enfant; mais écoutez ce conseil, et mettez-le à profit. Gardez-vous bien, désormais, de pousser aussi loin votre zèle pour la Ligue, et de témoigner avec autant d'énergie votre horreur pour le monstre que maudit la France. Si, par une erreur funeste, le peuple avait pris pour du dévouement à son ennemi l'élan de colère qui vous a transportée ce matin, s'il avait pensé que vous vouliez préserver du feu l'image du tyran, et non la mettre en pièces, vous vous seriez fait écharper par dix mille bras armés pour la plus sainte des causes et par la plus juste des haines, Vous pâlissez, mon enfant, le danger auquel vous avez échappé vous épouvante!... n'est-ce pas? Cependant je n'exagère rien, croyez-moi.

La Vénitienne avait écouté la duchesse dans

un profond silence; ses grands yeux étaient fixes; sa vue s'était troublée, elle était muette d'effroi, de stupeur, et son cœur gonflé semblait vouloir bondir hors de sa poitrine... La voix de la princesse bourdonnait à ses oreilles comme un bruit sourd; son corps était immobile, sa pensée voyageait dans de sombres tempêtes.

— Mais enfin qu'avez-vous, madame? demanda la duchesse qui commençait à s'alarmer de ce silence, de cette pâleur, de ces yeux égarés, et pensait qu'elle pouvait bien avoir affaire à quelque folle.

La marquise pencha sa belle tête sur son sein pour dévorer les larmes qui commençaient à remplir ses yeux. La douleur se faisait jour dans cette âme meurtrie; quelques instants de plus, et la noble femme eût été étouffée par l'émotion qui l'oppressait. La duchesse ne put qu'admirer la blancheur et la grâce de ce cou de cygne ployé devant elle; la fière patricienne cacha ses pleurs et lorsqu'elle redressa tout à coup son front superbe, ses yeux dégonflés brillaient comme deux étoiles.

— Madame, dit-elle, c'est donc bien l'image du roi qu'on a voulu... qu'on a brûlée ce matin?

— Ciel! quelle question! mais sans doute... quoi! vous me demandez cela, vous?

— Pardon, madame, pardon! ce n'est pas là

ce que je voulais dire, je voulais vous demander si ce portrait exposé à la fureur... à la fureur légitime du peuple, est bien ressemblant?

— Jamais l'apostat n'a été mieux peint; cette toile était un chef-d'œuvre; jamais le pinceau n'a réussi avec plus de bonheur à tracer sur le front de notre Hérode, de ce Sardanapale sans cœur, de cet assassin, de ce lâche sans foi, de ce capucin damné, de ce cagot menteur et hypocrite, tous les vices dont il est gangrené. La laideur du péché se lisait assez sur cette face odieuse pour que chacun la reconnût. Comment expliquer votre ignorance? Vous n'avez donc jamais vu le Valois? Votre haine n'est donc inspirée que par la malédiction publique?

La Vénitienne s'était sentie ranimée par ce torrent d'injures; ses joues s'étaient subitement colorées. Elle se contint par un violent effort et reprit :

— Vous connaissez assez tous les grands de l'État, madame, pour savoir s'il existe en France, à la cour ou dans la Ligue, un homme dont le visage soit le même que celui du Valois.

— Personne en France, gentilhomme ou manant, n'a ce malheur, Dieu merci! Nul n'est à ce point abandonné du ciel!

— Cependant... le comte... le comte de Saveuse?

En prononçant ce nom, en faisant cette question, la marquise se sentit faiblir; cependant elle prêta l'oreille à la réponse avec avidité.

— Le comte de Saveuse! mais c'est notre ami le plus chaud, c'est un chevalier d'honneur, de vertu; c'est le plus brave champion de l'union catholique!...

— Eh bien! ne ressemble-t-il pas...?

— Ah! par Notre-Dame! quelle calomnie! s'écria la duchesse.

Et elle frappa sur un timbre placé à sa portée.

Un officier entra.

—Priez M. de Saveuse de venir nous parler, dit la duchesse avec un sourire dont elle ne put se défendre, vous le trouverez dans son appartement.

— Il est dans la salle d'attente avec les gentilshommes.

— Priez-le d'entrer... Vous ne l'aviez donc pas aperçu? ajouta la duchesse en s'adressant à la signora Fabiani.

La Vénitienne tressaillit et baissa les yeux, un nouvel orage éclata dans son cœur.

Le comte de Saveuse se présenta avant que la marquise eût pu répondre à la question qui lui était faite.

— Approchez, cher comte, dit toujours en souriant la duchesse, et venez vous blanchir d'une odieuse accusation.

— Et qui m'accuse?

— Madame... elle prétend que vous ressemblez, à s'y méprendre, au vilain moine auquel vous voudriez, si j'ai bonne mémoire, arracher les entrailles.

Saveuse tourna dédaigneusement la tête vers l'Italienne. C'était un homme encore jeune, d'un visage distingué, bronzé par le soleil des camps, et empreint d'une sauvage énergie; d'une taille svelte et dégagée, d'un maintien digne et froid.

La marquise contempla avec avidité ce visage mâle, sembla l'étudier et dit avec amertume :

— Vous êtes le comte Philippe de Saveuse?

— Le comte Philippe-Gaston de Saveuse, oui, madame, seul du nom.

— Seul du nom! s'écria la Vénitienne en se redressant comme une reine offensée.

Saveuse et la duchesse se regardèrent avec étonnement.

— Un mot encore, monsieur, un seul mot: Étiez-vous à Venise avec Henri III?

— Oui, madame; je n'y suis resté qu'un jour: le Valois, dont j'étais alors l'ami, malheureusement! me détacha de sa cour aussitôt son arrivée dans cette ville, pour m'envoyer à Paris en courrier.

— Et, à cette époque, personne à Venise ne portait votre nom?

— Personne.

La marquise salua profondément madame de Montpensier, et, sans rien ajouter, elle sortit précipitamment de sa chambre, traversa fièrement la salle d'attente où tout le monde s'effaça pour la laisser passer, et dit à la Gazette qui s'inclinait devant elle :

— Suivez-moi !

Arrivée dans le petit appartement qu'on lui avait préparé. la signora Fabiani s'y enferma avec la Gazette et Venezia, et dit au Normand, avec ce calme qui annonçait toujours un grand désordre dans son cœur :

— Que reproche-t-on au roi de France ? Que lui veut cette Ligue de forcenés dont vous faites partie ? Instruisez-moi.

— Ma foi, madame, à vous dire vrai, je ne suis pas très-fort en politique, ce n'est pas mon métier. S'il faut en croire MM. les Seize et MM. les curés, le Valois est un cousin du diable à qui l'on prête toutes sortes de méchancetés et qu'on voudrait bien pendre ; voilà tout ce que j'en sais. Quant à moi, je me suis fait ligueur pour faire quelque chose, et par ambition ; je suis fort riche, et j'ai pensé que le seul moyen de conserver ma fortune dans tous nos troubles était de prendre fait et cause pour la cour ou pour la Ligue. La cour m'a semblé le plus faible des deux

partis, voilà pourquoi je sers la Ligue. Chez moi, c'est un système d'être maladroit le moins que je puis.

— Vous avez donc fait une fortune bien rapide ?

— Quelques gros héritages, quelques châteaux mis à sac, un peu de bonheur... Il n'en faut pas davantage dans ce temps pour être à son aise.

— Et votre prudence ne vous aurait-elle pas mal conseillé en vous poussant à la révolte?

— Dame! tout est possible, si tout n'est pas probable.

— Si le parti du roi était victorieux, que vous arriverait-il?

— Ma foi! signora, répondit la Gazette avec une grimace expressive, il arriverait bien des choses, car nous serions vaincus!... et dans ce cas je ne donnerais pas un teston de la vie de MM. de Mayenne, d'Aumale, Saveuse, pas plus que de la tête de madame de Montpensier, et *tutti quanti,* comme on dit chez vous.

— Vous ne me dites pas ce que vous feriez, vous!

— Hum!... je ferais... je ferais tout ce que sait faire un honnête homme au bout d'une potence... j'y serais fort laid...

— Et votre fortune alors?

— Vous touchez-là un chapitre délicat... Ma fortune irait aux mignons du Valois, ce qui me contrarierait, même en mourant, car les mignons sont de vilaines gens et ma fortune est fort belle.

« Où diable en veut-elle venir ? » se dit le Normand qui, regardant en dessous Venezia, se méfiait de quelque piége.

— Si donc vous avisiez un moyen de mettre votre vie en sûreté, et votre fortune à l'abri des mignons en cas de défaite, le laisseriez-vous échapper ?

— J'ai eu l'honneur de vous dire, signora, que je n'aime pas les maladresses.

— Ce moyen est tout trouvé.

— Ventre saint-gris ! comme on dit chez les hérétiques, vous parlez, madame, aussi bien qu'un beau livre.

— Quel rôle jouez-vous dans votre parti ?

— Le seul que je puisse remplir... je me bats.

—Il ne s'agit pas de cela... quelle est l'importance de vos fonctions ?

— Je commande deux compagnies franches avec lesquelles je me bats comme un lion ; je commande la cornette du comte de Saveuse qui se bat à ravir, et j'ai le commandement du faubourg et de la porte Saint-Eustache à Paris, où

avant peu nous nous battrons à merveille, car on dit que les deux rois nous viennent assiéger. On m'admet dans le conseil de guerre, et je n'y donne qu'un avis : celui de battre l'ennemi : vous voyez que je fais toujours à peu près la même chose.

— Eh bien ! rien n'est plus facile que ce que je vais vous demander.

— Ordonnez.

— En tout lieu, en toute occasion, vous vous ferez battre... cela ne sort pas de votre profession.

— Diable ! mais cela sort terriblement de mes habitudes... Expliquez-moi vos idées ; j'ai la cervelle un peu paresseuse.

— Je suis l'amie du roi, moi, entendez-vous ? les calomnies qu'on répand contre lui, les injures, les infamies dont on outrage Sa Majesté m'indignent, me révoltent ; et, toute faible femme que je suis, je veux qu'il ait raison des haines dont il est entouré ; je veux qu'il rentre dans sa capitale, qu'il remonte sur son trône et châtie ses ennemis.

— Peste ! voilà une besogne un peu dure !... vous n'y allez pas de main morte, signora ; avec une armée de femmes comme vous, le Valois serait bientôt au Louvre ! Ah çà ! mais il me semble que vous vous y prenez singulièrement

dans vos projets. Ne serait-il pas plus simple de m'engager à passer du côté des politiques, et de battre les ligueurs, au lieu de me faire battre par les excommuniés ?

— Non... ce ne serait qu'une épée de plus au service de Sa Majesté... Ce sont des victoires qu'il nous faut, et je compte sur vous pour les défaites.

— Ou vous avez la tête bien dure, ou vous comprenez cela parfaitement, la Gazette, interrompit Venezia.

— Pardon ! je ne comprends pas du tout, car je ne vois pas clairement le profit que je tirerai de cette diplomatie.

— Le roi sera informé de votre conduite... Vous vous arrangerez de manière à lâcher pied dans toutes vos rencontres avec l'armée de la cour ; puis, assiégé dans Paris, vous livrerez le faubourg dont vous aurez le commandement...

— Très-bien !... Après ?

— Après, le roi vous nommera lieutenant général, il vous fera un cadeau sur son trésor, et...

— Et ?

— Et moi, je vous prierai d'accepter comme gage de ma reconnaissance, mon palais de Venise et cent mille écus.

— Hum ! hum ! fit la Gazette en toussant plusieurs fois de suite. Quel dommage !

— Comment! quel dommage? dit Venezia.

— Quel dommage que je sois riche! Si j'étais pauvre, j'accepterais sans marchander.

— Quelle fortune avez-vous donc, vilain! s'écria la gitana, à moins que vous n'ayez trouvé certain coffre plein de diamants.

— Eh! pardienne j'ai... j'ai de quoi vivre, interrompit le capitaine en balbutiant.

— Au lieu de cela, reprit la marquise, le roi, instruit de votre entêtement, de votre félonie, de votre richesse, vous fait pendre s'il prend Paris, et confisque tout ce que vous possédez.

— Je ne dis pas que vous n'ayez un peu raison, répondit aussitôt le Normand en se grattant l'oreille; toutefois... récapitulons : je suis fait lieutenant général; c'est assez coquet cela... Je reçois un cadeau de Sa Majesté... bon! Qu'est-ce que pourra bien valoir ce cadeau, s'il vous plaît?

— Une baronnie, avec un revenu de mille pistoles.

— Hé! c'est joli, ma foi!... plus un palais à... Votre palais de Venise peut être estimé?...

— Un demi-million.

— Ah! plus cent mille écus... très-bien, très-bien!...

— Et je vous embrasserai sur les deux joues, ajouta Venezia en riaut.

— Oh! ceci ne me déciderait pas précisément... j'ai des mœurs exemplaires... Eh bien! madame la marquise, j'aurai l'honneur de me faire battre à plate couture pour vous servir... c'est convenu.

— Et vous rendrez la porte Saint-Eustache?

— Je la rendrai, foi de Normand.

— Très-bien! comptez sur moi; maintenant, dites-moi ce que veulent faire les ligueurs?

— M. de Maintenon a été surprendre Chartres, et nous devons, M. de Saveuse et moi, partir après-demain avec quatre cents chevaux d'élite pour emporter Châteaudun.

— Et madame de Montpensier doit-elle rester longtemps à Étampes?

— Non, la procession entière doit retourner demain à Paris.

— Où est le roi maintenant?

— Il est à Beaugency, sur la route de Bordeaux, à quinze lieues d'ici.

— Avez-vous un sauf-conduit à me donner, afin que je puisse voyager librement du camp royaliste à Paris?

— Oui, madame... tenez, prenez cette pancarte... c'est un passe-port en blanc, signé de la duchesse elle-même.

— Je vous remercie... prenez, vous, cette bague; c'est le gage de votre future splendeur.

Faites moi préparer deux chevaux pour cette nuit, et commandez à l'un de vos cavaliers de se tenir à mes ordres quand il en sera temps... Dieu vous garde, M. le baron.

La Gazette, étourdi par ce dernier mot, se retira en marchant à reculons.

Aussitôt qu'il fut parti, la signora Fabiani tomba à deux genoux, tira de son sein le lambeau de la bannière qu'elle y avait caché, contempla avec des yeux pleins de larmes les traits d'Henri III, et s'écria :

— Oh! mon Dieu! tout, dans ce cœur que vous m'avez donné, est amour et pardon.

— C'est donc lui? murmura Venezia d'une voix grave, quoique émue.

— Oui, c'est lui que j'ai retrouvé sur un bûcher d'infamie, lui que tout un peuple maudit, lui malheureux, poursuivi.

— Le roi! interrompit la gitana, le roi!

Et elle appuya sur ce mot avec l'accent d'une sourde colère, pendant que tout son être semblait se recueillir.

— Oui, le roi, mais tel que je l'ai connu, sans royaume, sans couronne...

— Sans foi, sans honneur et... sans amour!

— Venezia!

— Et vous irez au-devant de cet homme, pauvre maîtresse chérie, parce que vous en avez

pitié ! Parce qu'il est abandonné, exécré de tous, vous voulez lui tendre la main... Vous l'aimez donc encore?

— Si je l'aime ! s'écria la marquise. Ah ! pauvre Venezia, la fleur qu'a courbée l'orage cesse-t-elle d'aimer le soleil parce que ses rayons lui ont manqué pendant quelques jours? Cessons-nous d'adorer Dieu parce qu'il nous éprouve? Puissant, j'eusse méprisé le roi, je l'eusse fui ou m'en serais vengée, et je couvre de baisers l'image de cette Majesté déchue, maudite et persécutée... Voilà mon âme!... Nous partirons cette nuit pour Beaugency.

— La fille de l'Inca, ma grand'mère, fit ce que vous allez faire : elle courut des montagnes des Andes à Madrid pour y chercher son époux; son cœur était un trésor d'amour et de pardon comme le vôtre ; elle trouva don Vivès!... un débauché lâche et ingrat!... Nous partirons cette nuit, chère maîtresse, car je suis votre ombre... je suis votre Peblo!

La marquise tressaillit à ce souvenir, et joignant ses deux mains, le front tourné vers Dieu, elle pria.

Venezia la regarda faire en silence, deux grosses larmes roulèrent sur les joues de cette fille intrépide, altière et dévouée qui, pour la première fois de sa vie sans doute, pleurait.

III

LE ROI.

L'échec que les troupes du duc de Mayenne avaient essuyé à Tours, devant l'armée des deux rois, avait tiré Henri III de son inconcevable apathie. Ce prince avait même retrouvé à l'assaut des faubourgs de la ville, où sa vie et sa liberté furent en grand danger, quelques lueurs de ce courage qu'il avait déployé à Jarnac et à Moncontour, et qui avait donné sur son avenir de si trompeuses espérances. La sombre mélancolie, ou plutôt la torpeur dans laquelle il était plongé depuis la mort des princes lorrains et la mort de sa mère, semblait l'abandonner ; mais, par un

penchant funeste de cette nature dépravée qui le jetait sans cesse dans des excès contraires, il était revenu à ces débauches, à ces orgies, à ces dissipations qui ont fait la honte de son règne, parce qu'il en donnait l'exemple, parce qu'il les encourageait autour de lui par sa faiblesse, par la mollesse de son âme, par son engouement pour quelques favoris auxquels toute licence était permise.

Henri III n'avait que trente-neuf ans à cette époque ; mais son physique se ressentait du dépérissement de ses facultés morales : les jeûnes plus ridicules que sévères qu'il s'imposait, dans les élans superstitieux d'une dévotion trop exagérée pour être sincère, sa paresse, ses goûts efféminés, la fatigue, résultat des débauches de sa jeunesse, l'engourdissement de sa pensée, avaient arraché de son corps, avant l'âge, les forces dont l'avait doué la nature.

Les hontes que ce roi avait essuyées de la part de son peuple n'avaient que faiblement excité sa colère, et si elle s'éveilla aux états de Blois, ce ne fut qu'à l'instigation de Catherine de Médicis, qui, mourante, réchauffa de son dernier souffle l'âme pusillanime du dernier de ses trois fils.

Cependant, nous l'avons dit, le combat de Tours, l'intervention puissante et protectrice des huguenots, la joie de voir humilier l'arrogance

des ligueurs, l'espoir de rentrer en maître dans Paris, avaient en quelque sorte galvanisé ce corps sans âme, et l'avaient porté à quelque mouvement. Jaloux des faits d'armes et de la renommée du roi de Navarre, Henri III avait tiré l'épée qui, depuis si longtemps, dormait dans son fourreau, et quoiqu'elle fût trop lourde pour sa main débile, il avait juré de ne la déposer qu'au Louvre.

Tout en cédant à cet entrain viril, le Valois ne s'était pas séparé de ses mignons ; au contraire, il se croyait engagé vis-à-vis d'eux à reprendre sa vie licencieuse au point où il l'avait laissée, pour se jeter aux bras des capucins, au sein des confréries, et il les excitait à la licence, sinon par ses actes, — sa santé altérée le lui interdisait. — du moins par ses bravades, ses discours, ses prodigalités et sa présence à leurs orgies.

Tel était le roi au-devant duquel la marche naturelle des événements qui font le sujet de ce livre nous conduit. Il rentrait d'une expédition qu'il avait tentée sur Poitiers, où il pensait entrer sans coup férir ; mais les ligueurs, qui tenaient cette place, l'avaient salué à coups de canon ; et comme il manquait d'artillerie pour faire brèche aux remparts, il avait dévoré cet affront, remettant à d'autres temps le soin de châtier cette insolence, et avait rejoint le gros de l'armée du Béarnais à Beaugency. Le lendemain

de son entrée dans cette ville, il avait appris la défaite du duc d'Aumale à Senlis, et cette bonne nouvelle, dissipant sa mauvaise humeur, l'avait mis en gaieté.

Quoique les huguenots prêtassent un appui loyal aux catholiques, quoique leur illustre chef se réservât, en toute occasion, les postes les plus périlleux, et confiât à ses troupes les entreprises les plus audacieuses, il y avait à la cour guerrière d'Henri III deux partis bien tranchés. Les favoris, et à leur tête d'Épernon, Bellegarde, d'O, Nogaret, Villequier, s'attachaient à dénigrer les officiers calvinistes, à tourner en ridicule leurs justaucorps de buffle, leur pauvreté, leurs actions et leurs discours. Le roi écoutait volontiers les quolibets, les épigrammes de ses flatteurs qui, tout en caressant son amour-propre, tendaient à rabaisser le mérite de ses alliés. Aussi ne voyait-on jamais, dans son intimité, aucun des gentilshommes dont les épées le servaient cependant si bien. Il vivait dans son camp ou dans les villes qui lui ouvraient leurs portes, comme il avait vécu au Louvre, donnant des fêtes, faisant des dépenses énormes pour sa table et pour le jeu, ne paraissant en public qu'entouré de ce cortége qui, de tout temps, lui avait attiré le mépris et la haine de ses sujets révoltés.

Le jour même où il apprit la victoire de Senlis,

il convia sa bande à un souper splendide, et il s'enferma avec elle, pour se livrer, jusqu'au lendemain, à l'une de ces tempêtes qui faisaient dire aux compagnons de ses débauches :

— Le roi rajeunit.

Quoique la guerre eût tout dévasté dans le pays, quoique la disette se fît sentir dans les campagnes, quoique les soldats des deux armées manquassent souvent de pain à leur bivac, le Valois, en épuisant son trésor, trouvait le moyen de pourvoir sa table des mets les plus délicats, des vins les plus exquis. Son intendant s'était surpassé ce jour-là : il avait déployé une intelligence barbare en accaparant, pour un seul repas, des provisions qui eussent fait vivre longtemps de nombreuses familles. Il avait ordonné sa fête avec un luxe effréné. Dix gentilshommes parés de velours et d'or, sans pitié pour les pauvres qui mouraient de faim autour d'eux, allaient s'asseoir, le front couronné de fleurs, comme les patriciens du bas empire, comme eux le cœur perdu de vices, à un banquet où la folie échevelée, où l'ivresse sans honte devaient aussi prendre place.

La salle de ce festin était vaste, meublée avec faste, tendue d'un velours écarlate sur lequel rejaillissaient des flots de lumières échappées des lustres d'or où brûlaient des centaines de bou-

gies parfumées; des glaces de Venise du plus grand prix se renvoyaient toutes ces gerbes de feu en les multipliant. Des vases florentins, des vases étrusques chargés de fleurs, étalaient la somptuosité de leur marbre élégant, et mêlaient leurs émanations printanières aux suaves parfums que répandaient de riches cassolettes. La table était couverte d'une vaisselle éblouissante que le duc d'Épernon prêtait au roi. Des pages vêtus de velours et de satin, les bras et le cou nus, les cheveux parfumés, le regard petillant, se tenaient, respectueux, au poste que leur avait assigné le savant ordonnateur de cette fête.

A côté de cette salle, et s'ouvrant sur elle, était une autre pièce qu'Henri III appelait son cabinet. Ce cabinet avait deux issues, l'une communiquant avec le dehors, et que gardaient habituellement quatre gentilshommes de la compagnie des ordinaires ou des Quarante-Cinq; l'autre donnant, nous l'avons dit, sur le salon de réception; l'oratoire du prince faisait suite à cet appartement.

Les gardes avaient pour consigne de ne laisser arriver personne jusqu'au roi, et cette consigne était fidèlement exécutée, car les ordinaires, tous cadets de Gascogne voués corps et âme au Valois, qui les entretenait sur un grand pied, étaient au-

torisés à tuer sur place quiconque aurait voulu forcer la porte.

Ce qu'on voyait, ce qu'on entendait dans le cabinet du Valois était tellement étrange, que nous prions le lecteur de vouloir bien s'y glisser avec nous ; il y prendra sur le fait ce roi de France dont l'extravagante folie mérite plus de pitié que de colère.

Le roi achevait sa toilette. Par un caprice de cette nature étrangement dépravée, ce prince, qui avait les femmes en horreur, aimait à se travestir avec leurs habits ; il avait, au suprême degré, la manie des déguisements, et on le voyait rarement huit jours de suite avec le même costume. Tantôt pénitent, tantôt mignon, tantôt roi et tantôt femme, il se montrait toujours affublé de quelque façon ridicule. Lorsqu'il était atteint d'un accès de dévotion, il s'enveloppait d'un sac mouillé, marchait pieds nus et faisait, dans cet accoutrement, des pèlerinages publics. Sully raconte dans ses Mémoires qu'ayant été présenté à Henri III à Saint-Maur, il fut bien surpris de voir ce monarque le chapeau sur la tête, l'épée au côté, assis dans un fauteuil, et portant suspendu à son cou par un ruban un panier plein de carlins de la plus petite espèce dont il semblait être exclusivement occupé. « Il se tenait si immobile, dit le duc, qu'en nous

parlant il ne remua ni tête, ni pieds, ni mains.»

A la méchanceté et à la grandeur près dans le vice, le dernier des Valois renouvela sur le trône de France les saturnales et les folies de Caligula et d'Héliogabale, ces deux fous couronnés de l'antiquité.

Henri III, on l'a dit avec raison, dépensait beaucoup plus en luxe et en prodigalités pendant la paix, qu'aucun des souverains de son temps pendant la guerre et pour la guerre ; il ne mettait pas moins de cent mille écus, chaque année, à l'entretien de ses carlins qu'il faisait acheter en tous pays ; ses singes, ses perroquets lui coûtaient pareille somme, et son parfumeur était son plus gros créancier.

Le roi achevait sa toilette, avons-nous dit. Deux pages et deux valets l'assistaient dans cette grave occupation ; les pages tenaient en main le miroir, les pâtes, le rouge. les différents ingrédients et les parfums qui devaient donner le dernier éclat à ce corps efféminé, à ce visage honteusement attifé. Les valets ajustaient les bracelets, les diamants, les colliers et le corsage de cette petite-maîtresse, car le roi se déguisait en femme ce soir-là.

Pendant qu'on teignait, lustrait et embaumait ses cheveux avec soin, pour dissimuler leur rousseur, Henri s'essayait à grasseyer comme une

coquette, avec ses chiens qui gambadaient sur le tapis, ses guenons qui grimaçaient dans leurs cages dorées, et ses perroquets qui bavardaient sur leurs perchoirs. Le langage du roi était doucereux, mignard et d'une afféterie pitoyable. Il disait à ces vilaines bêtes les choses les plus sucrées, les plus aimables, et s'efforçait d'être fort gai, car il était en verve de belle humeur.

Un homme assistait, en silence, à cette toilette scandaleuse, sans marquer ni surprise, ni indignation. Cependant, cet homme paraissait grave, réfléchi, et l'habit qu'il portait était, à lui seul, une protestation contre ces folies.

Cet homme s'appelait Étienne de Boulogne, et n'était autre que le chapelain du cabinet du roi.

— Décidément, mon père. dit Henri à son chapelain, ces vêtements me vont mieux que le sac mouillé que vous aimez tant à me voir prendre.

— Vous êtes le roi, mon fils, et, à ce titre, tout vous est permis; mais une bonne dévotion vous rapporterait plus en gloire que ces jeux auxquels vous vous livrez.

— Ne voyez-vous pas que, dans quelques jours, nous serons au Louvre et fort ennuyé d'affaires? Il est juste que je me réjouisse un peu. Mais, comme les prières ne nuisent à rien, pas-

sez dans mon oratoire et priez longuement pour moi ; j'en tirerai, à coup sûr, quelque profit.

Le chapelain se retira dans l'oratoire.

— Va voir si Montigny est arrivé, dit Henri à l'un de ses pages.

Montigny entra ; c'était le commandant des Quarante-Cinq.

Le roi se leva, et, montrant ses épaules nues, ses bras arrondis et chargés de pierreries, il dit à son favori :

— Ton avis, comte ?

— Adorable ! sire, merveilleux ! Comment voulez-vous ne pas détester les femmes ? Il n'en est pas d'assez belle pour vous être comparée.

— Ainsi, cette robe te plaît ?

— Elle me ravit, sire ; c'est tout un trésor que vous portez là sur vous.

— De Marle s'est-il surpassé ? Le banquet promet-il ?

— De Marle est le digne maître d'hôtel du plus grand des princes... La table est splendide.

— Et nos muguets sont-ils arrivés ? sont-ils gais ?

— Ils n'attendent plus que vous, sire, et je les crois plus fous que jamais.

— Viens donc... et donne-moi la main.

Le roi prit une couronne de fleurs naturelles, la posa sur sa tête et sortit de son cabinet.

Son entrée dans le grand salon fut saluée de vives acclamations, et ce fut, parmi les mignons, à qui tournerait le compliment le plus fade et le plus puéril dont fut jamais encensée femme coquette et courtisée.

Les convives se mirent à table, et le festin commença. Bientôt le vin échauffa les têtes, les fumées du falerne excitèrent tous les cerveaux ; les propos licencieux coururent de bouche en bouche, et les mignons se montrèrent dignes de leur réputation déhontée.

Montigny, Bellegarde, Nogaret, Lansac, Chavigny, le bailli de Clermont et d'Épernon rivalisèrent de saillies, d'entrain, de folies échevelées ; Villequier et d'O, son gendre, libertins par excellence, fastueux dépravés, concussionnaires audacieux, se livrèrent à toute la fougue de leurs exécrables penchants.

Mais Henri III se montra le roi de la fête ; il donna l'élan à cette saturnale impie, où rien n'était respecté, ni la gloire de Dieu, ni la vertu des hommes !

Le désordre était tel dans cette mêlée de vices et de passions effrontées qu'il effaçait toute retenue et faisait oublier jusqu'au rang de l'amphitryon. Henri avait l'habitude de tutoyer ses favoris, mais ses favoris n'avaient jamais poussé la licence jusqu'à tutoyer le roi. Cette limite

qu'ils s'étaient imposée jusque-là, ils la franchirent, et, loin d'en paraître offensé, le roi cria bravo, et embrassa le marquis de Lansac, qui, le premier, s'était oublié à ce point.

A dater de ce moment, le festin dégénéra en orgie complète, et chacun s'exprima à cœur ouvert.

— Allons, bailli, toi qui vises à l'héritage de Ronsard, chante-nous des rondeaux ! s'écria Henri; amuse-toi, amuse-nous; parle de la Ligue, parle du diable, parle de nous... Tu es triste.

— Sire, je rebâtis un quatrain.

— Récite-le.

— Ce quatrain est une satire dirigée contre toi par la Ligue.

— Raison de plus pour nous en régaler, la Ligue ne manque pas d'esprit.

— On fait allusion à tes pèlerinages, à tes dévotes mascarades :

Après avoir pillé la France
Et tout son peuple dépouillé,
N'est-ce pas belle pénitence
De se couvrir d'un sac mouillé?...

— Assez ! cria le roi; ces impies n'ont rien de sacré, ils me raillent jusque dans mes dévotions. Par tous les diables ! le sac que je porterai à mon prochain pèlerinage à Notre-Dame ne sera

mouillé que de leur sang. Tu es décidément maussade, cette nuit, bailli... Allons! Nogaret, un couplet sur la Ligue, mon fils; venge ton père.

— Vous connaissez tous, dit Nogaret, le petit nez du Guisard, fils du Balafré ; vous savez que les ligueurs l'ont élu roi de Paris : savez-vous pourquoi ?

— Non ! non !

— C'est que :

La Ligue se trouvant camuse,
Tous les ligueurs, bien étonnés,
Se sont avisés d'une ruse
En se donnant un roi sans nez.

— Bravo! Nogaret, bravo! cria le roi, je te donnerai, moi, le duché de Mayenne pour ce trait d'esprit. Clermont n'est plus qu'un sot près de toi.

— Et savez-vous ce que répond la Montpensier à cette impertinence? ajouta le bailli de Clermont qui tenait à prendre sa revanche.

— La réponse, la réponse? demanda le roi.

— La voici :

Le petit Guisard fait la nique
A tous vos quatrains et sonnets ;
Car, étant camus et punais,
Il ne sent pas quand on le pique.

— Te voilà rétabli dans ta réputation, bailli, interrompit Henri III qui riait aux éclats. M. de Pellevé, notre satan-cardinal, mourrait de dépit s'il entendait draper ainsi son idole.

— Pellevé est l'âne le mieux bâté de ton royaume, répondit le bailli ; il s'est mêlé de monter en chaire, ces jours derniers, pour réchauffer le zèle des ligueurs, et il a fait un discours magnifique où les plus malins n'ont rien compris ; savez-vous ce qu'on disait de lui après l'avoir écouté durant quatre heures?

— Conte-nous cela, mignon, tu entres en verve.

Et Clermont dit ce quatrain :

— Les frères ignorants ont eu grande raison
De vous faire leur chef, monsieur l'illustrissime;
Car ceux qui ont ouï votre belle oraison
Vous ont bien reconnu pour ignorantissime...

— Assez! assez! s'écria le roi en se pâmant de rire, je ferai graver ces vers en lettres d'or sur la peau tannée de Pellevé, et je veux les envoyer à mon cousin Philippe II, roi des Espagnes ; il verra le cas qu'on fait de ses plus chauds amis.

— A propos de Philippe II, dit Lansac, on assure que ce fourbe vient de verser dans le

coffre des Seize, et d'un seul coup, une petite somme ronde de trente mille doublons...

— Vous verrez que les prodigues auront tout dépensé, quand nous voudrons leur faire rendre gorge, interrompit Henri.

— Et cependant les ligueurs, ajouta le bailli, ne se trompent pas sur les intentions de l'Espagnol, qui, jouant double jeu, ne vise qu'à la couronne de France; aussi disent-ils de lui :

Par toi, superbe Espagne, et l'or de tes doublons,
Toute la pauvre France, insensés, nous troublons;
Et de tous tes doublons, qui causent tant de troubles,
Il ne nous reste rien, à la fin, que des doubles!

— A la bonne heure! dit Henri, bailli, tu as plus d'esprit que notre pauvre fou Chicot. Laissons là toute tactique d'Espagnols et de ligueurs, et jouons au passe-dix... Qui me fait tête? J'engage mon collier contre tous les paris.

Les convives quittèrent la table du festin pour la table de jeu, et les dés roulèrent.

Un officier des Quarante-Cinq entra dans le salon, et, s'approchant du roi, lui parla bas à l'oreille.

— Pardieu ! mes mignons, l'aventure est plaisante. Devinez pour quel grave et pressant motif Savary vient nous dérouter dans nos plaisirs? Il vient nous apprendre que deux femmes mas-

quées demandent à nous être présentées sur-le-champ.

— Abomination ! crièrent les favoris tout d'une voix.

— Sire, reprit l'officier, ces deux femmes arrivent de Paris, et ont, à ce qu'elles disent, à vous entretenir très-secrètement d'événements sérieux...

— Qu'elles aillent aux huguenots, interrompit Lansac ; le roi n'est pas visible.

— Sire, accordez quelques minutes ; le fait en vaut peut-être la peine, dit Savary.

— La curiosité me pousse... Ces femmes ont-elles un nom ?

— Elles le cachent.

— Oh ! oh ! je veux voir cela... Suis moi, Montigny. Jouez, mes amis, criblez-vous de dettes, la Ligue payera pour vous.

Le roi se leva et sortit du salon suivi de Montigny et de Savary.

Le jeu, interrompu par cet incident, reprit avec une nouvelle fureur.

Chaque joueur engagea, perdit ou gagna beaucoup plus qu'il n'avait et tout autant qu'il espérait recevoir du roi vainqueur de ses sujets rebelles.

Henri III passa dans son cabinet, posa sur un meuble sa couronne de fleurs, fit cacher Monti-

gny derrière une tapisserie, jeta un long manteau sur ses épaules, s'étendit dans un fauteuil, et siffla ses chiens qui, sautant sur ses genoux, l'assaillirent de bruyantes caresses. Puis il dit à Savary qui attendait, avec un grand sérieux, que tout ce cérémonial fût accompli :

— Fais entrer... Mon père, ajouta-t-il en se tournant vers Étienne de Boulogne, son chapelain, nous allons en entendre de belles sur le compte des Parisiens, nos amis.

— Sire, soyez ferme, soyez inébranlable... songez que vous êtes aujourd'hui le plus fort, et que vous devez parler en maître.

Savary entra et s'effaça pour laisser passer la signora Fabiani et Venezia que le lecteur aura déjà reconnues. La marquise ne fit qu'en tremblant ses premiers pas dans cette chambre où, après quinze ans, elle revoyait son royal amant. Peut-être y eut-il quelque hésitation dans ce cœur courageux, au moment où le roi, persécuté, pauvre et abandonné, apparut aux yeux étonnés de la Vénitienne, vêtu d'habits splendides, le sourire aux lèvres, la joie sur le front, et occupé à rouler et dérouler, sous ses doigts blancs et roses, les oreilles soyeuses de deux épagneuls. Mais cette hésitation fut bientôt vaincue. La marquise aimait trop ardemment, son dévouement était trop aveugle pour qu'elle donnât tout

d'abord gain de cause aux ennemis du Valois, pour qu'elle ne crût pas à la calomnie en dépit de la vérité, pour que, sans l'excuser, elle vît une tache dans l'homme qui l'avait séduite.

Venezia éprouvait un sentiment contraire ; avant d'avoir vu Henri III, avant de connaître le rang que tenait le séducteur de sa maîtresse, elle l'avait maudit du plus profond de son cœur, elle n'avait caressé aucune des illusions auxquelles s'était abandonnée sa marraine ; elle n'avait entrepris le long voyage de Venise en France qu'avec le secret pressentiment d'une vengeance qui tôt ou tard devait s'accomplir, et à laquelle tout devait céder. L'histoire de sa famille toujours présente à sa mémoire la dominait, et avec cette opiniâtreté superstitieuse, mais intelligente, des races méridionales, elle rejetait de sa pensée tout espoir de réconciliation entre la victime et son bourreau. Cette âme vierge et puissante ne comprenait pas qu'une femme pût pardonner l'injure d'un oubli ; la fierté indomptable dont se nourrissait ce sang brûlant ne voulait reconnaître que deux sentiments dans l'amour, le dévouement absolu, prêt à tout péril, à toute abnégation, et la haine jalouse prête à tout éclat. Pour cette volonté de fer, il n'était pas d'obstacle insurmontable, pas de tête assez haute, pas de refuge sacré. Digne fille de Bohême, la gitana

eût pris son amant, si son cœur eût parlé, dans le dernier rang du peuple aussi bien que sur un trône. Riche ou pauvre, humble ou puissant, le maître de ce cœur noble et sans tache en eût été le roi absolu.

Venezia n'avait alors que dix-neuf ans; elle avait vécu dans le silence, dans la retraite, côte à côte avec la signora Fabiani qu'elle adorait par sympathie et par reconnaissance. Elle ne connaissait aucune des turpitudes du monde ; tout était nouveau pour elle; et cependant, guidée par sa chasteté, par la rudesse de sa loyauté, par tous ces instincts délicats qui donnent à la femme sur l'homme une supériorité si précoce, elle avait, de tout temps, soupçonné le parjure de ce gentilhomme que pleurait sa maîtresse; elle avait refusé de croire à sa mort, et n'avait attribué son silence qu'à l'oubli et à l'ingratitude... En apprenant que le séducteur de la marquise était ce roi de France que poursuivait l'exécration publique, elle avait éprouvé un frisson de plaisir, car la haine de la Ligue lui paraissait méritée, car elle ne doutait pas de trouver ce roi plus coupable encore qu'on ne le disait, plus odieux, plus méprisable, et, par conséquent, moins digne de sa pitié!

IV

LE CADEAU DU ROI.

En entrant dans le cabinet du Valois, la gitana attacha ses yeux ardents sur le prince, et il lui suffit d'un seul regard promené de ce visage pâle, de cet homme pusillanime, à son entourage, pour se convaincre de la justesse de ses prévisions. Dona Fabiani, au contraire, fascinée par la vue de l'idole chérie de ses beaux jours, éprouva un tressaillement délicieux, et son âme enivrée de bonheur ne lui inspira qu'un transport généreux.

— Oh! oh! s'écria le Valois, comptez-vous garder longtemps ces vilains masques?... Ne

verrons-nous pas face humaine en tout ceci? De vous deux quelle est l'ambassadrice, s'il vous plaît?

— Sire, c'est moi, répondit la marquise d'une voix émue.

Et elle s'approcha du roi, qui lui fit signe de ne pas aller plus loin.

— Qui, vous? car sans visage et sans nom, du diable! si je vous reconnais.

— Vous me reconnaîtrez, sire, et de visage et de nom, du moins je l'espère... mais...

— Mais?

— Mais je ne peux me nommer et me montrer qu'à vous seul, et je vois ici deux témoins qui sont de trop.

— Parbleu! voilà qui est parler sans gêne, et on voit aisément que le message vient de la Ligue... Tout beau, Phœbus, dit le roi en donnant une chiquenaude à l'un de ses chiens, vous me mordez les talons, comme notre cousin de Mayenne... Ah çà! vous avez donc, madame ou mademoiselle, quelque grave confidence à me faire?

— Sire, je dois parler à Votre Majesté d'une affaire qui intéresse à la fois son honneur et...

— Mon honneur! ceci devient tristement sérieux, ma foi... Mon honneur et?...

— Votre vie, se hâta de répondre Venezia.

— A la bonne heure! j'aime mieux cela, c'est plus clair.

— Votre vie et votre couronne, sire.

— Ainsi, vous allez me faire, du même coup, un sermon, une révélation et un discours politique. Supprimons la morale et la politique, s'il vous plaît, je suis de très-belle humeur ce soir, vous me donneriez la migraine... Phœbus, je vous enverrai coucher, si vous taquinez encore mes chausses.

— Sire, ne perdez pas de vue l'importance de l'entretien que vous m'avez accordé, ayez hâte de m'entendre, ordonnez que nous soyons seuls.

— Eh! mais... attendez donc... où, diable! ai-je entendu cette voix?... elle ne m'est pas étrangère.

— Non, sire, non; elle doit vous être familière, cette voix qui tremble d'émotion en vous parlant.

La marquise tremblait en effet; le souvenir qu'avait gardé le roi avait troublé tout son être; elle porta la main à son masque pour l'arracher, mais la prudence l'emporta sur ce premier élan, qu'elle arrêta. D'ailleurs, ses yeux s'étaient remplis de larmes qu'elle ne voulait pas montrer.

— Mon père, dit le Valois en se retournant vers son chapelain, aidez donc ma mémoire,

n'avez-vous pas entendu quelque part un timbre de voix pareil à celui-ci ?

— N'interrogez personne, sire, n'interrogez que la mémoire de votre cœur, interrompit la Vénitienne; c'est là, seulement, qu'il faut me chercher.

— Ah ! j'y suis,... j'y suis... si vous n'êtes madame de Montpensier, je ne vous connais pas, mais vous imitez à merveille son beau ramage...

— Madame de Montpensier, s'écria la marquise blessée au vif par ce mot cruel, madame de Montpensier ici ? Vous n'y pensez pas.

— J'avoue que ce serait un singulier miracle... mais notre chère cousine est si folle, qu'on peut l'accuser de tout. Quoi qu'il en soit, me voilà curieux comme un enfant, et j'ai hâte de vous voir en face... Mon père, veuillez passer dans mon oratoire... Savary, retournez à votre poste... Là ! nous voilà seuls, à moins que votre compagne ne vous gêne encore.

— Non, sire..., merci ! permettez encore qu'avant de me nommer et de me démasquer, je vous dise en peu de mots ce qu'il vous importe de savoir pour l'honneur de vos armes.

— Vous n'en finirez pas avec tous ces préambules... ma patience est à bout.

— Nous venons d'Étampes, où nous séjour-

nions par hasard, lorsque cette ville a été envahie par une procession de la Ligue.

— Oui da! et vous avez vu cela? On dit que c'est fort beau et qu'on y vocifère contre nous des horreurs magnifiques. C'est un spectacle dont je voudrais bien me régaler moi-même... Après?

— Sire, vous assistiez à cette cérémonie.

— Vraiment! et comment cela?

— En effigie.

— C'est beaucoup d'honneur que nous font nos sujets.

— Je suis heureuse et fière de voir que Votre Majesté traite avec ce dédain les outrages de la populace.

— Les outrages, dites-vous? Contez-nous donc ce qui se passe à ces cohues.

— Sire, on avait dressé un bûcher au milieu de la ville; la procession, ayant en tête la duchesse de Montpensier, les curés de Paris, les jacobins, une foule de bourgeois, de femmes et d'enfants, passa dans toutes les rues encombrées de ligueurs; partout on saluait ces pèlerins, armés de cierges et marchant nu-pieds, de cris frénétiques contre Votre Majesté, d'injures, de menaces, d'invectives sanglantes et odieuses; les fenêtres de chaque maison étaient pavoisées de flammes chargées de sentences contre votre

illustre famille, de mensonges contre le roi, de devises flatteuses pour vos ennemis les plus acharnés; dix mille voix demandaient en hurlant votre tête, et si vous fussiez tombé au milieu de ces cannibales, on vous eût mis en pièces et en poussière !

— En pièces et en poussière ! s'écria Henri III, saisi tout à coup d'un transport furieux : les misérables ! les ingrats ! que de sang il me faut verser pour châtier tant de crimes !... Continuez, continuez !... Ce que vous dites est, pardieu, plaisant !

Le roi se leva brusquement, rejeta avec colère, loin de lui, les carlins qu'il tenait sur ses genoux, et se promena à grands pas, dans une violente agitation.

— Alors, reprit la marquise, comme la procession s'était arrêtée devant le bûcher dont je vous ai parlé, un bourreau, un homme à mine farouche et basse, qui portait une bannière noire, vint planter cette bannière sur le bûcher auquel on mit le feu ; le voile funèbre qui couvrait la bannière tomba, et une clameur immense, un enthousiasme horrible, un rire épouvantable, accueillirent l'apparition de votre image auguste, car c'était vous qu'on brûlait, vous, le roi, vous que Dieu a fait le maître et le martyr de ce peuple farouche et révolté.

— Par Notre-Dame, la ville d'Étampes sera rasée de fond en comble! s'écria Henri III qui écumait de colère; il n'en restera ni un bourgeois ni une masure! Je mettrai le pied sur ce nid de serpents, et je l'écraserai! Et vous, malheureuse, vous avez eu l'audace de venir à moi après avoir assisté à cette infernale cérémonie; vous avez eu l'audace de porter vos regards, qui ont vu mon bûcher d'infamie, sur la personne de votre souverain; vous avez poussé à ce point votre téméraire curiosité, et vous n'avez pas craint que je vous fisse brûler vive, comme le sera la Montpensier dans quelques jours?...

— Non, sire, je ne l'ai pas craint... Daignez m'écouter jusqu'au bout.

— Sortez, je ne veux plus vous entendre, je ne veux plus vous voir, sortez; que votre visage maudit ne se montre pas!... retournez vers ceux qui vous ont envoyée pour me railler, pour m'insulter davantage, sans doute; allez leur dire que le roi rentrera dans sa capitale, non pour oublier et pardonner, mais pour punir... Allez!

— Sire, répondit la Vénitienne avec un calme et un courage dignes de son grand cœur, je ne vous quitterai qu'après avoir rempli toute ma mission...

— Votre mission, interrompit le roi avec em-

portement, vous êtes donc véritablement envoyée vers moi par les insolents...

— C'est Dieu qui m'envoie vers vous... Dieu seul.

— Imposture! je reconnais bien là les intrigues de ces démons qui outragent et qui frappent au nom de la divinité... Sortez! vous dis-je.

Henri tomba dans un fauteuil, haletant et épuisé.

— Pendant que la foule accablait le roi de ses insultes, reprit la marquise avec sérénité, pendant que la fumée enveloppait de son nuage ardent la bannière où votre image était peinte, une femme s'élançait seule, du sein de la multitude, montait sur le bûcher, arrachait d'une main ferme cette image et tombait bientôt sous les pieds de la cohue ruée sur elle! Sortie vivante de ce tumulte, cette femme est venue vers vous, pour vous instruire des projets de vos ennemis, pour vous confier le secret des intelligences qu'elle s'est ménagées au camp des ligueurs, afin de vous être utile, pour vous apprendre, enfin, qu'au premier assaut que vous donnerez à la porte Saint-Eustache, cette porte vous sera livrée. La femme qui a fait tout cela est devant vous, sire; l'image qu'elle a ravie au feu, la voilà!

Dona Fabiani tira de son sein les lambeaux noircis de la bannière qu'elle y avait cachés depuis le jour de la procession, et elle les offrit au roi d'une main ferme.

Henri III, qui n'avait pas écouté ces paroles pleines de dignité, s'élança sur l'objet que lui présentait la marquise, et, en jetant les yeux sur cette toile où ses traits étaient reproduits avec une vérité frappante, il ne mit plus de bornes à sa fureur.

— Voilà donc leur capucin, leur moine! s'écria-t-il ; il est donc vrai qu'ils me traitent ainsi, ce n'était pas un mensonge! « *Manet ultima claustro!* » Ma devise outragée, comme mon sceptre, comme mon nom, comme ma personne! Oh! les misérables ! race abjecte !... ah ! que n'ai-je étouffé tous ces reptiles du même coup! pourquoi me suis-je contenté de couper l'une des têtes de l'hydre de Lorraine? Ils m'ont revêtu d'un sac mouillé... les imbéciles! eh bien! ils me verront en cuirasse, et cette cuirasse sera trempée de leur sang!... Paris! Paris! tu n'as donc pas eu assez d'une Saint-Barthélemy, il te faut une Saint-Henri!... par mon patron, tu l'auras et avant peu.

— Bien! mon maître, bien! mon roi..., dit la marquise, réveillez-vous, redevenez vous-même, et que les mains levées contre Votre

Majesté retombent sur les joues de vos ennemis!

— Silence! vipère... Croyez-vous que je sois dupe de vos trames? pensez-vous que je ne devine pas le rôle que vous êtes venue jouer ici? La Ligue vous a dépêchée vers moi pour que, abrité derrière un faux dévouement, je prête l'oreille à vos prétendues révélations, pour que je tombe dans quelque odieux guet-apens, pour que j'expose l'honneur et la vie de mes troupes, pour que je sois joué, raillé, taillé en pièces... assassiné peut être; mais je vois tous vos piéges grossiers... Retirez-vous, et rendez grâce à votre sexe maudit, à votre sexe que j'ai en horreur et mépris, si je ne vous fais pas fouetter et brûler en place publique!

— Sire! s'écria la marquise, vous m'outragez...

Venezia trépignait... ses joues étaient animées, son regard étincelait; elle étouffait sous son masque.

— Je vous ferai fouetter et brûler, répéta le roi hors de lui... Sortez!...

— C'est donc maintenant que je vais me nommer et me montrer, répondit la Vénitienne avec fierté, car il faut que vous retiriez ces paroles indignes du roi de France.

— Il faut! Ah! c'est trop d'audace et d'insolence!

Henri fit un pas vers la tapisserie qui masquait la porte du salon où ses mignons achevaient l'orgie.

— Oui, il le faut, s'écria Venezia qui, bondissant près de sa marraine, fit tomber son masque, et regarda elle-même le roi à visage découvert, avec une expression si sauvage, qu'elle lui fit baisser les yeux.

— Eh bien ! reprit le prince, je ne vous connais pas.

— Puisqu'il faut un nom pour aider votre mémoire, reprit l'Italienne avec un suprême dédain qui froissa son cœur et vint mourir sur ses lèvres, ce nom, je vais vous le dire : je m'appelle Fabia Fabiani, je suis la fille du marquis Fabiani. J'arrive de Venise.

— A moi !... cria Henri en se rejetant en arrière... A moi !

Montigny repoussa la tapisserie, et vint se mettre à côté du roi.

— Votre Majesté se souvient-elle à présent ? dit la marquise sans s'émouvoir de la présence de ce nouveau personnage.

Il se fit un silence profond, grave, saisissant. Venezia se tenait près de sa maîtresse ; à quelques pas de ces deux femmes courageuses, le roi s'appuyait sur le bras de son gentilhomme.

— Et que me voulez-vous ! dit enfin Henri III ;

vous n'avez pas la prétention de devenir reine de France, je suppose? Cela ne se pourrait pas pour deux raisons : d'abord parce que je ne suis pas veuf, ensuite parce que j'ai les femmes en exécration ; je vous l'ai déjà dit, je les confonds toutes dans cette proscription, ma femme légitime tout aussi bien que vous qui avez été ma maîtresse ; encore une fois, que me voulez-vous?

— Rien ! répondit la Vénitienne avec dignité. Je ne vous veux absolument rien.

— Qu'êtes-vous donc venue faire ici?

— Je suis venue me nommer et me montrer. Je suis venue savoir, par moi-même, quel crédit je devais accorder aux bruits qui courent sur votre personne... je suis convaincue... je me retire.

— Oui! je vous comprends... je reconnais là cette fureur jalouse dont on fait honneur aux Italiennes ; ce que vous êtes venue faire ici, voulez-vous que je le dise? Vous êtes venue tenter de me corrompre au profit de mes ennemis, vous avez espéré, au moyen d'un mensonge insigne, vous emparer de mon cœur ou plutôt de mon caprice. pour me vendre pieds et poings liés à la Ligue ; vous êtes furieuse du dédain que je vous ai témoigné depuis quatorze ans, et vous n'avez fait tant de chemin que pour me faire tomber dans un piége ridicule. Eh! pardieu, ma-

dame, que ne vous contentiez-vous de l'honneur que nous vous avons fait ? que ne vous consolez-vous avec la Montpensier qui vous a succédé dans cet honneur ? C'eût été plus sage que de venir m'affronter, que de me mentir par des déclarations, par des récits impudents, par de prétendus dévouements. Ah ! vous voulez que je vous avoue, hautement, devant ma cour ; que je vous présente à mes gentilshommes, comme ma dame de beauté ?... Vous ne les connaissez donc pas ceux qu'on appelle mes mignons ?... Par Notre-Dame, je veux me donner ce divertissement pour combattre la bile que m'a fait faire votre visite... Laissez-moi, et si je vous revois jamais, malheur à vous !... Montigny, fais sortir ces deux femmes... non par cette porte... par celle-ci...

Le roi montra du doigt la porte du salon.

Pendant tout le temps qu'il avait parlé, la marquise avait écouté le prince en silence, le regard levé, le front rayonnant. L'indignation donnait une force surnaturelle à cette fière patricienne, et dans ce moment de suprême amertume, elle se montrait supérieure en énergie à Venezia, qui se sentait prête à défaillir de rage et de douleur !... Montigny souleva la tapisserie, ouvrit la porte et fit passer la marquise et la gitana devant lui.

Épouvantées de se trouver dans ce salon étincelant, et devant tous ces hommes gorgés d'ivresse, Venezia et sa marraine reculèrent; mais le roi, paraissant sur le pas de la porte, les arrêta et dit à voix haute :

— Mes lurons, mes mignons, je vous présente la gracieuse marquise Fabiani, une Vénitienne que j'ai beaucoup aimée, et qui est venue d'Italie pour solliciter l'honneur d'être présentée à la cour de France. Elle est suivie d'une jeune fille avenante et charmante, comme vous voyez : tâchez d'amuser ces deux dames, je vous les donne...

Un cri joyeux et brutal répondit à cette cruelle ironie, la marquise se retourna vers le roi qui avait déjà disparu, et la foudre de son regard revint tomber sur les mignons qui, renversant la table où ils jouaient un jeu effréné, se rangèrent en cercle autour d'elle.

Venezia voulut se placer devant sa marraine, mais la puissance du regard de la marquise était telle, son maintien avait une dignité si imposante, son noble front s'était redressé avec une majesté si impérieuse, que la Gitana, dominée elle-même par tant de grandeur, se réfugia sous l'aile de cette superbe protectrice.

Les mignons intimidés n'osèrent pas franchir la limite que leur imposaient ce regard de reine

indignée, ces lèvres muettes, mais animées d'un souverain commandement. Montigny passa du côté des gentilshommes et leur raconta en quelques mots, à demi-voix, la scène qui venait de se passer dans le cabinet du roi.

— Ah ! ce sont des ligueurs ! s'écria le bailli de Clermont, le moins ivre de tous : pardieu ! la prise est bonne.

Et il s'approcha de la Vénitienne.

— Moi, j'ai un faible pour les Italiennes, dit François d'O, et je profite de l'occasion.

Il avait à peine achevé ce mot, en saisissant le bras de Venezia, qu'il reçut de la jeune fille un soufflet en plein visage.

— Bien riposté ! crièrent en chœur les mignons, la louve se défend ! Allons, Chabannes, futur grand veneur, sonne l'hallali !

— Pourquoi m'avez-vous fait abandonner mon poignard ? dit tout bas Venezia à la marquise. Nous serions déjà vengées.

— Il le fallait pour arriver jusqu'au monstre... Tâche de désarmer l'un de ces ivrognes, et tue-moi pour me sauver.

— Que diable ! la belle, il faut prendre son parti, dit le bailli en saisissant la marquise par la taille ; nous ne sommes que dix ou onze ici, fort amoureux de vous : faites votre choix... nous sommes magnanimes.

— Et toi qui as la main si leste, ma luronne, songe que tu m'appartiens, interrompit le baron de Chavigny.

— Messieurs, s'écria Lansac, mettons un peu d'ordre dans cette affaire : je propose que nous jouions aux dés ces deux dames, puis nous nous remettrons à table pour fêter les épousailles et porter la santé du roi.

—Bravo! Les dés ! les dés !... C'est charmant... A la bonne heure ! le roi rira...

Les mignons relevèrent la table de jeu et s'y groupèrent, pendant que la marquise et Venezia, s'approchant du buffet, s'armèrent chacune d'un couteau.

— Maintenant, je ne les crains plus, dit la Vénitienne.

— Oh ! de grâce, chère maîtresse, ne vous hâtez pas d'attenter à vos jours; espérons tout de Dieu que nous prions.

— Rassure-toi, je ne mourrai pas seule.

— Elle est à moi, cria Lansac, à moi, mille diables! cela m'était bien dû, car j'ai perdu pendant toute la soirée.

— A moi la brunette, mordieu ! Nous tâcherons d'adoucir son regard de tigresse, dit à son tour le baron de Chiverny.

— A table, donc et couronnons les fiancées.

— Le premier de vous qui dépasse ce gant

est mort, dit la marquise en jetant l'un de ses gants devant elle.

— Triple Ligue! s'écria Lansac, vous verrez qu'il nous faudra mettre l'épée à la main pour enlever ces péronnelles.

Et comme il s'avançait résolûment, un bruit de voix partant du vestibule lui fit tourner la tête. Il s'arrêta.

— Eh! jarnibieu! je me soucie peu de vos consignes, s'écria Crillon en entrant dans la salle, et repoussant une demi-douzaine de laquais. Messieurs, où est le roi, s'il vous plaît? Il faut que je lui parle à l'instant.

— Le roi dort.

— Éveillez-le, Montigny; le Béarnais lui envoie un courrier... Entrez, monsieur, entrez.

Un officier de l'armée de Navarre entra aussitôt; il était couvert de poussière, botté, éperonné; sa casaque de buffle était tachée de sang; il se découvrit...

C'était Pampelonne.

V

PAMPELONNE SE COUVRE, A SES PROPRES YEUX, D'UN GROS RIDICULE.

L'arrivée de ce cavalier causa un mouvement général. Les seigneurs catholiques se groupèrent, échangèrent à voix basse quelques mots, et à la dérobée quelques sourires.

— Je suis désespéré, messieurs, dit Pampelonne d'un air dégagé, d'avoir troublé vos plaisirs, mais je n'ai pu arriver à Beaugency ni plus tard ni plus tôt. Je viens de Gergeau; je suis porteur d'une dépêche importante que mon maître, le roi de Navarre, fait passer à Sa Majesté le roi de France, et je suis tombé dans un parti du

duc d'Aumale, qui a fort maltraité ma toilette, comme vous voyez.

— Monsieur, répondit Montigny, veuillez me remettre votre dépêche : le roi, qui n'est pas visible en ce moment, en prendra connaissance à son réveil. En attendant, si choquer le verre avec des catholiques ne vous épouvante pas, prenez place avec nous et le brave Crillon à cette table... Nous fêtons deux mariages fort intéressants... Vous êtes gentilhomme?

— Je suis le chevalier de Pampelonne, répliqua le Gascon avec une certaine hauteur qu'expliquait la légèreté de l'invitation.

Puis, regardant l'Italienne et sa compagne, il demanda :

— Deux mariages! qui donc se marie ici?

— Le marquis de Lansac avec cette belle grande dame que vous voyez là, une marquise vénitienne dont je ne sais plus le nom, mais peu importe; et le baron de Chiverny avec le petit démon qui roule dans ce coin des yeux si terribles et si noirs!

Venezia s'élança vers Pampelonne, lui prit la main, lui montra sa marraine et dit :

— Sauvez-nous une seconde fois, chevalier, nous sommes les prisonnières du château d'Angers; on nous outrage : c'est le ciel qui vous envoie!

Pampelonne vint à la marquise et lui dit :

— Que se passe-t-il donc ici, madame?

— Il arrive, monsieur, que la lâcheté du roi de France m'a livrée, sans défense, à la lâcheté de ces misérables, et que je suis prête à mourir, ajouta-t-elle en montrant le couteau qu'elle tenait dans sa main crispée, si l'on met ma liberté au prix de mon déshonneur.

— Vous l'avez entendu, messieurs, dit Pampelonne avec un calme glacial et résolu, en se tournant du côté des mignons; ceci me paraît parfaitement clair... Madame la marquise, vous pouvez jeter ce couteau qui vous est inutile... tout le monde ici s'incline devant vous.

En achevant ces mots, le Gascon promena un regard ferme et presque provocateur sur le groupe des gentilshommes qui, surpris de cet audacieux aplomb, gardèrent d'abord un profond silence.

— Mesdames, reprit Pampelonne, le passage est libre, et je suis à vos ordres.

— Tout beau, hé! M. le chevalier errant, dit Lansac en s'avançant sur le Gascon : de quel droit vous mêlez-vous de mes affaires? J'ai joué madame aux dés, le diable me l'a fait gagner, le diable ne me l'enlèvera pas.

— La marquise Fabiani est sous ma sauvegarde, elle m'est particulièrement connue et particulièrement recommandée, je ne vous en dirai

pas autre chose, si curieux que vous soyez ; et que je sois, moi, le diable ou non, vous ne toucherez pas le bout de ses doigts.

— Oh! oh! ce défi-là vous coûtera cher, mon bel hérétique !

— Très-bien ! j'entends les demi-mots.

Le Gascon tira un carnet de sa poche, prit un crayon et dit en écrivant :

— Vous vous appelez le marquis de Lansac, n'est-ce pas?... Eh bien! monsieur, vous êtes le premier inscrit... Qui en veut ? il y a place pour tous... Ne parlez pas à la fois, je vous prie.

— Insolent! s'écrièrent les catholiques.

— Ah ! je crois que c'est vous, monsieur, qui avez crié le plus fort... Votre nom, s'il vous plaît.

— Le comte de Montigny...

— Parfaitement ; monsieur, vous êtes le second... Allons, courage ! j'écris rarement, mais, quand je m'y mets, je ne sais plus m'arrêter.

— Vous en avez plus qu'il ne vous en faut, fanfaron.

— Et de trois... vous êtes le baron de Chiverny, si je ne me trompe... fort bien ! Ne vous gênez pas, messieurs, je suis d'assez bonne maison pour prétendre à l'honneur de trouer vos pourpoints... Est-ce tout ?...

— Qui vivra verra le reste, dit Montigny.

— C'est juste, répliqua Pampelonne en refermant son carnet. Mais en attendant, comme j'ai affaire à la fine fleur de la noblesse catholique, il ne sera pas dit que mes protégées, puisqu'elles ont, par hasard, rencontré un défenseur, ne seront pas respectées au moins jusqu'à ma mort.

— Rien de plus juste, dit Crillon, qui riait sous cape de la déconfiture des mignons : c'est de droit.

— Eh! emmenez-les une fois pour toutes, vos saintes-n'y-touche, s'écria le bailli de Clermont. Si nous n'étions chez Sa Majesté, nous réglerions sur-le-champ notre compte, et le butin nous resterait.

Pampelonne, qui donnait la main à la marquise et gagnait déjà la porte, se retourna, fit deux pas sur le bailli et lui dit :

—Pardieu! monsieur, vous serez le quatrième; il serait injuste de ne pas vous faire prendre rang, vous êtes vraiment trop poli pour qu'on vous oublie. Colonel Crillon, veuillez remettre à Sa Majesté la dépêche que voici; j'attendrai ses ordres à la maison de ville où je suis descendu, jusqu'à dix heures demain matin, ainsi que les vôtres, vous tous, messieurs.

Reprenant la main de la marquise, Pampelonne sortit du salon.

— Voilà un maître coq, s'écria Crillon, qui vous a menés tambour battant; ce serait dommage de le tuer... Je vous le recommande: ménagez-le, l'espèce en est très-rare.

— Pas un mot de tout ceci au roi, dit Lansac, il a le duel en haine depuis la mort de Quélus, et nous ne pourrions pas châtier ce malotru... Messieurs, allons changer d'habits et changer d'épées.

Crillon resta seul dans la salle, et comme il désespérait de voir le roi, et qu'il se préparait à sortir, à son tour, Henri III parut au seuil de son cabinet.

— Eh bien! dit-il, où sont-ils donc tous?

— Sire, ils ont voulu respecter votre repos et se sont retirés.

— Ah! je comprends, mon voisinage les gênait... Crillon, mon ami, mes mignons se font vieux!... mauvais signe! Autrefois ils osaient tout! Mais que fais-tu ici, à cette heure, toi l'incorruptible, toi le roc de vertu?

— Sire, je suis venu vous donner à lire une dépêche que M. de Pampelonne, officier de Navarre, a apportée de Gergeau cette nuit même, en échappant à de grands périls.

— Ils sont donc tous braves et dévoués, ces hérétiques! dit Henri avec un soupir de jalousie chagrine en ouvrant la dépêche.

— Oh ! quant à celui-là, répliqua Crillon, je le donne pour le plus intrépide de vos sujets.

— De ta part c'est modeste.

— C'est surtout incontestable, sire... Mais veuillez lire.

« Le chemin de Saint-Cloud est libre, lut le roi ; je me porte en avant, par Poissy ; faites avancer le gros de l'armée sur Saint-Germain, et dans peu de jours nous pourrons investir Paris.

« Nous sommes observés, entre Chartres et Étampes, par un gros de cavalerie qui intercepte nos fourrages ; que Votre Majesté mette en campagne les trois cents Béarnais que j'ai laissés à Beaugency, afin d'enlever ces cavaliers.

« Châtillon, Rosny et le chevalier de Pampelonne, porteur de ce message, guideront cette expédition, et viendront me rejoindre à Gergeau, où j'ai besoin d'eux.

« Le plus fidèle de vos humbles sujets,

« HENRI. »

— Vite ! Crillon, s'écria le roi radieux, que l'ordre soit donné dans les quartiers, pour que

ce mouvement s'exécute dès demain. Préviens les hérétiques qu'ils auront à décamper au point du jour, conduits par Châtillon, Rosny et ce Pampelonne dont tu dis des merveilles; aussi bien, je suis fort aise de me séparer de ces excommuniés qui sont, dans mon armée, comme une souillure à ma cornette. Toutefois, je ne veux pas qu'ils aient, à eux seuls, l'honneur du coup de main : tu diras à Montigny, à Lansac, à Clermont, à Chiverny, de partir avec eux; ce sont de bonnes lames qui sauront bien attirer aux catholiques un peu de cette gloire dont notre cousin paraît si affamé. Adieu, Crillon... à demain!

Henri rentra dans son cabinet, et le colonel courut à travers la ville, pour communiquer aux différents chefs royalistes les ordres qu'il avait reçus.

Revenons à Pampelonne, que nous avons laissé en aventure chevaleresque et galante.

A peine le chevalier eut-il conduit ses deux protégées hors du logis royal, qu'il s'arrêta et leur dit :

— Mesdames, je suis heureux du hasard qui m'a mis à votre service, et je vous prie de me faire savoir ce qui me reste à faire pour vous être utile...

— Je reconnais à sa bravoure et à sa discré-

tion l'ami du vicomte de Gourdon, répondit la signora Fabiani. Peut-être vous devrais-je des explications sur ce qui s'est passé, sur le motif qui m'a conduite dans cette ville...

— Oh! madame, nous autres huguenots nous servons aveuglément nos amis.

— Ce n'est pas pour vous que je dis cela, chevalier : c'est pour M. de Gourdon qui vous questionnera sans doute, et que le bruit de notre aventure troublera probablement. J'ai été ingrate envers lui ; depuis trois ans j'ai paru l'oublier... Dites-lui bien qu'il n'en est rien, et que son loyal souvenir m'est resté.

— Hélas! madame, mon pauvre ami est séparé de moi depuis trois ans ; il se couvre de gloire en Dauphiné, depuis ce temps dont vous parlez... et si j'ai vivement regretté cette séparation, c'est surtout depuis un quart d'heure.

— Vous devriez vous en réjouir, au contraire ! son noble cœur eût bien souffert, si le ciel qui m'a secouru l'eût fait entrer, à votre place, dans la maison maudite d'où nous sortons.

— Hum ! fit Pampelonne en souriant d'un air un peu rêveur, je ne serais pas moins fort aise de partager avec lui le divertissement qui m'attend.

— Que voulez-vous dire?

— Peu de chose... Ces insolents qui vous ont

manqué de respect sont très-braves, et si tout bruit qui court est vrai, ils font bonne mine sous les armes.

— J'espère bien que vous mépriserez leurs défis, et que vous...

— J'espère en tuer au moins quatre... les premiers inscrits; je ne peux faire moins pour leur honneur et pour le mien... je ne parle pas du vôtre... et ce ne sont pas des échevins, des prévôts, des bonnetiers que ces messieurs... Vrai, la chose n'est pas sans difficultés... et l'épée de Gourdon...

— Vous voulez me laisser des remords, M. de Pampelonne?

— Et moi, je prédis au chevalier, dit Venezia avec chaleur, qu'il aura raison de ces fanfarons; et moi je suis de l'avis de ce brave gentilhomme, son honneur et le nôtre veulent du sang.

— Venezia!... interrompit la marquise avec douceur.

— Vous parlez comme un ange, mademoiselle, s'écria Pampelonne; et, vive Dieu! j'aime l'éclair de vos beaux yeux... Pardon si je vous fais ainsi un compliment à bout portant, mais du diable si je ne dis pas vrai!

Le Gascon examinait, tout en parlant, avec un intérêt mêlé de joie et d'admiration, les traits énergiques et charmants de la gitana. Les

yeux de la belle jeune fille se baissèrent, pour la première fois, devant un regard d'homme; elle sentit palpiter son sein, et une chaleur subite monta de son cœur à son cerveau et l'embrasa.

L'étincelle sacrée que le Créateur glisse, tôt ou tard, mais inévitablement, dans l'âme de ses enfants, alluma un foyer dont les flammes firent une rapide invasion dans cette nature vierge et vigoureuse.

L'homme que la gitana devait aimer était devant elle. Par une de ces rencontres providentielles qui attendent les plus heureux ici-bas, Pampelonne, ce soldat insouciant, brave comme son épée, philosophe et railleur, ce type de la légèreté la plus étourdie, ce dédaigneux coureur d'aventures qui se croyait un cœur si sec à l'endroit de la passion et du sentiment, ce beau jeune homme qui, jusque-là, faisant fi de ses conquêtes, voulait aimer toutes les femmes pour n'en aimer aucune, renia tout à coup ses erreurs, et fut vaincu par deux yeux noirs, brillant dans l'ombre de la nuit comme deux étoiles au front du ciel.

Mais ce n'était pas un caprice qui terrassait, du même coup, ces deux orgueilleux enfants; orgueilleux, car ils s'étaient vantés de faire mentir cette voix vibrante de la nature, qui crie au fond de tous les cœurs :

« *Tu aimeras !* »

Non, ce n'était pas un caprice, c'était un sentiment d'estime, c'était une sympathie soudaine. Ces âmes s'étaient éprises l'une de l'autre, parce qu'elles s'étaient devinées, ou plutôt reconnues. Pampelonne jeune, beau, brave jusqu'à l'audace, audacieux jusqu'à la folie, insouciant de l'avenir, toujours satisfait du présent, gai dans les plus grands périls, ingénieux dans les cas les plus difficiles, devait plaire à cette jeune fille qui ne connaissait pas encore le côté sérieux de la vie, à cette jeune fille dont le cœur fougueux et l'ardente imagination ne rêvaient que la liberté de son premier âge, non la liberté dans le sens étroit que lui ont fait les lois et les usages de notre société, mais la liberté de l'oiseau qui fend l'air de son aile capricieuse, choisit sa branche pour dormir, l'air de sa chanson matinale, ses amours aux printemps, et bâtit son nid où bon lui semble !

Et si Pampelonne, blasé sur les artifices des coquettes qu'il avait courtisées, se sentait entraîné vers cette fleur nouvelle et embaumée, c'est qu'il avait respiré ce doux parfum de jeunesse et de candeur, de grâce et de vertu généreuse qu'exhalait l'âme intrépide de la gitana.

Ainsi placés l'un vis-à-vis de l'autre, Pampelonne et Venezia devaient subir l'influence de ce fluide magnétique qui fait du vainqueur un es-

clave, et de l'esclave un maître dans cette communion adorable où tout est joie, même les pleurs !

Venezia regardait Pampelonne avec extase, avec respect : elle n'avait jamais vu front plus fier et plus franc. La douce passion qui s'épanouissait dans son âme l'enivrait déjà qu'elle ne s'était pas encore avoué le sujet de ce trouble soudain que ressentait tout son être !

Quant à Pampelonne, il fut de bonne foi ; et en cette occasion, comme toujours, il fut téméraire, car il vit le gouffre fleuri au-dessus duquel flottaient son cœur et sa raison, et sans calculer les dangers de la chute, il ne fit rien pour l'éviter, au contraire ; il sentit qu'il était vaincu, et il sourit à sa défaite. Ce sourire qui charma le regard effarouché de la gitana fut un aveu, et la belle vierge était trop naïve pour savoir cacher sa réponse.

Aussi, tout fut dit et compris en un instant de silence ; Venezia et le chevalier ne se regardèrent plus que pour lire ensemble au fond de leurs cœurs les pages les plus éloquentes de ce beau livre que tous, hélas! nous fermons trop tôt, et qui a pour titre : *Amour et Jeunesse*.

— Puisque je n'ai pas le pouvoir de détourner vos projets, reprit la signora Fabiani, veuillez au moins me rassurer sur leurs suites. En sup-

posant que vous sortiez vainqueur de votre folle entreprise, serez-vous à l'abri de la colère du roi?

— Du Valois, non... Mais, ventre-saint-gris! notre Béarnais ne laisse pas ses amis en route, et il me protégera.

— Quoi qu'il vous arrive, monsieur, n'oubliez pas que vous avez en moi un appui; je retourne à Paris, et si vous avez jamais besoin d'une protectrice chez les ligueurs, j'entends que vous ne vous adressiez qu'à moi, à moi seule. La guerre a des hasards journaliers; vous pouvez être fait prisonnier, vous pouvez chercher un refuge contre l'ingratitude de ceux qui vous aiment aujourd'hui... Ne doutez de rien; je suis une preuve vivante de cette ingratitude!... Enfin, quoi qu'il vous arrive, venez à moi.

— Je suis confus de tant de bonté, madame, et j'accepte avec reconnaissance cette protection gracieuse que vous m'offrez. Je l'accepte pour deux raisons : d'abord, parce que je devine qu'elle s'adresse autant à mon ami Gourdon qu'à moi, si ce n'est plus...

— Je n'ai pas dit cela...

— Cela ne se dit pas, mais cela s'entend... ou du moins Gourdon l'entendra, soyez-en persuadée.

— Je vous prie, au contraire, de ne rien dire au vicomte de Gourdon qui puisse lui faire croire

à autre chose qu'à un sentiment d'estime, d'amitié et de gratitude.

— Voilà trois beaux sentiments qui, réunis en un seul, font terriblement battre le cœur, madame la marquise...

— Mais, je vous répète et vous supplie...

— Moi, je vous prie et vous supplie, interrompit vivement Venezia, de traduire à M. de Gourdon le souvenir de la signora Fabiani, ainsi que votre esprit l'interprète.

— Eh bien! Venezia, s'écria la marquise, que signifie?... Vous oubliez...

— Peblo! murmura la jeune fille, Peblo!

La Vénitienne baissa les yeux, tressaillit et ne répondit pas un mot au sombre souvenir que réveillait ce nom magique. Sa tête était en feu, un soupir soulagea sa poitrine oppressée.

— Madame, reprit Pampelonne, vous m'avez offert un asile, une protection pour le cas où je viendrais vous rappeler cette promesse à Paris; si je n'entre pas à Paris comme un pauvre prisonnier, comment y entrerai-je? Messieurs les Seize et les Quarante font très-bien garder leurs portes, et si je m'y présente, on me recevra sans doute à coups de pertuisane; n'avez-vous pas quelque moyen à m'indiquer pour que je puisse me faufiler, sans trop de dangers, à travers les corps de garde de vos amis?

— Non... pas un seul.

— Pardon! signora, vous n'en avez qu'un, mais il est excellent, répondit aussitôt Venezia.

— Et lequel?

— Donnez au chevalier le passe-port de la Gazette, ce passe-port qui ne nous sert pas beaucoup, à nous autres femmes.

— Quoi! s'écria Pampelonne, vous voyez encore, vous communiquez toujours avec monsieur votre père!... C'est-à-dire, excusez-moi, avec ce Normand bavard, voleur et gourmand!

— Oui, répondit la marquise, je l'ai vu à Étampes, il y a deux jours. Le pauvre homme a fait fortune depuis son emprisonnement au château d'Angers : car il est très-riche, dit-il, et tient un rang important parmi les chefs militaires de la Ligue. D'où le connaissez-vous?

— Du caveau d'où je l'ai tiré, parbleu!... Et, dites-moi, sa fortune est-elle aussi considérable qu'on le suppose?

— A l'en croire, il est plus que millionnaire.

— Cet homme ne vous est rien?

— Non; absolument rien.

— Et j'aurais quelque chance de le rencontrer à Paris?

— Infailliblement.

— Merci! madame, vous me comblez de joie...

J'avais la plus ferme résolution de profiter de votre bonne grâce et de votre passe-port, ajouta Pampelonne en regardant Venezia tendrement et à la dérobée ; maintenant cette résolution est mieux arrêtée que jamais ; ce passe-port, je l'accepte avec bonheur.

— Le voilà, dit Venezia.

Et en tendant le blanc seing de la Gazette au Gascon, la gitana, sans la chercher, mais sans trop l'éviter, toucha du bout des doigts la main de Pampelonne ; à ce contact, le feu lui monta au visage, et ses joues s'empourprèrent.

— Mille fois merci ! s'écria le chevalier. Mais où vous trouver dans cette grande ville peuplée d'ennemis ?

— Chez madame de Montpensier elle-même, répondit la marquise.

Puis, sans demander au Gascon quelle grave affaire il pouvait avoir à régler avec son ancien guide :

— Veuillez nous conduire à l'hôtellerie de *la Couronne*, qui est au bout de cette rue, ajouta-t-elle ; nos chevaux y sont, et vous nous aiderez à franchir les postes qui gardent la ville.

— Volontiers, madame ; et quoique je me sépare de vous à regret, je dois songer à regagner mon domicile, où m'attendent sans doute mes épées dorées, mes gentils mignons... Il serait par

trop cavalier de les laisser se morfondre au clair de lune.

La signora Fabiani et Venezia trouvèrent leurs chevaux sellés et leur domestique prêt à partir ; elles se mirent en selle ; Pampelonne les accompagna jusqu'aux barrières des faubourgs ; là, il baisa la main de la marquise, et comme il approchait de ses lèvres celle de la Gitana, une voix émue, qui retentit au fond de son âme, lui dit :

— Vous triompherez dans le combat qui vous attend, j'en ai l'assurance... Mais viendrez-vous à Paris?... J'en doute...

— Oui, j'irai, murmura Pampelonne en dévorant de baisers la petite main qu'on lui abandonnait, car je vous aime!...

Ce dernier mot s'envola dans le nuage de poussière que souleva le galop du cheval de Venezia qui, devancée par la marquise, s'était précipitée sur ses traces ; mais ce mot, *harmonie divine* dont, pour la première fois, son oreille était frappée, plana dans l'air qu'elle respirait, pendant tout son voyage, et arriva en même temps qu'elle aux portes de Paris.

— Corbeuf! s'était dit Pampelonne en revenant sur ses pas, du diable si je me comprends ! Me voilà pris comme un hanneton, comme un héron, comme une buse ! Je n'ai plus le droit de

regarder sans respect le plus sot des animaux de la création. Je suis amoureux comme une tourterelle, comme Pâris, le plus beau et le plus niais des Troyens, comme Gourdon enfin, et c'est ce qui me console ; car Gourdon est le plus brave des Gascons. Quelle figure ferai-je devant ce cher ami? Ah ! qu'il va bien rire! Mais aussi, n'est-ce pas un trésor que cette jeune fille? Comme sa main est douce, son sourire voluptueux, son pied mignon, son regard fier et brillant!... Sa voix!... Bon! voilà que je fais des tirades à la façon de M. de Ronsard et du brigand Charles IX. Eh ! non, par l'enfer et le paradis, non, je ne l'aime pas! Je me connais bien peut-être! Allons toujours voir si messieurs les politiques, si ces beaux fils à peau de satin veulent me laisser vivre... Ce serait tout de même désagréable d'être arrêté court au début de cette vie nouvelle dans laquelle j'entre si étrangement!... Pauvre Venezia! Quel doux nom! Quel nom charmant! Venezia ! Tudieu ! la superbe fille!... Mais enfin, d'où est-elle? Que fait-elle? Quel est son rôle près de la marquise?... C'est une amie sans doute?... Ce n'est pas une suivante... Fi donc! les airs comme ceux-là ne vont qu'aux grandes dames... Et puis, elle prend quelquefois vis-à-vis de sa compagne un ton d'autorité... Décidément, c'est une femme de qualité que j'aime... Tant pis! car je suis

pauvre comme le Béarnais!... Si encore je pouvais mettre la main sur ce sacripant de la Gazette!... Ouais! J'en parle à mon aise; ces diamants fabuleux appartiennent au roi, et je suis trop honnête pour en détourner un seul... Bah!... J'ai cependant juré d'aller à Paris... Le beau guêpier où j'ai été me fourrer! double bœuf que je suis... Va te faire tuer, Pampelonne, mon garçon; va te faire fourrer une épée catholique dans la poitrine, c'est ton plus sage parti!... Cependant... Paris!... Venezia!... Au diable l'amour et ses fadaises! j'en ai le cœur tout essoufflé!

Notre brave Gascon arriva à la maison de ville tout en s'entretenant ainsi avec un désordre de mots et d'idées à faire pouffer de rire un hypocondriaque.

La première personne qu'il vit venait au-devant de lui.

C'était son laquais.

VI

LE CIMETIÈRE DE BEAUGENCY.

— Qu'est-ce? Que vas-tu m'apprendre? dit Pampelonne à son laquais ; on est venu me demander... hein?

— M. le chevalier devine juste; depuis un moment je crois que toute la garnison lui a fait visite.

— Ah ! sandis ! je suis fâché d'être en retard... Qu'as-tu répondu?

— J'ai répondu que M. le chevalier dormait.

— Imbécile ! et que t'a-t-on dit?

— On s'est mis à rire.

— Qui cela ?

— Six ou huit gentilshommes fort galamment

vêtus... des catholiques, des politiques, des...

— Et qu'ont-ils fait?

— Ils m'ont prié de vous dire qu'ils vous attendraient jusqu'à dix heures du matin dans le cimetière de la ville.

— Bon!... Est-ce tout?

— L'un d'eux a ajouté, à demi-voix, que vous aviez le sommeil bien prompt, et qu'il se pourrait faire que vous l'eussiez bien long. Ceci m'a paru très-difficile à comprendre; il est vrai que je ne suis pas fort...

— Et puis, après?

— Après ces messieurs, il est venu un autre cavalier, qui semblait plus pressé que tous les autres de vous voir.

— Qu'as-tu répondu?

— Que M. le chevalier dormait.

— Tu veux donc me faire passer pour une taupe, coquin?

— Non, monsieur; mais sachant que vous n'avez pas fermé l'œil depuis quarante-huit heures, et souhaitant que vous prissiez un peu de repos, j'ai voulu écarter les fâcheux.

— Et qu'a fait ce nouveau cavalier?

— Il m'a ordonné de vous aller éveiller sur-le-champ.

— Et puis?

— Et puis, j'ai refusé.

— Après ?

— Après, ce gentilhomme m'a donné une poussée dont j'aurai, demain, l'épaule toute bleue assurément... quel poignet, jarni ! et il a bien fallu faire semblant d'aller vous chercher. Je suis donc entré par la porte de votre chambre, et j'en suis sorti par la fenêtre, qui est au rez-de-chaussée, laissant ce bourru frapper du talon en vous attendant, et je vous promets qu'il frappe fort.

— C'est le bailli de Clermont, il était moins ivre que les autres, se dit Pampelonne.

— Tenez, monsieur, Dieu me pardonne, le voilà qui vient à vous de ce côté.

Le Gascon s'avança au-devant du cavalier, et, à quatre pas de lui, il s'écria :

— Gourdon !

— Arrive donc, cher introuvable !

Les deux amis se tinrent longtemps embrassés.

— Pardieu ! vous tombez des nues bien à point, vicomte !

— Pourquoi ?

— Pour me rendre un tout petit service ?

— De grand cœur... Mais ce service ?

— Oh ! une bagatelle...

— Enfin, ne puis-je savoir à quel propos ?...

— Non... La cause est un secret.

— Encore ! Après trois ans, toujours le même... Ah ! c'est trop fort !

— Peu importe, suivez-moi toujours.

— Où allons-nous si vite ?

— Au cimetière.

— Au cimetière?

— Oui ; c'est la plus réjouissante aventure.

— Je ne te retrouve pas avec trois ans de plus, mon pauvre Pampelonne, mais avec trois ans de moins.

— Qui sait? je serai peut-être bien vieux dans un moment.

— Comment cela ?

— Il est probable, ou du moins très-possible que je trépasse dans une petite d'heure d'ici.

— Hein !... Et tu dis que l'aventure est gaie ?

— Je dis qu'il n'y a rien de triste dans ce monde.

— Va pour le cimetière, entêté ! et Dieu veuille que nous y enterrions ta folie !

— Ce ne serait peut-être pas sage.

— Quand donc aurai-je, avec toi, le dernier mot ?

— Quand vous n'aurez pas eu le premier. Je suis discret, vous êtes curieux : je vois que nous n'avons changé de caractère ni l'un ni l'autre, et c'est pardieu ! bien fait, car nous nous aimons comme Castor et Pollux, deux maquignons fa-

meux parmi les Grecs... Athanase, ajouta le chevalier s'adressant à son laquais, toi qui connais la ville, marche devant et pique droit sur le cimetière... Mon cher vicomte, par quel hasard vous trouvez-vous à Beaugency?

— Parce que je m'ennuyais fort en Dauphiné, et que j'ai pris congé de M. de Lesdiguières.

— Avez-vous eu la permission du roi pour faire ce voyage?

— Eh! morbleu! la guerre est finie en Dauphiné, et personne, le roi lui-même, n'a le droit de me tenir les bras croisés à deux cents lieues de toute bataille. Je suis venu seul, avec mes domestiques; j'ai su que nos Gascons étaient ici, et me voilà. J'ai appris de Rosny et de quelques autres que tu étais descendu, cette nuit, à la maison de ville, et je suis venu t'y chercher.

— Merci!... Êtes-vous fatigué?

— Un peu, pour ne pas dire beaucoup.

— Tant pis!

— Hein?

— Je dis tant pis parce que j'ai grand besoin de votre épée.

— Un duel?

— Non.

— Quoi donc?

— Douze duels...

— Cette nuit?

— A l'instant même.

Gourdon s'arrêta, serra la main de Pampelonne, et se redressant de toute sa noble taille :

— Six pour toi, six pour moi... mais j'avoue que c'est beaucoup.

— Bah ! on en revient... N'est-ce pas, que c'est joli?

— Je n'ai pas encore d'opinion... Nous verrons après... Ah çà ! pour qui te bats-tu?

— Pour moi, pardieu !

— Oui, mais... pour quoi ?

— Je vous l'ai dit : c'est un secret.

— Que le ciel te confonde, ou plutôt qu'il te bénisse !

— Merci !... Tenez, je veux commettre une inconséquence, il s'agit d'une affaire de cœur.

— Quoi! tu es amoureux... toi ? Pampelonne?

— N'est-ce pas que je vous afflige?

— Non pas, tu me divertis... Ah ! te voilà pris!

— Comme un ours, hélas ! Oui, c'est drôle en effet.

— Et qui a fait ce miracle ?

— Une femme.

— Belle réponse!

— Belle question !

— Et nous allons nous battre contre...

— Contre tous les mignons de Sa Majesté valoise et capucine.

— Bon!... ce sera chaud!... ces femmelettes tirent l'épée comme des Achilles.

— Nous viserons aux talons.

— Puisque tu es amoureux, mon pauvre ami, parlons, sinon de tes discrètes amours, au moins des miennes. Mon cœur est plus gonflé que jamais; as-tu des nouvelles de la signora Fabiani?...

— Je vois mon laquais arrêté près de ce vieux mur... Mon cher, nous sommes au rendez-vous, nous causerons de votre belle une autre fois.

Gourdon frappa du pied avec humeur, mais il suivit son ami et entra après lui dans le funèbre enclos, où dès leurs premiers pas nos deux Gascons furent salués fort galamment par six cavaliers.

— Nous ne sommes pas tous venus au rendez-vous, dit le marquis de Lansac d'un petit air impertinent, car nous avons pensé que, si gourmand que vous soyez, monsieur, vous ne nous mangerez pas tous les six sans avoir une grosse indigestion.

— Vous avez eu peut-être tort, messieurs.

— Vous croyez?

— J'en ai peur.

— Voyons cependant!

— Voyons!... C'est M. le marquis de Lansac qui passe le premier, je crois?

— Mon Dieu! oui, et j'ai quelque idée que je serai le dernier.

— Le dernier de votre race, je n'en doute pas, si vous êtes sans enfants.

Gourdon partit d'un éclat de rire à cette riposte que Pampelonne avait lancée avec la froide ironie dont il se servait si méchamment.

— Monsieur trouve le mot plaisant, à ce qu'il paraît? dit le comte de Montigny s'adressant au vicomte.

— Je le trouve agréable.

— Et monsieur est gentilhomme?

— Tout autant que le pape, s'il ne l'est davantage, répliqua encore Pampelonne.

Les catholiques se regardèrent; l'insolence du Gascon les démontait.

— Vous vous nommez? reprit Montigny.

— Le vicomte de Gourdon...

— Ah! ah! un nom fort connu!... Vous êtes le second de monsieur?

— Il est mon second ou mon premier : nous avons coutume de ne faire qu'un : choisissez, dit Pampelonne.

— Alors, monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer. Je suis le comte de Montigny.

— Un mignon fort distingué, repartit Gourdon en tirant son épée, pour imiter le comte, qui l'attendait.

— Pas d'impertinence, monsieur, je suis poli.

— Mais vous n'êtes pas fort, s'écria le vicomte, qui, ayant croisé, changé et froissé le fer avec une foudroyante agilité, toucha son adversaire en pleine poitrine et le renversa mourant sur le gazon.

— Hé ! hé ! doucement, Gourdon, que diable! n'allez pas si vite, rien ne nous presse, dit Pampelonne... j'ai un mot à vous dire.

Pendant que les mignons relevaient le comte et recevaient son dernier soupir, Pampelonne s'approcha de son ami et lui dit ;

— Si je suis tué, vous me ferez le plaisir d'aller à Paris, avec un passe-port signé en blanc que vous trouverez dans une poche de mon pourpoint. Vous vous rendrez chez la duchesse de Montpensier ; vous y rencontrerez la marquise Fabiani, votre belle signora qui vous aime, n'en doutez pas,car elle veut absolument vous voir... ... Ce n'est pas tout, n'ouvrez pas de si grands yeux ébahis... la marquise a une amie... une amie qu'elle appelle Venezia... eh bien! mon cher Gourdon, vous baiserez la main de Venezia de ma part, et lui direz que si je ne suis pas à ses genoux, c'est que l'éternel gardien de ce noir cimetière n'a pas voulu m'en laisser sortir... La phrase est un peu longue, mais les femmes ont la réputation de comprendre facilement...

— C'est donc Venezia... quoi! cher Armand... il se peut? Toi, moi!... tous deux... les Vénitiennes!

— Quand vous voudrez, messieurs. dirent à la fois le marquis de Lansac et le baron de Chiverny. Nous perdons du temps, et il tombe une rosée malsaine!

— C'est juste, répondit Pampelonne ; et, qui plus est, le mot est joli.

Et, tirant son épée à la manière des raffinés qui faisaient, du même mouvement, voltiger le fourreau, il ajouta en saluant de la lame :

— A nous deux, M. de Lansac!

— Et à nous, M. de Gourdon! dit Chiverny.

A partir de ce moment, les combattants et les témoins n'ouvrirent plus la bouche ; on n'entendit qu'un cliquetis d'épées fort léger, car les catholiques, aussi habiles que braves, étaient de dignes adversaires, ne rompant pas d'une semelle, jouant serré, ripostant avec précision, et passant de la feinte à l'attaque avec autant d'aplomb et d'à-propos que dans une salle d'armes.

— Ma foi, marquis, dit cependant Pampelonne, je vous félicite; si cela continue, nous n'en finirons pas de cette nuit... Il paraît que vous tenez diablement à vivre.

— Presque autant qu'à vous tuer, monsieur...

et, si je ne me trompe... ah ! vous en tenez cette fois !

— Allons donc ! vous n'y voyez pas... le clair de lune est pourtant assez beau. Vous avez manqué le corps comme un novice.

— Nous ferons mieux, n'ayez peur.

— Ouf !... pour le coup, j'en ai assez ! s'écria Chiverny, l'adversaire de Gourdon.

Et, pirouettant sur les talons, il lâcha son épée et tomba à deux genoux.

— A un autre ! dit froidement le vicomte en se croisant les bras.

— Ah çà ! mon cher, dit Pampelonne, vous n'êtes pourtant pas payé à l'heure pour vous tant dépêcher. C'est indécent, corbeuf ! il n'y en a que pour vous !

En achevant ces mots, le Gascon tendit le jarret gauche, se fendit de toute sa longueur, et porta un coup droit terrible au marquis de Lansac, en s'écriant :

— Mais allons donc, triple entêté !

Le fer entra sous la mamelle droite, traversa le corps et ne s'arrêta qu'à la garde. Lansac tomba comme une masse, sans jeter un cri, sans pousser un soupir.

— Deux morts et un blessé, dit le bailli de Clermont ; si vous n'êtes pas trop fatigués, messieurs, nous reprendrons ?

— Fatigué, corbeuf, si je l'ai jamais été je ne le suis plus... M. de Clermont, n'est-ce pas vous qui êtes le quatrième inscrit?

— Précisément, j'ai ce bonheur.

— Alors, faisons vite.

— Qui en veut? interrompit Gourdon avec son flegme railleur.

— Moi, pardieu! répondit le chevalier de Saint-Léger.

— Monsieur, monsieur, s'écria le valet de Pampelonne accourant, tout essoufflé, de la porte du cimetière, où il faisait sentinelle.

— Qu'avez-vous, Athanase?

— M. le chevalier, on vient... J'ai vu luire des torches au tournant du sentier.

— Qu'est-ce que cela me fait, bélître? Va te promener... Aussi bien la lune se cache, et quelques flambeaux ne nous seront pas inutiles... N'est-ce pas votre avis, messieurs?

— C'est le mien, dit le bailli.

— C'est le mien, répéta Saint-Léger.

— Et moi, ça m'est égal! fit Gourdon.

Le combat qui avait commencé ne se ralentit pas.

— Oh! oh! s'écria le colonel Crillon en entrant dans le cimetière, précédé de deux soldats portant des torches... il paraît qu'on n'y va pas de main morte par ici... Çà, camarades, épées bas, s'il vous plaît!

— Et de quatre! dit Gourdon en redressant son fer qui s'était plongé entre les côtes de son adversaire. Je crois que monsieur a tout juste son compte.

— Je le crois pardieu bien! répondit Crillon en soulevant la tête de Saint-Léger; il n'a pas cinq minutes à vivre.

— Enragé! fit Pampelonne, que je sois pendu si je vous reprends jamais pour second... Vous êtes un boucher, mon cher, rien de plus... vous manquez complétement de courtoisie... Allons, monsieur, allons! mettez-vous en garde, vous voyez que je suis pressé! ajouta-t-il avec humeur en s'adressant à son adversaire.

— Pour peu que cela vous amuse, messieurs les mignons, dit Gourdon en souriant à l'apostrophe de son ami, la place est vacante.

Les catholiques se regardèrent avec un peu d'embarras. La haute stature du vicomte, son épée sanglante, son maintien fier sans arrogance, son œil dédaigneux et hautain, les quatre victimes de ce duel terrible, tout cela vu à la lueur rouge et fumante des torches que le vent agitait faisait tressaillir les cœurs les plus intrépides.

Le marquis de Nogaret s'avança résolûment, pour remplacer Saint-Léger, et mit l'épée à la main.

— Tout beau! messieurs, tout beau! cria le colonel, au nom du roi je vous ordonne de rengainer!

— Impossible! dit le marquis.

— Impossible! répétèrent les catholiques.

— J'avoue que la partie est belle, reprit Crillon. si belle que, ma foi! je regrette de n'y pouvoir prendre part; mais les ordres du roi sont formels, et vous y obéirez, à moins que vous ne vouliez me donner le plaisir de vous charger tous à moi seul.

— Bref, que vous faut-il? demanda Pampelonne, qui venait de désarmer le bailli de Clermont.

— Il faut, chevalier, que vous alliez rejoindre sur-le-champ le quartier de MM. de Châtillon et Rosny; le roi envoie trois cents lances à la rencontre des ligueurs du côté de Chartres; Rosny a déjà fait monter tout son monde à cheval.

— Au diable le métier! On n'a vraiment pas le temps de se reposer... Messieurs, j'espère que vous ne perdrez rien pour attendre.

— Eh! mon Dieu! dit Crillon, l'expédition achevée, vous l'aurez belle pour régler tous vos comptes. car le roi a désigné trois de ses gentilshommes pour prendre rang dans la troupe de Châtillon.

— Ah! ah! voilà qui est paternel.

— Ainsi, Lansac, où êtes-vous?

— Mort!

— Tant pis, morbleu! c'est une bonne lame de moins... Et Chiverny est-il mort aussi?

— Ma foi! je n'en vaux guère mieux, répondit le blessé d'une voix presque éteinte. C'est un fait exprès! et si je ne meurs pas de ce coup d'épée, je mourrai de chagrin assurément.

— Le comte de Montigny, reprit Crillon, où est-il? Je ne le vois pas...

— Mort!

— Eh! jarnibieu! on a donc tout tué? s'écria le colonel en fronçant le sourcil.

— Dame! on a tué tout ce qu'on a pu, comme vous voyez, répondit Pampelonne, et si nous avions encore un petit quart d'heure devant nous...

— Mon cher bailli, interrompit Crillon, vous étiez le troisième gentilhomme désigné par Sa Majesté pour accompagner le Béarnais : vous restez seul maintenant... allez vite rassembler votre bagage.

— Puisque nous faisons partie de la même expédition, monsieur, dit le bailli à Pampelonne, nous pouvons remettre la partie en engageant nos paroles.

— Je n'y vois pas d'inconvénient... Après avoir donné la chasse aux ligueurs, vous me

trouverez à tout instant frais et dispos... Eh bien, Gourdon! mon cher, partons.

— Si monsieur n'est pas obligé de monter à cheval, dit l'un des mignons à Gourdon, comme nous lui tiendrons compagnie à Beaugency, rien ne nous presse de sortir de ce cimetière...

— Le vicomte de Gourdon est mon ombre, ou, si vous l'aimez mieux, je suis l'ombre du vicomte, répondit Pampelonne : où il va je cours, où je vais il va. Néanmoins, croyez que nous sommes tous deux gens de revue, et qu'à la première trêve, nous viendrons vous proposer de prendre une revanche dont vous me semblez avoir un peu besoin.

— Allons, allons, pas tant de bavardage! dit Crillon, le temps se passe.

Gourdon et Pampelonne saluèrent les catholiques, et sortirent du cimetière suivis de Crillon, du bailli et d'Athanase, qui était un laquais fort accompli.

Les deux amis passèrent à leur logis, enfourchèrent leurs chevaux et rejoignirent la troupe de Châtillon à quelques cents pas du bivac qu'elle venait de quitter. Ils se tinrent longtemps à l'arrière-garde, pour s'entretenir plus librement.

— Je vois que nous ferons ensemble le voyage de Paris, dit Gourdon.

— C'est probable, mais nous allons préalablement tailler des croupières aux ligueurs, à ce qu'il paraît, et ce sera une méchante recommandation auprès de la duchesse de Montpensier.

— Ne sais-tu pas te tirer des plus difficiles aventures? Après tout, que risquons-nous?

— D'être écartelés, pendus, décapités, brûlés, que sais-je? Ces catholiques ont un choix très-varié de passe-temps.

— N'importe, j'irai à Paris, j'irai quand je devrais être écorché vif... Et toi, Pampelonne?

— Moi, je ne renoncerais pas à ce voyage pour la couronne de France et de Navarre... que penserait de moi ma belle Venezia?

— Ah çà! Pampelonne, j'ai une question à t'adresser.

— Cela ne m'étonne pas, vous êtes la curiosité faite homme.

— Mais je n'ose pas ouvrir la bouche, car ta réponse m'est connue d'avance.

— A quoi bon m'interroger, alors?

— Veux-tu être sérieux et aimable une fois dans ta vie?

— Sérieux jamais! aimable toujours!

— Te retrancheras-tu encore derrière tes secrets?

— Je vous vois venir, monsieur l'amoureux!

— Où et quand as-tu vu les Vénitiennes?

— A Beaugency, aujourd'hui même, ou plutôt cette nuit.

— Cette nuit?

— Je vous ai rencontré quelques minutes après leur avoir fait mes adieux.

— Et tu ne m'as pas dit cela plus tôt?

— Je m'en serais bien gardé !... Peste! j'avais trop besoin de vous dans ce moment.

— Et c'est pour elles, je devine, que tu t'es fait cette grosse querelle, hein?

— C'est pour elles, oui.

Gourdon tressaillit.

— A propos de quoi? demanda-t-il.

Pampelonne raconta ce qui s'était passé dans le salon d'Henri III.

— Ah! pauvre étourdi, méchant ami, tu m'as fait perdre une occasion que je ne retrouverai plus sans doute, celle de revoir la marquise, de la protéger et de lui faire toucher les blessures encore saignantes de mon cœur... Ah! si j'avais su tout cela, les insolents eussent payé cher leurs indignes affronts.

— Corbeuf! je trouve, moi, que vous avez très-rondement mené cette affaire pour votre compte : deux morts et un blessé !...

— J'aurais voulu les tuer jusqu'au dernier... mais par quel hasard la marquise et Venezia se sont-elles trouvées chez le roi?

— Quant à ceci, je ne m'en doute pas.

— Tu me trompes... il y a un mystère là-dessous.

— Tant mieux ! les mystères font la poésie de la vie.

— Comment expliques-tu les voyages continuels que fait la marquise?

— Je ne me les explique pas du tout... à quoi bon?

— Ne les trouves-tu pas singuliers?

— Nous en connaîtrons bientôt la cause... Seriez-vous jaloux, par hasard?

— La jalousie est souvent une offense... cependant.

— Bah! mon cher, ce qui sera éternellement stupide chez les amoureux, c'est cette démangeaison de tout soupçonner qui les tourmente. Livrons-nous au hasard, et marchons droit devant nous. Qui vivra verra, comme disait le pauvre Lansac. Savez-vous au juste quel rôle Venezia joue près de la marquise?

— Venezia aime la marquise comme elle aimerait sa mère ; la marquise aime Venezia comme elle aimerait sa fille ; voilà tout ce que j'en sais.

— Pour le moment, cela me suffit... Ah ! voilà la tête de notre colonne arrêtée... Allons trouver Châtillon pour savoir ce qu'il compte faire de nous.

Gourdon et Pampelonne prirent le galop, pour se rendre au cercle des officiers calvinistes qui tenaient conseil.

VII

SAUVE QUI PEUT.

Les cavaliers de Châtillon avaient fait halte aux environs de Meung, et les chefs s'étaient réunis en cercle, avons-nous dit, pour délibérer sur l'ordre de marche et la direction à prendre.

Gourdon et Pampelonne se présentèrent à ce cercle composé de l'élite des lieutenants du Béarnais.

— Puisque vous voilà, vicomte, dit Châtillon à Gourdon, je vous remets le commandement de l'expédition, et prendrai le rang que vous m'assignerez, car vous ne pouvez être ici en sous-ordre.

— Je ne suis que volontaire et trop heureux d'obéir au grand amiral... Si je suis ici, c'est un peu par contrebande; ainsi, délibérez sans vous soucier de moi. Je ne demande qu'à combattre à côté de mon ami Pampelonne.

— Eh bien ! chevalier, vous qui venez de parcourir la contrée, donnez le premier avis. Le roi veut que nous manœuvrions dans le pays chartrain, afin de rencontrer et de détruire un corps de cavalerie qui intercepte nos communications et pille nos convois. Quelle nouvelle avez-vous de l'ennemi?

— Aucune, dit Pampelonne, mais nous ne pouvons manquer d'en recueillir bientôt, car la plaine est semée, d'ici à Paris, de maraudeurs que le brigandage fait, je crois, sortir de dessous terre. Mon avis est donc de marcher sur Bonneval tout d'une traite. Nos cavaliers sont frais, les douze lieues qui nous séparent de ce bourg seront bientôt franchies, et je parie gros, qu'au lieu d'être surpris par les ligueurs, nous les surprendrons.

— J'approuve, dit Gourdon.

— Et vous, messieurs? demanda Châtillon.

— Le conseil est sage, répondit le baron de Rosny.

— Nous le suivrons donc... M. le bailli de Clermont, vous êtes ici le seul représentant du

parti catholique, ou plutôt de la cour de Sa Majesté Henri troisième, je ne vous assigne aucune place, vous serez où votre courage vous dira d'être.

— Je demande la faveur de ne pas quitter M. de Pampelonne.

— Comme il vous plaira. Chevalier, prenez le commandement de l'avant-garde... Messieurs, en route pour Bonneval, et cela sans repos, sans manger ni boire !

Le cercle se rompit, chacun gagna son poste ; les calvinistes entamèrent la marche dans le plus grand ordre et dans un profond silence.

— Mon cher vicomte, dit Pampelonne, quel jour avez-vous fait votre dernier repas, et quelle nuit avez-vous fait votre dernier somme ?

— Je n'ai rien mangé depuis vingt heures, et n'ai pas dormi depuis trente-six... Et toi ?

— Moi, je n'ai pas mangé depuis trente-six heures, et en voilà quarante-huit que je suis en selle ou sur pieds... Aussi j'ai le ventre collé à l'échine, comme on dit...

— Messieurs, interrompit le bailli de Clermont qui, enveloppé dans son manteau, cheminait paisiblement à quelques pas des deux amis, je puis vous offrir quelques gorgées d'un divin cordial pour vous soutenir. Croyez que je serais désespéré de vous voir mourir d'inanition.

— Sans refus, monsieur, répliqua Pampelonne, quoique, si j'ai bien compris, votre charité soit un peu intéressée.

— Je le confesse, mais elle n'en est pas moins généreuse et délicate.

— Je le proclame ; nous ne nous appartenons plus réciproquement, jusqu'à ce que nous ayons vidé notre querelle ; et si je mourais d'inanition, vous ne vous consoleriez pas de ma mort... Vous seul devez avoir ici la prétention et le droit de me tuer... Suis-je dans le vrai ?

— Parfaitement.

— Alors je bois, non pas à votre santé, mais à la mienne et à celle de mon ami Gourdon.

— C'est justice et je ne m'en offense point.

— Allons, Gourdon, que diable! mon cher ami, ne faites pas tant la grimace, buvez comme moi, à la gourde de notre ennemi, cela nous portera bonheur.

— Non, dit tout bas le vicomte, je croirais manquer de respect à la marquise...

— Que votre volonté soit faite, mais vous êtes plus enfant que moi... Monsieur, voici votre gourde ; je suis discret, car cet élixir vous sera sans doute fort utile... Dieu me pardonne, je crois qu'il ferait revenir un mort !

— Alors, je vous le conserve.

— On n'a pas la repartie plus agréable et plus

vive... Hé! Laprairie, ajouta le Gascon en se tournant vers le sergent huguenot que nous connaissons et qui marchait derrière lui, n'avez-vous pas quelque chose de nourrissant dans votre besace? Fouillez-y, s'il vous plaît? Un vieux reître comme vous ne s'embarque jamais sans provisions.

— Ma foi! capitaine, vous tombez mal.

— Quoi! vous n'avez rien? absolument rien?

— Je n'ai qu'une assez laide volaille, à demi rôtie, pour ne pas dire brûlée.

— Une volaille! offrez-nous-la, sandis! fût-elle dure comme le coq de ridicule mémoire que nous mangeâmes près d'Orléans, grâce à vous, il y a trois ans, nous en viendrons bien à bout.

— Capitaine, elle n'est pas moins coriace, je l'affirme, mais aussi je la crois beaucoup plus vieille.

— Il n'y a que vous pour trouver de ces correctifs, mon brave Laprairie... Jésus! mais ce n'est pas une poule, c'est une pie!

— Je puis jurer que vous vous trompez, capitaine, car j'ai plumé moi-même l'animal; je n'entends pas, toutefois, en faire l'éloge. Si vous voulez du biscuit en guise de pain, je crois que j'en ai une paire qui, depuis huit jours, ballottent dans ma sacoche.

— Si on vous érige une statue, maître Laprairie, dit Pampelonne en riant, on n'aura qu'à copier celle de la Providence... Donnez vos deux biscuits... Allons, vicomte, mon cher, soupons, dînons et déjeunons tout à la fois; à vous les membres, à moi la carcasse!

Au bout d'une demi-heure, Gourdon dit à son ami :

— Voilà pour la nourriture, reste maintenant le sommeil.

— C'est dans ce moment qu'un bon lit serait voluptueux, répondit le Gascon. Il me semble que je n'ai pas fermé l'œil de vingt ans... mes paupières pèsent cent livres chacune.

— Eh! pardieu! que ne dormez-vous, messieurs? dit le bailli.

— Vous en parlez bien à votre aise, répondit Gourdon.

— Ma foi, je ne vois pas ce qui vous gêne : lorsqu'on a sommeil, on dort, et pour dormir, on ferme les yeux; la chose n'est pas plus difficile... Nous nous y connaissons, nous autres sybarites.

— Alors, monsieur, reprit Pampelonne, vous veillerez pour moi et conduirez la troupe?

— Je vous le promets... Que diable! il faut bien que vous preniez un peu de repos, pour tailler des croupières aux ligueurs; si vous met-

tiez l'épée à la main, fatigué comme vous l'êtes, vous seriez tué à la première charge.

— C'est tout de même judicieux ce que vous dites là ; je vois, bailli, que vous nous portez un vif intérêt, aussi comptez sur notre reconnaissance ; que je sois écartelé, si je vous fais souffrir du coup qui vous enverra dans l'autre monde.

— Vous êtes mille fois trop bon ; je tâcherai de l'être tout autant.

— Ainsi je vous cède le commandement pendant une heure ou deux.

— Jusqu'à votre réveil ; je vous en prie, ne vous gênez pas.

— Vous êtes parfaitement aimable... Qu'en dites-vous, Gourdon ?... dormons-nous ?

— Ma foi, mon cher, un petit somme nous fera du bien... Dormons.

— M. le bailli, je vous souhaite le bonsoir... Tenez toujours la route de Bonneval.

— Comptez sur moi, messieurs, et bonne nuit !

Gourdon et Pampelonne, harassés de fatigue, s'entortillèrent dans leurs manteaux, lâchèrent la bride à leurs montures, et ne tardèrent pas à s'endormir de ce demi-sommeil cahoté que connaissent et détestent tous les gens de guerre.

Mais pour ces hommes vigoureusement trem-

pés, un demi-sommeil était plus que suffisant.

Rompus à la vie agitée des camps, forts contre les rigueurs des saisons, contre la soif et contre la faim, familiers avec les plus grands dangers, c'étaient tous de rudes soldats que ces compagnons du Béarnais qui, par leur résignation, leur audace, leur dévouement, portèrent leur chef intelligent et intrépide du château de Nérac au Louvre, et du trône de Navarre sur le trône de France.

Le contraste était frappant entre les huguenots et les autres troupes qui bataillaient alors dans le royaume pour le Valois ou pour la Ligue. L'armée de Henri III était vêtue avec plus de luxe que de sévérité guerrière; ses officiers étaient couverts d'or et de clinquant, portaient de belles armes damasquinées, montaient des chevaux de parade, et se livraient beaucoup plus au plaisir, dans leurs cantonnements encombrés de femmes galantes, qu'aux exercices militaires. Autorisés par l'exemple de la cour, l'insouciance, la négligence qu'ils apportaient à leurs devoirs, engendraient l'indiscipline, et ils n'avaient, pour toute vertu, que le courage, parce que le courage est dans le sang de notre belliqueuse nation.

Les ligueurs avaient des troupes enthousiastes; mais, recrutées par masses, instruites à la hâte,

souvent mal commandées par des chefs nouveaux au métier des armes, elles présentaient un ensemble peu homogène, une multitude plus nombreuse qu'imposante. Les reîtres qui passaient la frontière, tantôt pour Henri III, tantôt pour Mayenne, quoique rangés en belle ordonnance et soumis à une rigoureuse discipline, se laissaient facilement emporter par la soif de la rapine, et jetaient dans nos campagnes une brutale désolation. Les mœurs soldatesques de ces mercenaires ajoutaient à tous les fléaux dont gémissait le peuple, et comme l'argent manquait souvent pour les payer, ils vivaient de brigandages et d'exactions.

L'armée du roi de Navarre, au contraire, se faisait remarquer par ses audacieuses victoires, par son humanité, par sa discipline obéissante et régulière, par sa patience, et surtout par sa confiance dans l'avenir du grand homme qui la conduisait. Tous ces régiments, commandés par des chefs illustres, les Châtillon, les Thouars, Turenne, Mornay, Gourdon, d'Aubigné, rivalisaient de zèle et de dévouement. Lorsqu'elles se mettaient en ligne, ces vieilles bandes, dont la plupart avaient combattu sous Coligny, et qui, toutes, avaient vaincu à Coutras, produisaient un effet magique, et leur seule présence décidait la victoire; les cavaliers étaient en quelque sorte

rivés à leurs selles; les fantassins avaient d'infatigables jarrets; ces hommes de fer ne quittaient presque jamais leur armure, et leurs têtes avaient blanchi sous le casque. On les appelait les *buffles,* parce que leurs jaquettes n'étaient ni de soie ni de velours, mais en peau de buffle noircie au feu du mousquet; parce que leur choc était terrible et leur vaillance aveugle.

La colonne conduite par le bailli de Clermont cheminait depuis deux heures, sans qu'aucun accident eût signalé sa marche. Le jour commençait à poindre, les coqs chantaient dans les fermes, les oiseaux s'éveillaient dans les buissons.

— Hé! M. de Pampelonne... Hé! M. le chevalier! dit le bailli en secouant le Gascon par un bras.

— Hein! hein! m'y voilà... qu'y a-t-il? Chargeons-nous? fit Pampelonne en se frottant les yeux.

— Comment avez-vous passé la nuit?

— Très-bien, parbleu! et si c'est pour me demander cela que vous me réveillez...

— Je suis poli, monsieur, et je commence la conversation par où je dois la commencer.

— A votre aise... Mais par quoi la finissez-vous, s'il vous plaît?

— J'ai très-bonne vue, et je viens d'apercevoir

une masse noire qui s'est glissée derrière ce bouquet de bois... là, à cinq cents pas sur notre droite.

— Grand merci!... A moi trente des mieux montés, dit Pampelonne à voix basse; et surtout pas de bruit. M. le bailli. prenez à gauche avec quinze de ces lurons, je vais prendre à droite avec les quinze autres; faisons un égal détours et enveloppons le bouquet... partez... Halte! vous autres.

— N'éveillez-vous pas le vicomte ?

— A quoi bon? il dort si bien... ce serait dommage.

— J'en conviens; d'ailleurs, c'est économique.

— Vous dites?

— Je dis que c'est économique, car s'il y a du danger là où nous allons, et qu'on vous y tue, M. de Gourdon me restera... Je ne perdrai pas tout...

— Diable d'homme! murmura le Gascon en entraînant sa petite troupe, tu as donc bien peur de ne pas mourir!

Au bout de dix minutes, les trente cavaliers rejoignirent leurs camarades. Ils avaient désarmé une dizaine d'arquebusiers qu'un parti de ligueurs avait envoyé à la découverte.

Gourdon, qui était parvenu à soulever ses paupières alourdies, se fâcha tout de bon contre

Pampelonne, parce qu'il avait marché sans lui. Le bailli réconcilia les deux amis, Pampelonne conduisit ses prisonniers à Châtillon, et sur l'avis qu'ils donnèrent qu'un escadron de quatre cents chevaux, commandés par le comte de Saveuse, était à une lieue de là, dans la direction de Bonneval, les calvinistes se mirent au grand trot pour l'atteindre, en prenant par les vallons, afin de marcher à couvert.

Le hasard voulut que Saveuse, instruit par ses espions de la sortie de Châtillon, venait, en bon ordre, à sa rencontre en prenant les mêmes précautions, de sorte qu'au tournant d'une large et haute colline, les deux troupes se trouvèrent face à face, séparées seulement par une centaine de pas.

Elles s'arrêtèrent, pour ainsi dire, au même commandement. Ce fut un magnifique spectacle, l'un de ces courts moments dont chaque minute est grosse d'émotions, moments qui font le charme de la vie guerrière, par cela même qu'ils résument toute la poésie de cette vie aventureuse.

Tous les cœurs battaient, non de crainte, mais d'une ardeur fébrile ; la mort déployait et secouait ses larges ailes sur tous ces hommes pleins de force et de courage, dont la plupart n'avaient plus que peu d'instants à vivre! Les

cavaliers serraient leurs rangs, s'affermissaient sur leurs étriers, jetaient un rapide coup d'œil à leurs armes, et se préparaient, s'ajustaient pour ce combat terrible, comme une coquette qui, écoutant le pas de son amant, attache sa dernière épingle, pose sa dernière fleur, essaye son plus gracieux sourire.

Les chevaux des deux partis, animés par la course qu'ils venaient de fournir, s'étaient arrêtés en trépignant ; on eût dit qu'ils comprenaient et ressentaient l'impatience de leurs maîtres ; ils aspiraient l'air à pleins poumons et le rejetaient avec bruit ; les plus ardents fouillaient le sol de leurs sabots et bondissaient sur l'herbe, mâchant et couvrant d'une blanche écume le mors qui les retenait.

— Vos pistolets sont-ils bien amorcés, M. de Gourdon ? demanda le bailli en flattant du plat de son épée l'encolure frémissante de son cheval.

Gourdon dédaigna de répondre.

— M. de Pampelonne, continua le mignon avec sa charmante importunité, prenez garde que votre selle ne tourne, donnez un point de plus à vos sangles.

— Eh ! pour Dieu, M. le bailli, occupez-vous de vos affaires, répliqua vivement le Gascon : que vous importe que ma selle tourne ou ne tourne pas ?

— Cela m'importe beaucoup, je ne voudrais pas pour cent mille écus qu'il vous arrivât malheur.

— Toujours le même ! cela devient fatigant.

— Toujours poli, monsieur ; c'est mon travers.

— Corbeuf ! après la sérénade, nous réglerons notre compte... Aussi bien, votre politesse me lasse.

— Je prends acte, chevalier... après la sérénade, soit...

Les ligueurs étaient au nombre de quatre cents, comme l'avaient annoncé les prisonniers ; c'étaient des gens d'élite, parmi lesquels se trouvaient plusieurs gentilshommes de distinction, tels que Saveuse, Lorge de Montgomery, Maintenon, d'Allouville et autres. Ils étaient rangés en bon ordre, et paraissaient animés d'un grand courage. Châtillon, Rosny, Gourdon et Pampelonne prirent à la hâte leurs dispositions, qu'ils avaient à peine achevées, lorsque l'ennemi s'ébranla. Les trompettes des deux troupes sonnèrent la charge, et les combattants s'élancèrent la lance tendue, l'épée au poing. Le premier choc fut terrible. Un bruit sourd et sinistre retentit dans les flancs de la vallée, et l'herbe fut jonchée de chevaux abattus et de cavaliers démontés.

Gourdon, qui apportait du Dauphiné la manière de combattre de Lesdiguières, avait dédaigné la lance, et, se servant de sa lourde épée pour relever dans un demi-cercle celles de ses assaillants, il avait fait une large trouée dans leurs rangs, où chacun de ses coups abattait un homme.

Pampelonne avait couru sur un officier vêtu d'un brillant uniforme, dont la cuirasse et le casque étincelaient au soleil, dont la panache ondoyait, et qui semblait être le chef ennemi.

L'épée du Gascon fut adroitement détournée; le coup porta à faux, et comme Pampelonne faisait volte-face pour recommencer l'attaque, le cheval du ligueur, étalon de haute taille et fougueux, se jeta sur lui, se cabra, saisit sa monture au garrot avec les dents et la poussa avec tant de furie, qu'il la renversa sous ses pieds et l'y foula en hennissant.

Le bailli de Clermont se jeta à terre en criant :

— A nous, Pampelonne!... Pampelonne, à nous!

Et il dégagea le chevalier, qu'il remit en selle.

Le ligueur, chose étrange! avait contemplé cet épisode du grand tumulte sans en profiter; il lui eût été facile de fondre sur son adversaire

engagé sous le corps de son cheval, et de le tuer, ou, tout au moins, de le faire prisonnier. Il se contenta de le regarder se débattre, et son épée demeura paisiblement sur la défensive.

— Grand merci, monsieur, dit Pampelonne au bailli en se remettant en selle, j'ai bonne mémoire des services qu'on me rend... Où est le drôle qui m'a si bien accommodé ?

— Le voilà, chevalier ; mais, pour Dieu, ne vous abandonnez pas, songez que vous m'appartenez !

— Que je ne m'appelle plus Pampelonne, s'écria le Gascon furieux, si je ne me venge...

Et il déchargea l'un de ses pistolets sur le ligueur, qui fit faire une courbette à son cheval, jeta le haut du corps en avant et se redressa sain et sauf, après avoir esquivé cette décharge à bout portant.

— Corbeuf! tu es donc sorcier, chenapan? dit le chevalier.

Et il attaqua l'épée à la main.

— Pouisque vous êtes moussiou de Pampelonne, répondit le ligueur en parant avec une merveilleuse précision, permettez que ze vous fasse tous mes compliments.

— Qui êtes-vous? demanda le Gascon que cette apostrophe arrêta court.

—Eh ! per Bacco ! mon ser bon ami, ze souis

lou marquis Fabio-Fabiani d'hourouse mémoire.

— La Gazette! Ah! voleur! ah! gourmand! te voilà donc enfin? Attends! attends!

L'attaque recommença plus vive.

— Prenez garde, mon zentilhomme, vous allez vous faire mordre, mon seval il a lou diable au corps, c'est oun enrazé, ze vous avertis... Là!... vous voyez bien qu'il mord et rue!... Ah! la vilaine bête! et le vilain défaut!

— C'est toi qui es enragé, misérable!... Croise donc le fer, sans-cœur! hurla Pampelonne qui parvint à grand'peine, et à coups de pommeau d'épée, à faire lâcher prise au cheval de la Gazette qui l'avait saisi par une jambe.

La Gazette piqua des deux et s'enfonça au fort de la mêlée, sans toutefois changer de tactique. Son cheval seul combattait pour lui, et si vaillamment, qu'il se faisait partout faire place.

— Ah! sainte Vierge! avait murmuré le Normand en s'éloignant, si je ne m'étais pas sottement engagé envers la marquise, j'aurais déjà rendu à ce petit Gascon son coup d'épée de Venise, et avec usure!...

— Lâche! s'était écrié Pampelonne.

Et il s'était mis à la poursuite de la Gazette.

En ce moment le combat était si serré, si opiniâtre, que tous les rangs étaient pêle-mêle.

Les royalistes avaient essuyé des pertes considérables, Rosny était démonté, Châtillon était blessé; le nombre allait l'emporter sur le courage et l'opiniâtreté. Gourdon, Pampelonne et le bailli de Clermont ramenèrent cinq fois de suite à la charge leur escadron.

Gourdon était couvert de sang et de poussière; il fut rejoint par Pampelonne qui lui dit :

— Vicomte, vous voyez là-bas ce panache rouge, ce cheval noir, ce singulier cavalier qui ne porte pas un coup et les pare tous.

— Oui.

— Eh bien! mon ami, c'est le Normand, c'est le la Gazette en question.

— Vrai?

— Vrai... Il faut le désarmer... ne le tuons pas; sa rançon sera payée dix millions au roi.

— Suis-moi donc.

— Messieurs, pas d'imprudence! cria le bailli, songez à moi.

— Allez au diable! répliqua Pampelonne; vous êtes, mon cher, par trop monotone.

Le bailli n'eut pas le loisir de répondre à cette boutade, car il fut attaqué par le comte de Saveuse, son ennemi personnel. L'armure du comte était criblée de coups, brisée en plusieurs endroits, bosselée presque partout, mais sa témérité aveugle le poussait aux luttes les plus

désespérées; il avait reconnu le bailli qui affrontait les périls de la bataille à visage découvert, et il s'était élancé avec fureur sur ce mignon qu'il méprisait à l'égal d'Henri III.

Les deux champions étaient dignes l'un de l'autre; aussi le combat fut-il long et chaudement soutenu.

Enfin le bailli, saisissant un jour à la mentonnière faussée de son adversaire, y plongea son épée qu'il ramena tachée de sang.

Saveuse tomba à la renverse sur la croupe de son cheval, et le cheval prit le mors aux dents.

Le bailli courut à Pampelonne et à Gourdon, qui — l'expression est littéralement juste — faisaient en règle le siége de la Gazette.

Le Normand, aidé de quelques-uns des siens, tenait le centre d'un cercle formé par Gourdon, Pampelonne, Laprairie et une douzaine de huguenots; le corps cambré, l'épée flamboyante, il parait les coups des plus habiles, et laissait tomber les autres sur son armure, qui retentissait comme une enclume.

De temps à autre il animait son cheval de la voix, lui criant : *Hardi, Pompée!* et le noble animal se précipitait sur ceux qui serraient de près son maître, les attaquait comme un tigre attaque un troupeau de buffles, mordait, ruait,

se cabrait, renversait tout et poussait de terribles et magnifiques hennissements.

— Eh bien! que pensez-vous de cela, mon cher vicomte? dit Pampelonne à Gourdon, est-ce le diable que nous avons en face?

— Je n'ai jamais vu de cuirasse aussi solide, ni cheval aussi vaillant, ni soldat aussi original.

— Messieurs, dit le bailli en tirant Pampelonne et Gourdon à part, je viens de tuer le comte de Saveuse, mais notre gauche est enfoncée, et si nous ne désarçonnons pas ce grand escogriffe, nous ne tarderons pas à être mis en déroute.

— Le conseil est joli, fit Pampelonne; ne voyez-vous pas que cet escogriffe est une tour assise sur un rempart, et qu'on ne peut s'en approcher?

— Laissez-moi faire; attaquez de front tous les deux, et ne me perdez pas de vue.

Disant cela, le bailli s'éloigna, et pendant que Gourdon et Pampelonne revenaient fondre sur le Normand, il s'en rapprocha aussi, mais par derrière, et, montant tout droit sur sa selle, il s'élança en croupe de la Gazette avec la légèreté d'un faucon; puis il l'étreignit à bras-le-corps.

— Corbeuf! cria le Gascon, comment n'ai-je pas eu cette idée!

Surpris, mais non pas ébranlé, le Normand ré-

sista comme un mur à cette attaque ; il pressa les flancs de son brave Pompée, qui lança une ruade presque verticale, et se cabra tout droit, en retombant sur ses pieds de derrière. Mais le bailli de Clermont était jeune, souple, léger; collé au dos du cheval, il n'en bougea pas.

—Tenez bon! tenez bon! cria Pampelonne. Mes amis, il est à nous... prenons-le vivant.

En ce moment le cheval de Saveuse passa ventre à terre près du groupe, et le comte, qui se cramponnait avec un reste de force à l'arçon de sa selle, roula, mourant, sur le pré.

— Saveuse est mort!... cria la Gazette; enfants, sauve qui peut!

Et donnant vigoureusement de l'éperon, il franchit d'un bond énorme le cercle qui l'enveloppait, lâcha la bride, se courba en avant et partit comme un trait, emportant avec lui le bailli, désormais son prisonnier.

Ce fut le signal de la déroute des ligueurs, qui furent taillés en pièces sur tous les points. Pampelonne et Gourdon se mirent bien à la poursuite de la Gazette, mais sans pouvoir l'atteindre. Le devoir leur ordonna de rejoindre leur troupe que ce rude combat avait laissé sans chefs, et qui se trouvait fort aventurée au cœur du pays ennemi.

Le comte de Saveuse refusa de laisser panser

ses nombreuses blessures. Il arracha les bandes qu'on avait posées malgré lui sur ses plaies. La honte d'avoir été vaincu, la haine violente, l'espèce de furie qui l'animaient contre Henri III, sa cour et tous les royaux, le jetèrent bientôt dans un brûlant délire, et il expira en criant :

— Vive la Ligue ! et mort au Valois !

— Si Mayenne a seulement mille soldats comme Saveuse et la Gazette, dit Gourdon à son ami, nous ne serons pas au Louvre de si tôt.

— Vous oubliez que nous devons y être dans moins de huit jours, sous peine de nous fâcher avec nos Vénitiennes.

— Non ! je ne l'oublie pas... mais serons-nous assez heureux?

— Le bonheur vient sans qu'on y pense... témoin ce pauvre bailli ! Et dire que si j'avais eu son idée, ce serait moi qui m'en irais à Paris commodément en croupe sur M. Pompée, tenant entre mes bras ce coquin de la Gazette, mes deux rêves réalisés en un clin d'œil :... revoir Venezia et dénicher... Bon ! j'allais vous dire tous mes secrets... Vicomte, enterrons nos morts, ramassons nos blessés, et partons pour Gergeau, où nous attend le roi de Navarre. Là, nous aviserons, s'il plaît à Dieu.

VIII

LA GAZETTE GRAND SEIGNEUR.

La Gazette était trop habile, trop vigoureux et alerte pour se laisser désarçonner par l'intrépide cavalier qu'il portait en croupe. Les bonds, les pointes et le galop rapide de Pompée avaient donné fort à faire au bailli, et pour se tenir au singulier poste qu'il avait choisi, il avait dû se cramponner des deux mains à la taille du Normand et ne s'occuper que de sa monture. En quittant le champ du combat, la Gazette avait saisi, d'une main, l'un des bras du bailli, et

cette main de fer, meurtrissant la peau délicate du mignon, l'avait condamné à une immobilité absolue.

Pompée courut au train de charge pendant près d'un quart d'heure, puis il passa à un galop modéré qui le mit bientôt hors de vue de l'ennemi.

Après une heure de cette course précipitée, la Gazette prit le pas, releva la visière de son casque, se retourna à demi vers son prisonnier et lui dit d'un ton goguenard :

— A qui ai-je l'honneur de parler, s'il vous plaît?

— Au bailli de Clermont, officier de Sa Majesté le roi de France.

— Hum! fit le Normand, le roi de France!... c'est un peu vague, ce que vous me répondez là.

— Comment! vague?

— Pardieu! il y a bien des rois pour ce pauvre royaume : j'en compterais sur mes doigts une demi-douzaine, M. de Mayenne, et d'un; le cardinal de Bourbon, et de deux; MM. les Seize en masse, et de trois; le petit camard de Lorraine, et de quatre; Henri de Navarre, cinq, et le Valois, six; je ne compte ni le pape, ni l'Espagnol Philippe II. Vous voyez que votre réponse n'est pas catégorique : n'importe, vous êtes le bailli de Clermont, un très-riche seigneur, sans doute,

voilà l'important... Eh bien ! M. de Clermont, comment trouvez-vous le pays? Charmant, n'est-ce pas?

— Charmant, soit; mais est-il possible que j'en jouisse, quand vous me serrez le poignet à le démantibuler?

— Bah ! vous ferais-je mal, par hasard?

— Par hasard me semble joli... Vous m'estropiez, morbleu !

— C'est sans m'en douter.

— Hé! hé! vous serrez plus fort... Ah çà ! vous aimez donc les prisonniers manchots? Prenez-y garde, si vous me cassez un bras, ma rançon sera moins forte.

— Il suffit de s'entendre... Vous vous rendez à merci?

— Belle question, quand depuis une heure je suis pris par des tenailles et emporté je ne sais où par je ne sais qui !

— Vous aimez les réponses ambiguës, à ce qu'il parait : vous rendez-vous sur parole, oui ou non?

— Eh ! sainte Vierge, oui ! Je me suis rendu, et je me rends sur parole ; lâchez-moi, une fois pour toutes.

— Voilà qui est parler, dit le Normand en ouvrant la main. Monsieur, qu'est-ce que vous pouvez avoir de fortune? Exprimez-vous en chiffres

ronds, je ne chamaillerai pas pour quelques pistoles de plus ou de moins.

Le bailli se gratta l'oreille et répondit :

— Pour le moment, j'ai deux fortunes.

— Tant mieux, sainte Ligue ! tant mieux ! que n'en avez-vous trois !... Vous dites que la première ?

— La première est la moins considérable...

— Et elle se monte ?

— A deux cent mille écus en fonds de terre, à savoir : un château et une forêt.

— Bravo ! bravi ! brava ! comme crient les Italiens.

— Mais le château a été confisqué par Mayenne.

— Ah ! diable ! c'est fâcheux ; ce que M. de Mayenne tient, il ne le lâche pas... La forêt ?

— La forêt brûle depuis huit jours, car M. d'Aumale y a fait mettre le feu à son retour de Senlis pour se venger de la défaite qu'il a essuyée sous les murs de cette ville.

— Mais, monsieur, vous êtes un homme ruiné ! que venez-vous me conter avec vos deux cent mille écus ?

— Ruiné ! croyez-vous que Mayenne gardera longtemps mon château ? Croyez-vous que mes chênes, mes hêtres, mes frênes ne repousseront pas.

— Vous êtes philosophe, moi je ne le suis pas... passons à vos autres biens?

— Ma seconde fortune est colossale.

— A la bonne heure, est-elle métallique, celle-là?

— Fi donc!

— Comment! fi donc?

— Je suis le plus en faveur parmi les favoris du roi.

— Bon!... après?

— N'est-ce pas assez?

— Est-ce tout?

— Je vous trouve difficile.

— Je vous trouve plaisant! M. le bailli de Clermont, j'ai fait une détestable prise en vous prenant; vous n'avez ni sou ni maille, comme on dit, et la rançon que je tirerai de Votre Excellence ne suffira pas à payer la messe qu'on chantera, je l'espère, pour m'enterrer.

— Croyez que quand le roi sera au Louvre...

— Croyez que le roi sera au Louvre quand M. de Mayenne n'y sera plus, et quand vos chênes seront remis en coupe... Je ne sais pas, vraiment, ce que je vais faire de vous; vous m'embarrassez fort.

— Dans ce cas, rendez-moi ma liberté.

— Bel expédient! je vais vous conduire à Paris, où, à défaut d'argent, vous me rapporterez

quelque honneur... Par exemple, je ne réponds pas qu'on ne vous brûle.

— Vous croyez?

— C'est mon idée.

— Ce n'est pas très-gai, cela?

— Je suis de votre avis... mais votre captivité excusera ma déroute, et j'avoue que je ne suis pas fâché d'excuser un peu ma conduite.

— En effet, vous avez une singulière façon de vous battre...

— N'est-ce pas?

— Elle m'a bien étonné.

— Et moi tout autant.

— Expliquez-vous.

— A quoi bon?... Allons! Pompée, mon ami, un peu de trot, si vous le voulez bien, il est temps que nous arrivions.

— Vous avez là un cheval bien précieux, monsieur... monsieur... votre nom, mon maître?

— Le baron la Gazette.

— Un nom fort joli, ma foi!

— Qui sera beau avant peu.

— Je n'en doute pas... Où allons-nous de ce trot, baron?

— A Paris, je vous l'ai dit.

— Vous y tenez absolument?

— Absolument.

— Va donc pour Paris! J'aurai, ma foi! plaisir

à revoir cette bonne ville... mais nous ferons halte quelque part, j'imagine?

— Bientôt.

— Et où, sans être indiscret?

— Chez moi, répliqua le Normand avec toute l'emphase d'un parvenu.

La Gazette prit une traverse, et pressa son cheval; au bout d'une demi-heure de marche, le bailli, qui avait observé un profond silence, poussa un gros soupir.

— Qu'avez-vous? demanda le Normand.

— Rien, ou presque rien... Un souvenir qui m'afflige. Voyez-vous ces fières tourelles qui percent ce massif de verdure?

— Pardieu! si je les vois... c'est-à-dire que je ne vois qu'elles depuis un moment. C'est là que nous allons.

— Bah!

— Oui, chez moi.

— Hein?

— Chez moi, dans ma châtellenie, ma baronnie, mon futur duché.

— Ah çà! quel conte bleu me faites-vous?

— Qu'appelez-vous un conte bleu?

— Ce château à quatre tourelles, environné de superbes marronniers et d'acacias, ce parc...

— Eh bien?

— C'est là chez vous?

— Pardienne ! chez qui donc ?

— Mais c'est chez moi ! par tous les diables !

— Votre château confisqué ?

— Pas de mauvaises plaisanteries ; mon château de Dourdan que je tiens de mon oncle le marquis de Longjumeau ?

— Vous demanderez à M. de Mayenne si je ne le lui ai pas payé, en beaux deniers, quelque chose comme soixante mille écus.

— J'en suis fâché pour vous, mais vous connaissez le proverbe : *Chacun prend son bien où il le trouve.*

— M. le bailli, vous serez tiré à quatre chevaux, aussitôt votre arrivée à Paris, je ne le mets plus en doute maintenant ; peut-être vous brûlera-t-on... peut-être...

— Je comprends.

— Et ce sera dommage, car vous êtes fort intelligent... Nous voici arrivés... mes gens viennent au-devant de moi. Vous aviez là une habitation magnifique, mon cher hôte.

Le bailli sauta légèrement à terre sans répondre, pendant que la Gazette, servi par quatre laquais, descendait de cheval avec toute l'importance d'un haut baron entouré de ses vassaux.

— Si vous voulez suivre ce valet de chambre, dit le Normand à son prisonnier, il vous conduira à votre appartement. Aussitôt que vous

aurez rafraîchi votre toilette, nous ferons un tour de promenade dans mes jardins; puis nous souperons; puis nous nous coucherons, et demain, au petit jour, nous partirons pour Paris, où ce qui vous attend n'est malheureusement pas couleur de rose.

Le bailli s'arma de résignation et quitta son hôte en le saluant. Il trouva dans sa chambre un costume de ville très-élégant, des parfums et tout un luxe de sybarite, ce qui chassa complétement le dépit qu'il éprouvait de se voir emprisonné chez lui. Lorsqu'il vint retrouver le nouveau seigneur de Dourdan, il avait repris toute sa belle humeur, et s'était bien promis de faire contre mauvaise fortune bon cœur, c'est-à-dire de montrer à la Gazette un visage riant.

Le baron la Gazette — ce titre plaisait tellement à l'aventurier, qu'il le prenait par anticipation — était dans son grand salon, où, enveloppé d'une robe de satin à grands ramages et la toque à plumes sur l'oreille, il rendait la justice à quelques-uns de ses fermiers qui, reconnaissant le bailli leur ancien maître, le saluèrent profondément. Cet hommage déplut au châtelain, et il leva la séance aussitôt.

— Comment trouvez-vous cette pièce, mon cher M. de Clermont? dit la Gazette.

— Je la trouve d'autant plus belle que vous

n'y avez rien changé, pas même mes portraits de famille.

— Oui... ces vieilles toiles font très-bien, et je les laisse là jusqu'à ce qu'on m'ait envoyé de Normandie la collection de mes aïeux... alors seulement je les remplacerai.

— A merveille !... Voulez-vous que nous nous promenions dans mon... dans votre... dans notre parc?

— Volontiers! mais efforcez-vous, je vous prie, de ne rien voir ici qui vous appartienne, ou rendez-moi mes soixante mille écus.

— Dieu ! M. le baron, que vous avez de belles eaux!

— N'est-ce pas? Et que dites-vous de ces charmilles?

— Je voudrais y passer ma vie.

— Pardienne, vous l'y passez bien. Calculez : vous avez quarante-huit heures à vivre ; demain soir vous ne serez plus de ce monde, et nous restons ici jusqu'à demain matin ; à mon compte, vous vieillissez ici à vue d'œil, voilà tout.

— C'est juste... Ah! le beau verger! ah! la belle pelouse! Peste! vous avez eu tout cela pour rien, baron, et Mayenne n'est pas si Tartare qu'on veut le dire.

Après une promenade que nous n'avons malheureusement pas le temps de suivre, et pendant

laquelle l'urbanité un peu railleuse du bailli rivalisa de bons mots avec la prétentieuse importance de la Gazette, le Normand, comme le jour baissait, conduisit son hôte dans un salon d'été où l'on ne tarda pas à leur servir, aux flambeaux, un excellent souper.

— Eh! mais, baron, dit le prisonnier en jetant un coup d'œil à la richesse du couvert et aux livrées des quatre laquais, la terre de Dourdan ne rapporte pas le quart de ce que vous devez dépenser pour soutenir ce beau train de maison; vous êtes donc bien riche?

— Je ne suis pas précisément pauvre.

— Ma rançon ne serait, pour vous, qu'une goutte d'eau dans la mer... Je ne vois pas, véritablement, pourquoi vous ne me rendriez pas mon épée gratis.

— Mon Dieu! ce que j'en fais, c'est par principes... il ne faut pas gâter le métier.

— Il y a moyen de tout concilier... veuillez me prêter quelque attention.

— J'écoute.

— Vous vous trouvez très-bien dans ce château, n'est-ce pas?

— On ne peut mieux, j'y ai tout à souhait.

— Et vous ne vous souciez pas, je pense, de vous le voir confisquer comme à moi?

— Je n'en ai pas la moindre fantaisie.

— Or, qui pourrait vous prendre cette belle terre?

— Le diable seul.

— Hum!... et le roi?

— Quel roi?

— Le Valois.

— Le diable et le Valois ne font qu'un.

— Soit! Le roi à Paris, je crois que je serai ici, moi, et que vous...

— Ne parlons donc pas de vous, bailli, demain, à l'heure qu'il est, vous serez brûlé.

— D'accord... mais j'ai des héritiers.

— Vous avez des héritiers?

— J'en ai à foison, et le roi, Satan ou le Valois, comme il vous plaira d'appeler Sa Majesté, restituera mon bien à ma famille.

— Ah! ah! et alors, vous dites?

— Je dis qu'au lieu de me conduire au prévôt de la Ligue, vous devriez me renvoyer, sain et sauf, à l'armée royale; je dis qu'en échange de cette générosité, je vous ferai, par écrit, l'abandon de ce domaine; suis-je compris?

— Vous parlez d'or, mon cher bailli. J'accepte. Bâclons tout de suite cette affaire... holà! M. l'intendant, apportez-nous votre écritoire.

Le bailli écrivit et signa sa renonciation à la terre de Dourdan, en faveur du baron la Gazette.

Et les deux convives se portèrent une santé réciproque avec de l'excellent xérès.

— Monseigneur, dit un laquais en entrant dans le salon, trois dames voyageant à cheval, accompagnées de trois domestiques, viennent de descendre dans la cour du château, et demandent à parler à Votre Grâce.

— Trois dames! se sont-elles nommées?

— L'une d'elles seulement, la marquise Fabiani.

— La marquise Fabiani! s'écria le bailli, voilà une singulière rencontre... D'où connaissez-vous cette marquise-là ?

— De Venise... Et vous?

— De Beaugency. Veuillez lui dire que je serais très-heureux de lui présenter mes hommages, et si elle les refuse, comme c'est probable, ajoutez que j'ai à lui donner, du chevalier de Pampelonne, des nouvelles aussi fraîches qu'intéressantes.

La Gazette se leva de table, sortit du salon et trouva dans le vestibule les trois dames qu'on lui avait annoncées.

La marquise et Venezia ayant ôté leurs masques de voyage, le Normand les reconnut et s'inclina. La troisième dame demeura masquée.

— J'ai appris que ce château vous appartenait, baron, dit la marquise, et comme nos chevaux

étaient essoufflés, et que la nuit est fort noire, je suis venue vous demander l'hospitalité jusqu'à demain, pour moi et ma compagnie.

— Tout ici est à vos ordres, madame ; si vous voulez vous donner la peine d'entrer dans ce salon, en attendant qu'on éclaire vos appartements...

— Merci! ne faites pas de cérémonies, une chambre pour Venezia et moi, une autre chambre pour madame, de l'avoine à nos chevaux et l'office à nos laquais, voilà tout ce dont nous avons besoin.

— Vous entendez, M. l'intendant, dit la Gazette à son majordome qui sortit, en toute hâte, pour exécuter ces ordres.

— Puis, reprit la marquise, comme j'ai à vous parler, vous me donnerez une demi-heure de votre soirée?

— Tout le temps qu'il vous plaira : lorsque vous êtes arrivée, je soupais en tête-à-tête avec un gentilhomme catholique, un prisonnier que j'ai fait ce matin du côté de Bonneval ; ce gentilhomme dit vous connaître et demande à vous offrir ses civilités.

— Son nom?

— Le bailli de Clermont... un charmant original.

— Le bailli de Clermont! En effet, murmura

la Vénitienne, je connais ce nom-là, il appartient à l'un des mignons du... Je ne veux pas le voir.

— Il a prévu cette rigueur : aussi m'a-t-il prié de vous dire qu'il avait à vous donner des nouvelles aussi fraîches qu'intéressantes du chevalier de Pampelonne.

A ce nom, les trois femmes tressaillirent; celle qui était encore masquée se maîtrisa la première et attacha sur ses compagnes, principalement sur la marquise, un regard inquiet, curieux et jaloux.

— Faites-le venir, répondit vivement la Vénitienne, faites-le venir.

La Gazette alla chercher le bailli.

— Je vous demande pardon, dit la marquise à la dame masquée, ces détails n'ont rien qui vous intéresse.

— Faites, madame, sans prendre garde à moi... Si je vous gêne, je me mettrai à l'écart.

— Restez, je vous en prie.

Le bailli entra, salua avec cette recherche des courtisans les mieux appris, et, s'approchant de la signora Fabiani :

— Vous n'avez sans doute pas compris, madame la marquise, qu'en sollicitant l'honneur de vous être présenté, je sollicitais la faveur de vous faire amende honorable. J'ai eu envers vous les

plus grands torts, et j'avais hâte de les reconnaître, de les détester à vos pieds.

— Je reçois vos excuses, monsieur, et j'oublie l'outrage. Mais on m'a annoncé que vous aviez à me parler du chevalier de Pampelonne.

— On a dit vrai, madame : personne ne saurait vous en parler mieux que moi, qui, sous une rancune aussi loyale qu'invétérée, lui voue une inaltérable estime. Madame, vous devinez qu'après la scène où le courage du chevalier vous vint en aide, il y a eu beaucoup de sang répandu !

— Oui... je le devine, murmura la marquise. Mais M. de Pampelonne?... lui est-il arrivé malheur?... Répondez vite, de grâce...

— Madame, le chevalier a tué le marquis de Lansac, et il m'a désarmé.

— Il n'est pas blessé ?

— Il n'a pas une égratignure. Son témoin, M. de...

— Je n'en veux pas savoir davantage, monsieur, et je vous remercie : la précieuse nouvelle que vous venez de me donner rafraîchit tout mon sang ; si vous revoyez le chevalier avant moi, dites-lui que ma reconnaissance égale mon admiration, et que le service rendu à Beaugency comme celui qu'il m'a rendu à Angers ne sortiront jamais de ma mémoire... Baron, je vois que

vos gens attendent, veuillez nous conduire à nos appartements.

— Madame, je vous souhaite tout le repos dont vous avez besoin... A demain au point du jour !

— Je vous attends dans ma chambre à l'instant même, glissa la femme masquée à l'oreille du bailli, pendant que la Gazette, donnant le bras à la Vénitienne, suivait son intendant armé de deux flambeaux.

Lorsqu'elle eut fait entrer, à la dérobée, le bailli dans son appartement, la femme masquée découvrit son visage. Clermont recula de surprise à la vue de ces traits charmants et s'inclina jusqu'à terre.

Il était devant madame du Fresne.

IX

L'IDÉE FIXE DU BAILLI DE CLERMONT.

Madame du Fresne était encore la jolie blonde dont nous avons fait le portrait au début de cette histoire. Cependant son visage, un peu amaigri, était fatigué; ses yeux s'étaient enfoncés dans leurs cavités, que cernait un léger nuage plombé; mais les étincelles qui s'échappaient des prunelles n'avaient rien perdu de leur petillante vivacité ou de leur provoquante coquetterie, selon la pensée de colère ou d'amour qu'ils voulaient exprimer.

Elle avait un habit de voyage de couleur sombre, mais qui, en dépit de sa sévérité, laissait percer la préoccupation constante de la femme

galante. Ce costume était porté avec art et révélait les formes dont ce beau corps tirait le plus vanité.

Madame du Fresne, depuis que nous l'avons perdue de vue, avait fait son possible pour oublier Pampelonne ; mais, dans ses désordres mêmes, elle n'avait pu vaincre son orgueil blessé, vaincre la haine vouée, par son cœur jaloux, à l'infidèle chevalier.

Toujours par voies et par chemins, Pampelonne n'était pas de ces gens qu'on rencontre aisément lorsqu'on les cherche, et la veuve de du Fresne, aussi bien que le neveu de du Halot, n'avaient pu atteindre notre beau coureur d'aventures. Madame du Fresne, que ses caprices amoureux jetaient tantôt du côté de la Ligue, et tantôt du côté du Valois, se trouvait, à Beaugency, parmi les dames que les mignons du roi traînaient après eux dans les camps ; et comme le duel de Pampelonne avait fait grand bruit par la ville, madame du Fresne s'était sur-le-champ mise à la poursuite de ces deux femmes pour lesquelles le chevalier venait de se comporter si vaillamment. Elle s'était dit que Pampelonne ne manquerait pas de rejoindre ces belles voyageuses, et qu'en s'y prenant de cette façon, elle le rencontrerait à coup sûr.

Ayant atteint la marquise et Venezia aux envi-

rons du château de Dourdan, qui coupait la route de Paris, elle avait prié les Italiennes de la recevoir en leur compagnie, affirmant qu'elle se mourait de frayeur dans ce pays plein de soldats papistes et huguenots. Prudente en tout, elle avait demandé à conserver son masque pour éviter la rencontre de certaines gens qui déjà l'avaient obsédée et pouvaient la poursuivre. Là-dessus elle avait forgé toute une histoire comme elle savait en faire, et la marquise prenant compassion de cette femme abandonnée, intéressante, qui se trouvait dans une position pareille à la sienne ou à peu près, avait consenti à l'accompagner, d'autant plus qu'elle se rendait comme elle à Paris.

Madame du Fresne avait donc fait route avec la marquise Fabiani, et pour mieux jouer son rôle, elle s'était bien gardée de questions indiscrètes, attendant du plus simple hasard les explications dont elle était en quête.

La rencontre du bailli de Clermont avait paru d'un merveilleux à-propos à cette ingénieuse intrigante : aussi avait-elle attiré le bailli dans son appartement, où, pour l'engager à se livrer avec abandon, elle s'était démasquée, montrant à ses yeux éblouis toutes ses grâces de sirène.

— Ma démarche cessera de vous paraître bizarre, inconséquente, peut-être, dit-elle au bailli,

quand vous saurez qu'elle m'est commandée par mon intérêt le plus cher.

— Je n'ai pas eu et je n'ai pas la pensée de vous interroger, madame : tout bon gentilhomme se doit au service du sexe qu'il sert à deux genoux, et je suis trop heureux de mon rôle en ce moment pour songer à m'en rendre compte.

— Je vous crois sur parole, monsieur. Ainsi, sans autre préambule, puisque votre délicatesse vient au-devant de mes désirs, veuillez me dire ce que vous savez sur ce chevalier de Pampelonne dont il a été question tout à l'heure ; c'est un cavalier calviniste, n'est-ce pas?

— Et un solide, je vous le promets. Mon Dieu ! ce que je sais de lui peut se rendre en quelques mots : il est charmant comme Cupidon, il est brave comme un lion, il a de l'esprit comme quatre, et je l'aime infiniment...

— Ah ! vous l'aimez? fit madame du Fresne avec un sourire ironique, vous l'aimez infiniment?

—Autant toutefois qu'on peut aimer un homme qu'on désire et qu'on espère tuer prochainement.

— Je ne vous comprends plus.

— M. de Pampelonne et moi sommes engagés l'un contre l'autre dans un duel à outrance, et quoique je tienne mon adversaire en grande

affection et belle estime, il est raisonnable de croire que je m'affecte assez moi-même pour désirer d'être le vainqueur, car la défaite, c'est la mort.

— Mais à quel propos s'est liée cette partie? pourquoi cette querelle? vous m'intriguez.

— La nuit dernière, deux femmes tombèrent, par hasard, dans une embuscade de douze mauvais sujets de fort bonne maison; j'étais l'un de ces nobles garnements. Les deux dames furent traitées avec peu d'égards... Nous étions après boire, après jouer... Nous avions porté la santé du roi et crié : « A bas la Ligue! » de toute la force de nos poumons; nous étions gais et fort entreprenants, c'est vous dire que jamais biche aux bois ne s'est trouvée plus pressée, plus désespérée que ne le furent nos deux prisonnières; elles étaient sans refuge, sans défense, et allaient succomber, lorsque survint le chevalier de Pampelonne... Vous devinez ce qui se passa?

— Je le devine, mais continuez. L'une de ces femmes était la marquise Fabiani.

— Et l'autre, cette belle jeune fille qui l'accompagne. M. de Pampelonne, après avoir salué très-humblement la marquise, nous déclara qu'il la prenait sous sa protection et nous défia. C'était douze duels qu'il provoquait d'un seul coup; nous acceptâmes aussitôt et la bataille commença.

Vous me permettrez de ne pas entrer dans plus de détails, car ces détails ne sont pas à notre gloire ; qu'il vous suffise de savoir que trois de mes amis sont morts sur place, qu'un quatrième doit être mort à l'heure qu'il est, et que j'avais l'épée à la main pour les venger, lorsqu'un ordre du roi nous a envoyés guerroyer contre le baron de la Gazette dont je suis le prisonnier. Vous voyez bien, qu'à moins d'être un manant, je dois estimer, je dois aimer un ennemi aussi vaillant, et qu'à moins d'être un lâche, je dois souhaiter de le rejoindre au plus tôt pour le tuer, en mémoire de mes compagnons.

— Et ne croyez-vous pas que M. de Pampelonne se soit dévoué, en chevalier errant, à la défense de ces deux Vénitiennes? Êtes-vous bien sûr qu'il les connût avant de les protéger ?

— Les chevaliers errants ne sont que dans les fabliaux, madame. Il suffit d'avoir vu la foudre que lança le regard de M. de Pampelonne en reconnaissant la marquise, il suffit d'avoir entendu l'insolence de sa provocation, provocation plus folle que téméraire, car elle s'adressait aux plus habiles raffinés de France, il suffit d'avoir été témoin de la furie de ce combat inégal, pour être convaincu. Je parierais ma tête contre un pauvre teston que le chevalier est l'amant bien heu-

reux, ma foi, de cette belle marquise aux yeux noirs avec qui vous voyagez.

— Vous en êtes bien sûr? demanda madame du Fresne avec une impatiente vivacité.

— Que la Montpensier ne soit pas brûlée, que Mayenne ne soit pas décapité, que MM. les Seize ne soient pas tous pendus, et que je ne mette jamais les pieds au Louvre, si je me trompe!...

— Eh bien! monsieur, répondit brusquement madame du Fresne, mes vœux soutiendront et encourageront votre épée dans votre duel... Que Dieu soit avec vous! Je vous remercie de votre obligeante communication; si vous avez besoin, en retour, pour acquitter votre rançon, que je vienne à votre aide, parlez!

— J'ai traité avec le baron, madame, et suis libre... Votre bonté me comble.

— Si la fortune de la guerre vous est contraire et que vous ayez besoin d'un appui dans la Ligue, ne m'oubliez pas; le prieur des Jacobins vous dira qui je suis.

Madame du Fresne salua le bailli, qui s'inclina à son tour, et sortit de l'appartement à reculons, tout en se demandant s'il n'était pas bien sot de battre ainsi en retraite la nuit, seul à seule avec l'une des plus jolies femmes qu'il eût jamais rencontrées.

De réflexions en réflexions, de commentaires

en commentaires, le bailli arriva devant la porte de sa chambre, et comme les fatigues qu'il avait essuyées depuis la veille avaient brisé son corps efféminé, il conclut que ce qu'il pouvait faire de mieux était de se coucher, et il se coucha.

Pendant toute la nuit, madame du Fresne fut dans une agitation extrême; elle se promena de long en large dans sa chambre, frappant de son pied mignon le sourd tapis dont les dalles étaient tendues, arrêtant projets sur projets dans sa tête en feu, n'aspirant que vengeance et jalousie, et quand le jour revint blanchir les vitraux de ses croisées, il la trouva vêtue, éveillée comme il l'avait laissée.

Alors elle entendit un bruit de pas vers sa porte et reconnut la voix de Venezia, qui, s'adressant à la marquise, lui disait :

— Chère marraine, ce soir nous serons à Paris... A Paris, où il sera bientôt, lui!...

Le bruit des pas et le bruit des voix s'effacèrent en s'éloignant.

— Moi aussi, j'y serai! murmura madame du Fresne en bondissant sur elle-même, frappée au cœur par ces mots, comme une gazelle qu'atteint le plomb du chasseur.

Et elle se hâta de suivre ses compagnes de voyage qui l'attendaient dans le salon de la Gazette.

Avant d'aller plus loin, nous devons compte au lecteur de ce qui s'était passé entre le Normand et la signora Fabiani, dans l'entretien que la Vénitienne avait demandé à son hôte.

La Gazette était entré chez la marquise d'un air capable et triomphant ; à le voir marcher tête haute, le front radieux, jouant d'une main avec la chaîne d'or d'un magnifique poignard, et de l'autre avec la cordelière de sa robe à ramages, on l'eût pris pour un prince en bonne fortune, pour un héros en négligé. Venezia sourit, malgré elle, à cette importance bouffie, et offrit un siége à l'ex-maître d'armes.

— Eh bien ! baron, dit la marquise d'un ton affectueux et protecteur, racontez-nous ce que vous avez fait depuis que nous ne nous sommes vus. Si j'en crois les apparences, nos conditions n'ont guère été observées.

—Par tous mes patrons, madame la marquise, et j'en ai six ou sept, si jamais chrétien a tenu mieux que moi sa parole, je demande à être brûlé dans ce monde et dans l'autre.

— Cependant, ce prisonnier, qui l'a fait?

— Sur mon âme, il s'est fait tout seul. Voici la chose :

La Gazette raconta le combat de Saveuse dans tous ses détails et termina ainsi :

— Vous comprenez que j'ai fait un sang de

tigre dans toute cette bagarre... Vingt fois j'ai eu le bras levé pour assommer ce mauvais petit drôle, ce Gascon, ce Pampelonne, mon ennemi personnel...

— Et le hasard vous a bien servi, maître la Gazette, interrompit fougueusement Venezia, car si vous eussiez seulement égratigné le chevalier, vous l'eussiez payé cher!...

Le Normand regarda la gitana de travers avec quelque étonnement.

— Je vous défends, en toute occasion, ajouta la marquise, d'être hostile à M. de Pampelonne.

La Gazette reporta son regard étonné sur la Vénitienne, et reprit :

— Je le crois, pardieu! bien, que vous me le défendez, sans cela je ne vous comprendrais plus. Ne sommes-nous pas convenus que partout et toujours je me ferai battre par l'ennemi? N'ai-je pas conclu cette effroyable convention au prix que vous savez, et ce que j'ai fait déjà pour l'observer ne tient-il pas du miracle?... Madame, je n'hésite pas à dire que je suis le premier baron du royaume, nul en France n'ayant fait un tour de force semblable au mien.

— Eh bien! M. le baron, vous n'aurez cependant votre parchemin que quand vous aurez fait tout le contraire...

— Permettez, madame, permettez, j'ai la cer-

velle assez solide, mais il ne faut pas en abuser... Vous dites?...

— Je dis qu'au lieu de tourner le dos aux royalistes, il faut dorénavant les attaquer de front; qu'au lieu de crier : *Sauve qui peut!* il faut crier : *En avant!* qu'au lieu de vous laisser battre, il faut battre.

— Eh! miséricorde! C'était bien la peine de me faire manquer une si belle occasion. Pour Dieu! madame, parlez-vous sérieusement cette fois?... Votre politique est étrange.

— Que vous importe?

— Pardon! il m'importe beaucoup; si le Valois rentre au Louvre, je perds les garanties que m'assurait notre traité.

— Vous ne perdrez rien à ce changement de rôle, comptez sur moi. Et si la Ligue doit, en partie, à votre courage, la défaite du tyran, vous ne serez pas seulement baron, vous serez duc et pair, je vous le promets.

— Après tout, j'aime mieux cela... J'avais peine à me faire à ces malheureuses déroutes... Mais il va sans dire que le petit cadeau de cent mille écus est toujours sur le tapis?

— Toujours.

— Et le palais de Venise ne s'envolera pas?

— Doutez-vous de ma loyauté?

— Non pas... mais on dit les dames très-capri-

cieuses; on prétend qu'elles veulent aujourd'hui ce qu'elles ne voudront pas demain, et vous comprenez que...

— Mes résolutions ne sont malheureusement que trop irrévocables... Adieu, baron; vous serez assez aimable, je pense, pour nous escorter jusqu'à Paris?

— Je m'en ferai un devoir; je désire solliciter un commandement qui me mette à même de rattraper tout le temps que j'ai perdu.

— Ce commandement, vous l'aurez.

— Mais, signora, vous êtes donc bien puissante, dans notre pays?

— Attendez, et vous verrez.

La Gazette se retira. Les deux voyageuses, après s'être entretenues longtemps de leurs projets, de leurs espérances, s'étaient endormies, la marquise dans un fauteuil, Venezia sur un tabouret, la tête sur les genoux de sa protectrice. Ce qu'elles s'étaient dit sera mystère pour vous, lecteur; sachez seulement que la gitana avait épanché dans le cœur de la patricienne le secret brûlant du sien, et que, dans leur sommeil, ces deux femmes ne rêvèrent, Venezia qu'amour, la marquise que haine.

La Gazette, profitant du profond silence qui enveloppait son château, était allé visiter, à pas de loup, une bienheureuse cachette pratiquée

dans l'épaisseur du mur de sa cave, et, en caressant l'un après l'autre les diamants de la gitana, il s'était dit en soupirant d'une façon lamentable :

— Le hasard vous rapproche bien souvent, trop souvent, mes chers petits, de celle à qui vous appartenez : ne seriez-vous donc pas contents, pauvres agneaux, du maître que vous avez, de ce bon maître qui vous câline, vous conserve, vous chérit, vous estime et vous honore ; voudriez-vous l'abandonner?

En parlant ainsi, le Normand avait véritablement la larme à l'œil; il était si sensible, l'honnête homme, à l'endroit de l'avarice, de la cupidité et de son cher trésor, que son cœur se gonflait comme une éponge chaque fois que, descendant dans sa cave, il jetait un regard mélancolique et tendre à sa cachette mystérieuse.

L'aube n'avait pas encore fait pâlir les dernières étoiles, que la Gazette était sur le pied, armé en guerre, prêt à se mettre en selle. Pendant qu'on bridait les chevaux des trois dames et ceux de l'escorte, le Normand alla faire visite à son prisonnier qu'il fut obligé de secouer rudement, car il dormait de tout cœur.

— Eh! à qui en avez-vous? s'écria le bailli sans ouvrir les yeux.

— Je viens vous dire que je pars, M. de Clermont.

— Eh bien! bon voyage, M. de la Gazette; moi je ne pars pas. je dors.

— Je me fie à votre loyauté, à votre parole, à votre signature.

— L'une de ces trois garanties suffirait à un Turc; vous n'êtes pas Turc, M. le baron?

— Je vous l'ai prouvé.

— Pas trop.

— Comment! pas trop? je vous ai rendu la liberté gratis *pro Deo*.

— Gratis! et mon château, mordieu! marmotta le bailli en se tournant face au mur, et enfonçant sa tête entre deux oreillers.

— Votre château! je trouve le mot un peu aventuré.

— Allons, soit! le château est à vous, je suis à vous, le globe entier vous appartient, c'est entendu, c'est convenu, mais mon sommeil est à moi, et, mille diables! laissez-moi dormir.

— Hum! vous n'avez pas le réveil aimable... N'importe; passons, je suis pressé... M. le bailli, je vous laisse dans mon château; jouissez-en tant qu'il vous plaira, et si, je suis loin d'y croire, les troupes royales revenaient se loger par ici, faites respecter mes arbres et mes vignes.

— Bon, bien, très-bon, très-bien!... Bonsoir,

me voilà votre métayer en chef... Merci! allez en paix : j'aurai soin de votre basse-cour, de vos étables, de vos fumiers... Avez-vous autre chose à me recommander?... Que le ciel vous bénisse! portez-vous bien, et moi de même... Adieu! je n'entends plus rien.

La Gazette sortit en souriant. Il avait, selon lui, fait un coup savant en installant si bonne garnison dans son domaine. Sa manière d'agir avec son prisonnier tenait des façons d'un grand seigneur; son hospitalité était magnifique, mais elle servait au mieux ses intérêts, et il avait tout profit à trancher du bon prince.

En entendant résonner sous ses fenêtres les pas des chevaux des trois dames et de leur escorte, le bailli se souleva sur un coude, tendit le poing vers la route que suivaient les voyageurs et s'écria, dans un accès de gaieté bouffonne :

— Pardieu! mon cher baron, puisque vous m'avez laissé maître de céans, je vais y vivre en Sardanapale, et du diable si en trois jours je ne mange pas votre castel depuis la cave jusqu'au grenier... Les bois, les prés, les vignes, tout y passera, morbleu!

Retombant sur ses oreillers, le bailli de Clermont se rendormit d'un sommeil aussi profond, aussi frais, calme et doux, que s'il eût été couché dans son propre lit, et que la terre de Dourdan,

avec son parc, ses eaux, ses bois, ses fermes, ses oiseaux et ses fleurs, n'eût pas changé de maître.

Vers midi, le mignon se leva, se fit habiller et alla prendre le frais sous l'avenue de marronniers qui aboutissait de la cour d'honneur du château à la grille du parc.

Il n'avait pas fait cent pas dans l'allée, qu'il aperçut, venant à lui, deux cavaliers montés sur des biques qu'ils poussaient du talon et d'un air assez gauche. Ces hommes portaient, devant et derrière eux, d'énormes ballots qui, de loin, les faisaient reconnaître pour des marchands forains.

Le bailli continua son chemin, et à bonne distance des marchands il leur cria :

— Qu'avez-vous de beau dans vos sacoches, bonnes gens ?

Un éclat de rire des plus joyeux répondit à cette question.

— Ventre-saint-gris ! dit l'un des cavaliers qui avait mis sa monture au trot, la rencontre est heureuse...

— M. de Pampelonne ! interrompit le bailli. De ce coup, la joie m'étouffe.

— J'ai l'honneur de vous saluer, dit le second cavalier en se découvrant.

— M. de Gourdon ! sainte Vierge ! messieurs,

mettez vite pied à terre, que je vous embrasse tous les deux.

Pampelonne et son ami sautèrent à bas de leurs méchants chevaux, et serrèrent tour à tour la main au bailli.

— Comme vous voilà faits, mon Dieu ! et où avez-vous pris ces guêtres de cuir et ces tournures de gros bourgeois? D'où venez-vous! où allez-vous?

— Dites-nous plutôt où et chez qui nous sommes?

— Vous êtes au château de Dourdan... vous êtes chez moi. Quand je dis chez moi, je me trompe un peu, sans doute; mais, enfin, vous serez ici comme chez moi, ou, mieux, comme chez vous.

— La Providence nous sert, dit Pampelonne, car elle a mis ce château sur la route de Paris, où nous allons.

Tous les valets du Normand la Gazette furent sur pied à la voix du bailli qui, ayant déjà commandé pour lui seul un festin de Lucullus, donna de nouveaux ordres au majordome afin de faire honneur à ses hôtes.

— Par quel hasard n'êtes-vous pas mort ou prisonnier? demanda Gourdon.

— Parce que l'original qui m'a si plaisamment enlevé du champ de bataille m'a conduit tout

droit dans ce domaine qui lui appartient, hélas!

— Quoi! s'écria Pampelonne, je suis chez la Gazette?

— Vous connaissez le baron?

— Quel baron?

— Le baron la Gazette, pardieu! il n'y en a qu'un affligé de ce nom comique, je pense.

Gourdon et Pampelonne se regardèrent en riant.

— Ah çà! messieurs, à qui en avez-vous, s'il vous plaît? Je ne vois rien de miraculeux dans ce que je dis.

— Votre la Gazette n'est qu'un estaffier, un soudard, repartit Gourdon.

— Un brigand, un laquais, un homme de sac et de corde, ajouta Pampelonne.

— J'ai donc été mystifié?

— J'en ai peur.

— Mystifié par ce grand cuistre, et mystifié par ces dames.

— Quelles dames? fit Gourdon.

— Ah! pardienne! la nuit dernière, ici même, cette belle Vénitienne, cause de notre querelle, la marquise Fabiani a, devant moi, appelé votre la Gazette « M. le baron. »

— La marquise est ici? s'écria précipitamment Gourdon.

— Elle n'y est plus.

— Et sa compagne, l'autre Vénitienne? demanda Pampelonne en rougissant.

— Elle y était aussi. Toutes deux sont parties pour Paris avec une troisième femme qui peut, certes, leur tenir compagnie, car elle est belle comme un ange. Le baron les escorte.

— Et ces dames donnaient un titre à la Gazette?

— Certainement.

— Je tombe de mon haut, fit Pampelonne en regardant Gourdon.

— Rien ne m'étonne en cela : le soudard n'a-t-il pas déjà passé pour son père?

— C'est juste.

— Après tout, peu m'importe, reprit le bailli, faisons un tour de promenade, en attendant que nous soyons servis. Chevalier, je vous dirai tout bas que l'une des trois dames en tient pour vous.

— Vraiment! répondit négligemment Pampelonne, se mordant les lèvres.

— Ce n'est pas celle que vous pensez, probablement, continua le bailli.

— Hein?

— Ce n'est pas la marquise.

— Je l'espère, dit Gourdon.

— Ce n'est pas la petite Vénitienne.

— Plaît-il?

— C'est l'autre.

— Quelle autre?

— Je ne sais pas son nom, mais j'ai vu son visage, et, foi de gentilhomme, je vous félicite.

— Expliquez-vous.

Le bailli raconta sa conversation avec la belle veuve.

— Ainsi, vous lui avez laissé croire que j'aime la marquise, dit Pampelonne en regardant Gourdon en dessous.

— Parce que je le crois.

— C'est naturel... Faites-moi, au moins, le portrait de cette beauté?

Le bailli mit à ce portrait tant de zèle et d'exagération, qu'il n'eût fallu chercher le modèle qu'au ciel du prophète, parmi ces vierges qui attendent la résurrection des justes, parées d'une jeunesse éternelle.

Pampelonne donna sa langue aux chiens comme on dit, et la conversation changea de thème.

— Messieurs, reprit le bailli en s'arrêtant sous les panaches fleuris de deux acacias qui bordaient une source vive et bruyante, comment trouvez-vous ce petit coin d'ombre et de verdure?

— Enchanteur!

— Ravissant! délicieux!

— N'est-ce pas? C'est mon avis, et Dieu l'a fait

exprès pour nous. Voyez, il y a juste assez de place pour rompre une fois, et pour se fendre à fond. Pas de soleil, pas de poussière, pas de cailloux... Du temps que j'étais le maître ici, je ne passais jamais devant ce bosquet sans penser que mon mausolée y ferait très-bien. Comme je ne suis pas égoïste, je céderai la place de bon cœur à l'un de vous, même à tous deux. Il me semble que, pour la nuit sempiternelle, on ne peut trouver un site plus agréable...

— Vous avez l'âme tendre, dit Pampelonne en souriant.

— Que voulez-vous? Je suis un peu poëte, voilà pourquoi je ne peux regarder sans soupirer et sans bâiller ce frais ombrage. Le murmure de ce ruisseau, le chant des oiseaux, le parfum de ces acacias, me donnent envie de dormir, et je me coucherais là volontiers, jusqu'au fameux coup de trompette de la résurrection.

— Savez-vous que vous n'êtes pas gai du tout, M. le bailli, interrompit Gourdon.

— Bah! il y a toujours un peu de gaieté dans les choses les plus tristes.

— Bref, où en voulez-vous venir?

— A dégainer, parbleu!

— Comment! est-ce que vous y pensez encore, bailli? demanda Pampelonne.

— Si j'y pense? et à quoi, diantre! penserais-je,

si ce n'est à cela? N'est-ce pas notre idée fixe à tous trois?

— Mon idée fixe à moi, dans ce moment, répliqua Pampelonne, est de me mettre à table.

— Certainement, ajouta Gourdon, je me sens même un peu faible.

— Ce sera comme il vous plaira, messieurs; je ne demande pas mieux que de charmer vos derniers moments; car, après tout, je vous estime fort tous les deux, et vous tiens pour ce que vous êtes, de braves camarades. J'entends la cloche; allons fêter la cave du brigand la Gazette... Ainsi, ajouta l'enragé bailli en se retournant après avoir fait quelques pas, ce petit coin vous paraît agréable, il vous convient?

— On ne peut mieux, dit Gourdon, et j'y reviendrai avec plaisir dans une heure ou deux.

— C'est entendu, la partie sera charmante, ajouta le bailli en se dirigeant vers le château.

Le repas qu'offrit M. de Clermont à ses hôtes fut succulent; les vins les plus rares remplirent tour à tour les coupes des trois convives, et la plus franche gaieté anima leur conversation.

— Allons! dit tout à coup le mignon en se levant, voilà près de deux heures que nous mangeons, que nous buvons, que nous jasons; il est temps de passer à un autre divertissement. Je

m'aperçois, messieurs, que vous n'avez pas d'épées ; prenez-en à ces panoplies, choisissez-les à votre main, et retournons au parc.

— Veuillez ordonner qu'on selle nos chevaux, répondit Pampelonne avec un sérieux imperturbable ; nous devrions déjà être en route...

— Plaît-il? fit le bailli stupéfait.

— Mon cher bailli, reprit Gourdon, notre temps ne nous appartient pas, et notre vie ne nous appartient plus.

— Expliquez-vous.

— Nous sommes chargés, le vicomte et moi, dit Pampelonne, d'une mission très-pressée, très-délicate, et comme nul ne saurait, je présume, la remplir aussi bien que nous, vous comprenez que nous ne pouvons nous exposer à tromper la confiance des deux rois en bataillant pour vous être agréable. Remettons la rencontre à quelques jours d'ici ; que diable ! vous avez aussi l'humeur par trop belliqueuse !

— Et comme nous devons une explication catégorique et précise à un galant homme de votre trempe, j'ajouterai, monsieur, continua Gourdon, que nous avons l'ordre de nous rendre à Paris pour ménager des intelligences à l'armée royaliste, pour acheter les clefs de l'une des portes. C'est une mission toute de confiance, comme vous voyez.

— C'est dommage, c'est très-grand dommage, murmura le bailli. nous ne serons jamais à l'aise comme aujourd'hui...

— Vous-même, interrompit Pampelonne, vous allez avoir ici de la besogne. Sa Majesté catholique Henri troisième sera, dans moins de quatre heures, dans ce château, et vous aurez la joie de l'y recevoir.

— A la bonne heure! cela me distraira; je vais m'amuser à ruiner la Gazette, je vais mettre son domaine sens dessus dessous... Mais c'est égal, morbleu! je regretterai toujours le petit coin en question; ainsi, je compte sur votre diligence, expédiez au plus tôt les affaires de Sa Majesté, et ne m'oubliez pas... Je tiens on ne peut plus à voir s'élever ici un petit tombeau gothique. Ce sera très-joli... Holà! vous autres, faites approcher les chevaux de ces messieurs, et préparez-vous à tout bouleverser dans ce château pour faire à Sa Majesté la réception que je lui dois.

Pampelonne et Gourdon se remirent en route.

— Avez-vous jamais vu plus plaisant original? demanda le chevalier au vicomte.

— Il est fort aimable.

— Certes, mais nous serons bien obligés, l'un ou l'autre, de le tuer l'un de ces quatre matins, et j'en serai tout chagrin.

— Ce sera sa faute... il l'aura voulu.

— Ah! mon Dieu ! ce sera pour ne lui rien refuser, car il y tient... Maintenant, mon cher vicomte, causons de nos amours.

Pendant que les deux voyageurs s'entretenaient des Vénitiennes avec cet éloquent bavardage qui n'a de charme que pour les amants, le bailli remuait, de fond en comble, le domaine de Dourdan pour faire un accueil de prince à son roi.

Cet accueil coûta gros au baron de la Gazette.

FIN DU TOME TROISIÈME.

LE CHEVALIER

DE PAMPELONNE.

IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

LE CHEVALIER

DE PAMPELONNE

PAR

A. de Gondrecourt.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS.

LIVOURNE.	LEIPZIG.
MÊME MAISON.	J. P. MELINE.

1852

I

HAINE.

La duchesse de Montpensier habitait, dans la rue de Tournon actuelle, l'hôtel qu'occupe, de nos jours, un escadron de gardes républicains. Cet hôtel, qui a si souvent changé de destination depuis les Guise, était, en 1589, l'une des plus somptueuses maisons de Paris, la fierté des princes lorrains leur commandant de folles dépenses et un faste royal qui obéraient leur immense fortune, mais soutenaient leur popularité.

La duchesse, lors de l'élévation de son frère de Mayenne à la dignité de lieutenant général du royaume, s'était bien installée au Louvre, mais, si la vanité l'avait portée à cet acte d'autorité,

elle n'en était pas moins restée fidèle au quartier où, par sa présence, elle excitait l'enthousiasme du peuple et l'éclat des applaudissements ; elle ne se rendait au Louvre qu'aux jours de grandes cérémonies et d'apparat.

La duchesse était dans son cabinet ; car cette femme active et infatigable menait la politique en homme d'État, entretenait plusieurs secrétaires et travaillait aux affaires de la Ligue plus qu'aucun de ses chefs. La duchesse, plongée dans un grand fauteuil à haut dossier, décachetait et parcourait rapidement diverses dépêches que des courriers venaient de lui remettre, et paraissait fort troublée. Debout et accoudé sur la tablette de la cheminée, un homme, vêtu d'une robe de capucin, se tenait avec plus de familiarité que de respect devant la princesse ; cet homme, qui jouait d'une main avec les gros grains d'un long chapelet suspendu à sa ceinture, était le révérend Bourgoing, prieur des Jacobins, l'un des acteurs les plus fanatisés de cette époque dramatique et sinistre, ligueur implacable qui, mourant écartelé pour expier l'assassinat d'Henri III, ne jeta pas un cri dans la torture, n'eut pas un remords, et rendit son dernier souffle en maudissant la mémoire du Valois et en glorifiant celle de l'assassin.

Le prieur regardait la duchesse avec curiosité,

l'interrogeant de temps à autre pour savoir ce que les dépêches pouvaient contenir d'intéressant.

— Encore un échec! s'écria madame de Montpensier; Saveuse a été tué. La Gazette a été ramené par ces damnés huguenots ; on ne sait pas ce qu'il est devenu!

— Et le Valois, que fait-il?

— Voilà qui nous l'apprendra... Tenez, mon père, lisez... Dans quelques jours nous serons assiégés par les deux hérétiques.

Bourgoing prit la dépêche que lui présentait la main tremblante de la duchesse, et il la parcourut rapidement.

— Tant mieux! le Philistin vient au-devant de sa ruine. Paris assiégé, le Valois est mort!

— Vous voyez tout en beau, mon père; je suis moins crédule que vous... Le peuple sera vite affamé. nous n'avons pas d'approvisionnements...

— Si nous en avions, la guerre trainerait trop en longueur; il nous faut de la misère pour trouver un fanatique.

— Où le trouver. ce fanatique?... Tous ces bourgeois sont si lâches!

— Vous calomniez mon petit Clément, madame!

— Votre Clément n'est qu'un enfant; peut-on compter sur lui?

— Peut-il compter sur nous, voulez-vous dire?

— Eh! mon Dieu! vous n'en doutez pas; pour mon compte, il n'est rien que je ne fasse, vous le savez.

— Si vous êtes de parole, je réponds de Clément.

— L'avez-vous vu depuis hier?

— Je le vois à toute heure du jour; son courage se soutient, et depuis la nuit dernière il est plus zélé que jamais; notre stratagème a complétement réussi, vous avez jeté le désordre dans cette pauvre tête. Votre voix a excité, je ne sais pourquoi, la furie de ce pauvre diable; son cerveau n'était qu'ébranlé hier, aujourd'hui notre homme est fou.

— Que vous a-t-il dit ce matin?

— Il m'a raconté son rêve, et vous pensez bien que j'ai profité de son exaltation pour l'échauffer davantage. Oui, ce matin Clément est venu me trouver dans mon oratoire, il s'est jeté à mes genoux et m'a fait une confidence qui, pour moi, n'était pas nouvelle : « Mon père, m'a-t-il dit, il faut absolument que je soulage mon âme, en vous confiant ses horribles tourments. J'ai rêvé, il y a quinze jours environ, que je délivrais la France de son tyran, que je plongeais un poiguard dans le sein de ce maudit qui met le peuple en deuil. Réveillé en sursaut, j'ai

passé la main sur mon front trempé de sueur, j'ai prié Dieu et me suis rendormi plus calme.

« — Mon fils, ai-je répondu, ne méprisez pas les saints avertissements qui vous viennent d'en haut ; si Dieu vous a choisi entre tous les fidèles pour accomplir un acte héroïque, bénissez-le et soyez fier de cette distinction. Avez-vous fait part à quelqu'un de ce rêve ?

« — Je n'en ai parlé qu'à vous, mon père.

« — Et depuis quinze jours, mon enfant, dis-je à Clément, avez-vous été de nouveau visité par l'Esprit saint ?

« — La nuit dernière, je dormais d'un sommeil bienfaisant, ma cellule était fermée, j'avais récité mes prières avec ferveur avant de me jeter sur ma couchette ; mes paupières étaient lourdes, j'étais sain de corps et d'esprit. Tout à coup une voix douce et mélodieuse comme un chant du ciel frappa mon oreille et me réveilla. Cette voix me disait : *Élu de Dieu, sauve tes frères, arme ton bras, frappe l'hérétique et lave les péchés du Valois dans son propre sang !*

« — Vous avez entendu cela, mon fils ? m'écriai-je avec une feinte stupéfaction ; n'est-ce pas encore un rêve ?

« — Non, mon père, non, ce n'était pas un rêve, j'étais bien éveillé ! vous ne m'auriez pas fait cette question si je vous avais d'abord dit que

cette voix, cette voix chérie qui fit bondir mon cœur et glaça mes veines, je l'entends depuis plus de huit jours et huit nuits murmurer à mon oreille des mots profanes, hélas! mais bien doux. Cette voix appartient à une femme. ou plutôt à un ange, que je n'ai vu que trois fois. que je n'ai entendu parler... je n'ose achever.

— Hé! mais, interrompit la duchesse, votre petit Clément a des idées peu monastiques.

— Je croyais vous avoir dit, Altesse, répondit le prieur, que Clément a eu une enfance très-orageuse. Avant d'appartenir à Dieu. son âme appartenait au démon...

— Il paraît que le démon reprend son bien.

— C'est vous, en tout cas, qui en êtes cause, madame.

— Moi?

— Oui, car, pour abréger, je vous dirai que Clément vous a vue à la procession d'Étampes, et que vous lui avez inspiré une passion désordonnée. Lorsque la nuit dernière Votre Altesse est venue lui crier par le vasistas de sa cellule : *Élu de Dieu, sauve tes frères,* il a reconnu votre voix, et vous avez troublé le peu de raison qu'il peut avoir.

— Le hasard nous sert à merveille, mon père, et décidément le Ciel nous aide, dit la duchesse en se frappant le front. Ce n'est pas moi que Clé-

ment a vue et entendue : c'est une femme qui a le même timbre de voix que moi ; c'est cette femme qui arracha du bûcher d'Étampes l'image maudite du Valois ; c'est cette étaugère que j'ai reçue dans mon cabinet le jour même de la procession, et dont je vous ai parlé comme d'une pauvre folle.

— S'il en est ainsi, cette femme, où est-elle ?

— Je n'en sais rien, mais nous la trouverons.

— Il le faut, il le faut absolument ; elle seule poussera Clément à l'acte désespéré qui doit sauver la Ligue. L'exaltation du jacobin tient de la folie ; les passions brutales du débauché se sont réveillées avec fureur. Ce que le fanatisme n'aurait produit que par miracle, nous le devrons au délire des sens. Mais cette femme, savez-vous qui elle est ? Nous secondera-t-elle ?

— J'ignore son nom, je la crois Italienne ; elle m'a semblé animée d'une colère véhémente contre le Valois ; si le visage ne trompe pas, elle appartient à un rang élevé. Voilà tout ce que j'en sais. Il faut mettre nos gens en campagne pour la retrouver à tout prix ; en attendant, je continuerai le manége qui nous a si bien réussi déjà. Cette nuit j'irai au couvent, et notre amoureux entendra de nouveau cette voix qui le transporte ; il entendra l'ordre suprême de sa beauté. Après tout, que nous importe ? Dieu envoie à

ceux qui le prient des secours mystérieux. Nous avons voulu profiter de la simplicité de ce jeune religieux et stimuler son zèle en exploitant un rêve qui l'avait exalté. Pour que notre secret fût mieux gardé, je me suis chargée moi-même de faire entendre à Clément ces paroles divines qui doivent armer sa main, et par un hasard providentiel ma voix lui a rappelé celle d'une femme dont il est follement épris. Je ne vois dans tout cela, comme vous, mon père, qu'une révélation céleste, qu'un appui d'en haut, qu'une espérance infaillible. A ce soir donc, je serai au prieuré entre onze heures et minuit.

Comme Bourgoing allait se retirer, l'une des femmes de la duchesse entra dans son cabinet et lui dit :

— Madame, le capitaine la Gazette arrive de Bonneval, et demande à parler à Votre Altesse.

— Qu'il vienne... Vous, mon père, mettez-vous dans ce cabinet, d'où vous pourrez tout entendre ; si j'ai bonne mémoire, la Gazette connaît la femme que nous cherchons.

Le prieur était à peine sorti du cabinet de madame de Montpensier, que la Gazette y entra.

— Monsieur, dit la duchesse d'un ton dédaigneux ; je vous félicite sur la vitesse de votre cheval : il paraît que vous savez, mieux que personne, le faire courir.

Cette apostrophe assassina le Normand. Comme dans toutes les circonstances difficiles, il ne trahit cependant son émotion que par une grimace. Celle qu'il fit étant fort laide, la duchesse changea de ton.

— Comment avez-vous pu faire si grande brèche à votre réputation, capitaine? ajouta-t-elle.

— Altesse, la guerre a ses caprices, et les vaincus ne sont pas toujours pour cela déshonorés.

— Ceux qui succombent à leur défaite, non... mais ceux qui crient : *Sauve qui peut!*

— Ceux-là sont les plus braves, madame, car ils se ménagent une revanche... Cette maxime est écrite dans tous les bons livres de guerre. N'avez-vous pas connaissance du superbe combat des Horaces, et sans aller si loin, voyez-vous toujours le sanglier faire tête aux chiens?... Madame, le comte de Saveuse a été battu et tué, le capitaine la Gazette a été battu, mais il est vivant, croyez bien que cela vaut infiniment mieux.

— Pour vous, je n'en doute pas.

— Pour vous, Altesse, et j'en apporte une première preuve.

— Laquelle?

— J'ai escorté de Dourdan à Paris trois dames qui, toutes trois, donneraient leur âme au diable,

si le triomphe de la Ligue dépendait du diable ; l'une de ces trois dames désire vous être présentée ; elle veut entretenir Votre Altesse d'affaires très-graves, et prétend qu'elle sera très-utile aux intérêts de l'union.

— Quelle est cette femme?

— Elle appartient à une famille illustre de Venise, où je l'ai connue sous le nom de la marquise Fabia-Fabiani.

— J'ai mémoire de ce nom ; le marquis Fabiani était un ami de mon malheureux frère Henri, qui m'en a souvent parlé.

— Votre Altesse a déjà eu l'occasion de voir la marquise...

— Où cela ? interrompit vivement la duchesse, où cela ?

— A Étampes.

— Quoi ! la folle d'Étampes !... cette femme est à Paris?

— Elle est dans votre antichambre... mais, sur mon âme, si Votre Altesse la croit folle, elle se trompe.

— Allez la chercher, capitaine... allez, et, de ce jour votre fortune est faite... courez !

La Gazette tourna sur les talons en se disant :

— Cette marquise, parole d'honneur, fait partout la pluie et le beau temps... du coup je suis baron, il serait sot d'en douter.

Bourgoing entr'ouvrit la porte du cabinet où il s'était enfermé et dit à la duchesse :

— C'est maintenant que Dieu vient à notre aide, ne précipitez rien...

La Gazette reparut, précédant la signora Fabiani que suivait Venezia.

— Marquise, dit la duchesse en se levant et tendant la main à la Vénitienne, je devrais vous gronder pour l'incognito que vous avez gardé à Étampes, mon frère de Guise eût été plus sévère que moi.

— J'avais de graves motifs, madame, que vous ne tarderez pas à connaître ; aujourd'hui, je me présente à vous le cœur à nu, le front découvert, comme une amie ou plutôt comme une humble servante de Votre Altesse.

— Vous aviez bien dit : comme une amie ; votre glorieux père était frère d'armes du Balafré, il avait été son parrain de guerre, vous êtes ici ce qu'y serait votre père, mon hôte bienvenu.

La marquise s'inclina.

— Vous avez, m'a-t-on dit. à m'entretenir d'intérêts graves : aussitôt que vous serez reposée, je serai, moi, à vos ordres.

— Oh ! madame, les choses dont j'ai à vous entretenir ne peuvent souffrir aucun retard, et je n'écouterai aucune fatigue.

— Désirez-vous que nous soyons seules ?

— A l'exception de cette jeune fille, ma généreuse compagne et mon amie.

La duchesse fit signe à la Gazette de se retirer; dona Fabiani le retint et dit :

— J'ai beaucoup compté sur la bonté de Votre Altesse, et me suis engagée à appeler votre protection sur ce brave capitaine qui m'a rendu de signalés services, votre faveur ne peut être mieux placée.

— Je suis toute disposée à vous être agréable. Que demande le capitaine?

— Le commandement de la place de Poissy, vacant dans ce moment, et le titre de baron.

La Gazette ouvrit de grands yeux comme pour saisir au vol la réponse de la duchesse.

— Je crois tout cela très-facile... Cependant, j'ai besoin de consulter quelques papiers... Capitaine, attendez un instant.

La duchesse passa dans la pièce qu'occupait le prieur.

— Vous avez entendu? dit-elle.

— Mais, madame, une pareille faveur...

— Mon père, qui veut la fin doit vouloir les moyens; toutes ces ambitions secondaires pourraient, mécontentées, entraver notre marche. Pour atteindre le but que vous ambitionnez, écoutez, caressez; débarrassez-nous de ce petit ambitieux qui pourrait nous gêner;

faites-le baron, faites-le comte; M. de Mayenne signera, le parlement enregistrera.

— Votre requête est acceptée, M. le baron, dit la duchesse à la Gazette, venez recevoir ici même, dans quatre heures, avec votre brevet, l'ordre d'aller commander dans Poissy. Nous vous remercions de votre zèle.

La Gazette salua en marchant à reculons; son visage exprimait une jubilation superbe, il croyait rêver et se tâtait rudement les côtes, afin de pouvoir se dire à coup sûr qu'il était parfaitement éveillé.

— Madame, dit la marquise en s'asseyant dans un fauteuil que lui montrait la duchesse, lorsque vous m'avez vue, à Étampes, vous avez cru sans doute que j'étais folle?

— Mais... non..., balbutia la duchesse.

— Oh! ne vous en défendez pas, j'étais folle en effet, et pour ne l'avoir pas remarqué il aurait fallu que vous fussiez sourde, aveugle ou insensible.

L'exaltation qui anima subitement la marquise fit croire à madame de Montpensier qu'à Paris comme à Étampes, la Vénitienne n'était pas dans son bon sens.

— Vous me paraissiez fort agitée, mon amie, répondit-elle, j'ai compris que vous étiez en proie à quelque violent désespoir, et n'ai pas poussé

plus loin mes investigations. Si j'avais su votre nom...

— Ce nom, vous le connaissez maintenant. Oui, je suis la fille du marquis Fabiani, l'ami de votre illustre frère, et je viens me joindre à vous qui poursuivez une vengeance éclatante et implacable, je viens vous apporter mon dévouement, mes services, ma colère aussi et ma haine. afin que toutes deux nous marchions du même pas dans cette voie terrible où la même victime nous attend.

— Pauvre femme ! s'écria la duchesse que cet élan chaleureux avait émue, est-ce à moi que vous parlez de haine et de colère, à moi qui n'ai pas de repos depuis que ces sentiments brûlent mon âme et mon cerveau ! Quoi ! vous voulez marcher du même pas que moi dans cette voie de vengeance, voie terrible, dites-vous ! mais ne savez-vous donc pas quelle fureur gronde là, dans ce cœur outragé et déchiré !... Ne savez-vous pas que les fantômes de deux frères chéris passent nuit et jour devant mes yeux en me tendant leurs bras, en me montrant leurs seins ensanglantés ? Ne savez-vous pas que le monstre que je hais et poursuis porte une couronne, et que dussé-je descendre dans l'enfer pour lui arracher cette couronne, j'y descendrai et la lui arracherai !

— Je sais cela, répondit la marquise avec calme, et je sais plus encore.

La duchesse fit un geste de surprise et continua :

— Mais c'est l'esprit seul de la Ligue, esprit de justice. esprit saint qui vous anime ; vous n'avez pas d'ennemi personnel dans le camp philistin ?

— Ne vous ai-je pas dit que vous et moi avions la même haine, poursuivions le même monstre ?

— Le Valois ?

— Henri III... oui.

— Comment se peut-il ?...

— Ecoutez : lorsque je me suis élancée sur le bûcher d'ignominie, où flottait l'image du Valois, lorsque j'arrachai cette image aux flammes, et que je me présentai devant vous, ce n'était pas la haine, ce n'était pas la vengeance qui m'exaltaient... Non, ce n'était pas à ces sentiments que je devais ma force et mon audace !...

— A quoi donc, malheureuse imprudente ?

La signora Fabiani promena ses longs regards autour d'elle, comme pour s'assurer que personne ne pouvait l'entendre, et faisant un violent effort, elle répondit :

— A la pitié !... au vertige !... à... vous êtes femme, Altesse, sondez votre cœur et cherchez-y le sentiment qui nous commande nos plus belles actions.

— L'amour ! s'écria la duchesse, et elle recula son fauteuil.

— L'amour ! répéta la marquise avec calme, en regardant Venezia qui la soutint d'un sourire plein de fierté. Je ne pouvais croire à la honte de celui que j'aimais, et mon premier mouvement fut de le secourir : voilà pourquoi j'ai ravi aux flammes, en exposant ma vie, l'effigie de cet homme sans foi, sans entrailles et sans honneur ; voilà pourquoi je suis venue à vous pour m'assurer de l'identité du misérable à qui je dois toutes mes tortures ; voilà pourquoi j'ai fait l'impossible pour servir sa cause en combattant contre la vôtre.

— Mais quelle est l'origine de cet amour? Je ne peux pas m'en rendre compte.

La marquise raconta à la duchesse, avec une dignité touchante, l'histoire du prétendu comte de Saveuse, la supercherie et la déloyale séduction du roi de Pologne ; elle raconta son voyage en France, sa captivité à Angers, revint sur la scène d'Etampes, et dépeignit, avec une énergie émouvante, l'affront qu'elle avait essuyé à Beaugency.

— Vous voyez donc, ajouta-t-elle avec cet air hautain qui parait son front mieux qu'un diadème, vous voyez donc, Altesse, que la fille du marquis Fabiani n'a rien à envier à la sœur des

Guise, pour vouer son mépris et sa haine au seul ennemi qu'elle ait au monde. Vous comprenez, maintenant, que nous pouvons marcher du même pas, guidées par une même colère, dans l'œuvre de vengeance qu'il me tarde d'accomplir. J'ai réalisé, avant de quitter Venise, presque toute la fortune que mon père m'a laissée. Mon or, mes bijoux, mes diamants appartiennent au parti que je vais servir et qui servira mon ambition, mes vœux les plus ardents ! Si je suis venue vous trouver, vous, Altesse, c'est qu'à vous comme à moi il faut du sang !...

— Et vous avez bien fait, signora, nous pouvons nous donner la main. Mais, prenez-y garde, la sœur des Guise n'est pas une faible femme que peuvent arrêter de misérables considérations ; je suis prête à tout faire, à tout entreprendre pour avoir justice ici-bas, en attendant de l'avoir devant Dieu ! votre résolution est-elle aussi audacieuse, aussi intrépide que la mienne?

— Vous en jugerez.

— C'est bien, mon enfant, gardez le plus profond secret sur tout ceci. Le jour du triomphe n'est pas éloigné, comptez sur moi et sur la divine Providence. Nous ne nous quitterons plus, vous habiterez cet hôtel avec moi, près de moi, ce soir même je vous entretiendrai de mes projets.

Disant cela, la duchesse frappa sur un timbre : l'une de ses femmes entra dans le cabinet.

— Conduisez madame aux petits appartements, et que chacun ici la serve et lui obéisse comme à moi-même... A bientôt, marquise, à bientôt!

La signora Fabiani baisa la main de la duchesse et se retira ainsi que Venezia.

— Je crois que cette femme nous causera de grands embarras, dit le prieur Bourgoing en sortant de sa cachette.

— Pourquoi cela?

— Parce que Clément n'est pas homme à soupirer longtemps d'un amour platonique. Ses penchants sont grossiers, son âme est au vice, et je crois la marquise capable de tous les sacrifices, hors celui de sa dignité, de son honneur.

— Vous ne nous connaissez pas, mon père; la jalousie, la passion, nous font triompher des plus odieuses répugnances... J'en jurerais sur mon âme, le Valois est mort!

— Que Dieu vous entende ! je retourne au couvent, je vais faire arranger la cellule de Clément, de manière à ce que, cette nuit même, la marquise puisse répéter mot à mot l'exhortation qui, hier, a fait une si vive impression sur l'esprit malade du jacobin. Préparez votre Italienne à cette scène importante, mais ne lui dites rien

qui puisse lui révéler la passion qu'elle a inspirée. Peut-être ne serons-nous pas obligés d'employer les grands moyens : il faut non-seulement que Clément entende la marquise : il faut encore qu'il la voie... Vous comprenez les conséquences de cette vision ; si notre amoureux n'en perd pas la raison, je croirai comme vous que le Valois a un pied dans la tombe... Adieu ! madame. que Votre Altesse prenne bon courage.

— A ce soir, donc, entre onze heures et minuit... Adieu, mon père !

Lorsqu'elle fut seule, la duchesse plongea sa tête dans ses deux mains et murmura :

— Il l'a aimée, il m'a avilie en lui révélant une de mes faiblesses... Je croyais que la haine débordait de mon cœur... et dans ce cœur, il y avait encore place pour une blessure, pour un outrage ! Ah ! Henri, fût-il empoisonné, je baiserai le fer qui t'arrachera la vie !

II

LA CELLULE.

Le couvent des Jacobins était situé dans la rue Saint-Antoine ; on apercevait de loin ses clochetons d'une architecture lourde, ses murailles noires et tristes, son large portail, verrouillé comme une porte de prison ; ses grilles et sa longue enceinte hérissée de crochets pointus et de morceaux de verre menaçants. L'entrée principale n'était ouverte que pour les grandes cérémonies, pour les processions et pour donner passage au bataillon de moines qui, le mousquet ou la pique sur l'épaule, allaient aux remparts monter la garde et combattre au besoin. Les Ja

cobins, comme tous les ordres religieux à cette époque de tumulte et d'anarchie, n'étant pas astreints à une discipline sévère, à une reclusion constante, allaient et venaient du couvent à la ville, s'occupaient d'affaires mondaines, et n'avaient, pour la plupart, du moine que l'habit. Aussi, à l'angle de la rue Castex actuelle et de la rue Saint-Antoine, était une petite porte basse, constamment ouverte à tout venant, et par laquelle les reclus s'échappaient un à un, deux à deux, pour aller courir les carrefours, les lieux publics, et enfin prendre part à la vie turbulente de la population parisienne.

Le jour même de l'arrivée de la signora Fabiani à l'hôtel de la rue de Tournon, une femme masquée et nonchalamment étendue dans une litière attendait depuis près d'une heure, à quelques pas de cette petite porte, que ses regards interrogeaient avec une évidente anxiété.

Il commençait à faire nuit. L'un des porteurs de la litière était entré au couvent pendant que l'autre attendait son retour en silence et les bras croisés.

La petite porte s'ouvrit, et deux hommes sortirent du cloître, l'un vêtu d'une robe de jacobin, l'autre d'une veste de journalier.

C'étaient Jacques Clément et le porteur qui avait été le demander.

Clément s'approcha de la litière, et sur un signe que lui fit la femme, il l'ouvrit, y entra, s'assit et la referma. Les deux porteurs s'attelèrent à leur fardeau, l'enlevèrent et remontèrent à pas lents la rue Saint-Antoine.

— Bonjour, Clément, dit madame du Fresne en découvrant son visage, voilà quelques jours que nous ne nous sommes vus?

— C'est vrai, répondit le jacobin avec le plus grand calme tout en exprimant un certain désappointement.

— Comme vous dites cela froidement! Je m'attendais à plus d'expansion de votre part.

— Je suis enchanté de vous voir... de vous voir en belle santé, répliqua le jacobin sur le même ton.

— Rien que cela?

— Et quoi de plus?

Madame du Fresne fixa un regard pénétrant sur le jeune religieux comme pour lire dans sa pensée.

— Seriez-vous converti? dit-elle tout à coup.

— Peut-être.

— Voilà un miracle, je vous en félicite. Mais sans perdre de temps en compliments, répondez à mes questions : Vous souvenez-vous de notre pacte?

— Quel pacte?

— Avez-vous perdu la tête? s'écria la jeune femme avec véhémence : ne vous souvenez-vous plus de Pampelonne?

— Si, vraiment, le bourreau de mon oncle.

— Et qu'avez-vous juré à votre oncle?

— La mort de Pampelonne.

— Eh bien?

— Eh bien! j'avais presque oublié cette vieille histoire et tout ce qui s'y rattache.

En achevant ces mots, Jacques Clément leva les yeux au ciel et tressaillit.

— Mais c'est infâme ce que vous dites là? Que m'avez-vous juré à moi?

— Je n'en sais plus rien en vérité.

— Vous ne m'aimez donc plus?

— Est-ce que je vous ai jamais aimée?

Madame du Fresne sentit un frisson courir dans ses veines à cette réponse qui était une insolente question; mais elle était trop habile pour laisser deviner son agitation, et elle reprit avec une froideur glaciale :

— Je croyais qu'en retour du service que je vous ai rendu en vous faisant sortir du souterrain d'Angers, vous m'aviez voué un attachement durable; je croyais que vous m'aviez fait la déclaration d'un sentiment qui, je le reconnais, va mal avec l'habit que vous portez. Je me trompais, et j'en suis fort aise, car vous ne m'a-

vez et vous ne m'auriez jamais inspiré le moindre caprice. Ne parlons donc plus de cela, mais convenons de ce que nous avons à faire pour exercer notre vengeance trop tardive déjà. Pampelonne est en France, Pampelonne, sera à Paris au premier jour ; peut-être y est-il dans ce moment même.

— Eh bien ! qu'il soit, qu'il aille où Dieu voudra... je l'ai oublié, lui aussi, que m'importe !

— Et votre serment, ce serment fait à votre oncle du Halot, sur votre âme, sur votre vie éternelle ?

— Il me sera remis ; des intérêts plus graves me préoccupent, répondit Clément en levant les yeux aux ciel.

— Hypocrisie que tout cela, repartit madame du Fresne avec fougue ; gardez ces belles raisons pour les novices de votre couvent.

— Hypocrisie, soit ! dit Clément avec emportement ; du moins, je ne suis pas hypocrite avec vous, car voici le fait. Lorsque nous nous sommes ligués pour poursuivre les meurtriers de du Halot, j'étais dominé par trois sentiments : la cupidité d'abord, la haine ensuite, et enfin l'amour ; la cupidité, car je me croyais sur les traces d'une découverte qui devait m'enrichir ; la haine, parce que Pampelonne était devenu mon ennemi personnel ; l'amour, parce qu'un caprice m'avait enflammé à votre vue, et que vous aviez

mis votre défaite au prix d'une vengeance qui m'était chère à moi-même... Vous voyez que la mémoire me revient.

— Continuez...

— Eh bien! la soif de l'or ne me tourmente plus, non ; j'ai mépris pour ces richesses mondaines. je suis détaché de cette vile ambition ; la haine gronde avec plus de fureur que jamais dans mon sein, elle me dévore, mais ce n'est plus Pampelonne que je hais, cet homme n'est plus digne de moi. je porte plus haut mes vues : c'est à la tête couronnée, maudite du peuple chrétien, que je veux m'attaquer ; tant que cette tête sera vivante, sur les épaules du Valois, je me devrai à sa poursuite. Quant à l'amour, accusez-vous si rien ne s'éveille en moi en vous revoyant. Je vous ai aimée. je vous ai offert de m'attacher en esclave à vos pas, votre beauté m'avait séduit, votre voix m'avait enivré. Ennemis, tous deux, du même homme, le sort semblait nous vouloir unir à jamais ! Vous avez repoussé mes offres ; vous n'avez pas eu compassion de ma folie ; vous avez. par un calcul intéressé, mis une condition à la réalisation de mon rêve le plus cher. Aujourd'hui je ne vous aime plus ; aujourd'hui une autre folie s'est emparée de mon cœur et de mon esprit ; ma pensée s'est tournée vers une autre étoile ; une voix

qui n'est pas la vôtre est venue m'apprendre que celle que je dois chérir plus que la vie n'a rien qui vous ressemble. Tout nous sépare donc, je ne vous connais plus ; quand j'aurai rempli le saint devoir que m'ordonne le Ciel par une bouche adorée, si je ne succombe pas en martyr dans ma noble entreprise, s'il me reste un souffle de vie, je le consacrerai à la mémoire de du Halot, mon oncle; je vengerai cette mémoire, mais pour cela je n'ai nul besoin de votre assistance, ne comptez en rien sur moi... je ne vous connais pas!...

— Silence ! interrompit vivement madame du Fresne en appuyant sur le bras de Clément et penchant à la portière de sa chaise son buste entier ; silence !

Dans ce même moment, un cavalier, monté sur un maigre cheval portant une valise devant sa selle et derrière elle une autre valise, passait le long de la file de maisons qui bordaient le côté gauche de la rue Saint-Antoine. Ce cavalier apostrophait rudement les porteurs de litière avec un accent gascon qui n'appartenait qu'à Pampelonne.

— Eh ! corbeuf ! drôles, vous tenez toute la rue ; rangez-vous, que je passe !

— Descendez, dit tout bas madame du Fresne à Clément en se rejetant dans un coin de sa chaise ; descendez, et que Dieu vous pardonne

votre impertinente arrogance; quant à moi, je ne l'oublierai pas... Adieu!

Le jacobin obéit sans dire un mot.

Le hasard voulut que Pampelonne tournât la tête de côté au moment où Clément sortit de la chaise, et il l'aperçut.

— Hum! se dit le Gascon; ou je me trompe fort, ou ce froc couvre monsieur mon ennemi mortel.

Le jacobin jeta un regard oblique sur Pampelonne, et reprit le chemin du couvent. Pampelonne le suivit pendant quelque temps, et revint sur ses pas.

— Ne perdez pas de vue ce cavalier qui vous a parlé tout à l'heure, dit madame du Fresne à ses porteurs; suivez-le, et n'arrêtez que quand vous saurez où il va.

Pampelonne passa rapidement près de la portière de droite, et se pencha sur sa selle pour glisser un regard dans la litière. Madame du Fresne replaça précipitamment son masque, mais son mouvement ne fut pas assez rapide, car le Gascon la reconnut et se dit avec sa railleuse bonhomie:

— Pardienne! voilà qui est plaisant! la du Fresne et le jacobin! Mes deux oiseaux de proie perchés sur le même bâton. Où va celle-ci?... Suivons-la.

Les porteurs continuèrent d'avancer tout en se maintenant à petite distance du cavalier qu'ils épiaient à la dérobée.

Ce manége dura plus d'une demi-heure: Pampelonne suivant la chaise, la chaise réglant sa marche sur celle de Pampelonne. La chaise fit un crochet, Pampelonne fit un crochet; le Gascon s'arrêta, la chaise s'arrêta; Pampelonne fit un détour, les porteurs, qui connaissaient leur Paris, firent un circuit et rejoignirent le cavalier, qui ne gagna rien à cette manœuvre, si ce n'est qu'au lieu d'être derrière la chaise, il se trouva devant, et qu'au lieu de suivre il fut suivi.

— Corbeuf! je n'ai pas le temps de trotter comme un lièvre, se dit le chevalier.

Et, donnant de l'éperon, il accosta la litière.

— Madame, cria-t-il, vous pouvez détacher votre masque; je vous ai parfaitement reconnue, quoiqu'il fasse nuit. Vos beaux yeux ne s'oublient pas facilement.

— Et que me voulez-vous? dit impétueusement madame du Fresne en se démasquant.

— C'est précisément la question que je désirais vous faire. Il me semble que nous jouons à cache-cache avec assez peu de succès.

— Je ne vous dois aucun compte de mes pas, de mes actions, de mon temps.

— Je l'espère bien, sandis! mais comme je présume que vous tenez à savoir où je vais en ce moment, je ne demande pas mieux que de vous l'apprendre, vous me reconnaîtrez à cette courtoisie et à ce dédain que m'inspirent mes plus grands ennemis. Je vais chez madame la duchesse de Montpensier... ne pourriez-vous pas me dire où elle demeure, s'il vous plaît?

— Le premier manant vous montrera votre chemin.

— Très-bien; et vous, où allez-vous?

— Cette question n'est pas polie pour un gentilhomme qui se pique de savoir vivre.

— C'est juste; alors, bien le bonsoir! souffrez que je vous quitte, je suis un peu pressé.

Pampelonne, poussant du talon sa monture, s'éloigna rapidement. Madame du Fresne cria à ses porteurs :

— A l'ambassade!...

En quittant madame du Fresne, Jacques Clément, avons-nous dit, s'était dirigé vers son couvent.

Nous dirons un mot sur ce jacobin qui joue un rôle si tristement fameux dans l'histoire et dans ce livre.

Après avoir longtemps rêvé au moyen de ressaisir le trésor qu'avait recélé le souterrain du château d'Angers, Clément y avait renoncé en

désespoir de cause, et s'était jeté à corps perdu dans la Ligue, mettant à profit son adresse à manier les armes, adresse qui l'avait fait surnommer le *capitaine Clément*. Hardi, zélé, ardent, le jeune religieux ne tarda pas à attirer sur lui l'attention de ses supérieurs et celle des chefs militaires de la milice parisienne. On lui confiait les missions les plus périlleuses, les coups de main les plus difficiles, et on le chargeait de répandre, dans les carrefours, ces furieuses satires que le clergé lançait dans les masses populaires, comme des flèches enflammées.

Tout à coup, le frère Clément changea de conduite, refusa de prendre part aux combats, de monter ses gardes et de faire, enfin, son métier de ligueur, c'est-à-dire son métier de guerre et d'église. Il s'abstint de paraître en public, observa des jeûnes d'anachorète, s'imposa de sévères pénitences, marcha le front penché, les bras croisés, et prit un air d'illuminé qui fit de lui la risée des jacobins ses compagnons.

Il passait des heures entières en extase et en dévotion, ne parlait que sur un ton emphatique, et n'ouvrait la bouche que pour en laisser sortir des sentences ténébreuses pour tous, à l'exception du prieur Bourgoing, auquel il avait confié le rêve étrange qui avait jeté la perturbation

dans son esprit. Maître de cette confidence, nous savons que le fougueux prieur s'était concerté avec la duchesse de Montpensier, et que, pour entretenir Clément dans ses pensées extravagantes, la duchesse était venue lui répéter à travers la cloison de sa cellule l'exhortation qu'il croyait être descendue du ciel.

On sait ce qu'avait produit la voix de la duchesse; le jacobin avait reconnu ce timbre charmant qui, le jour de la procession d'Étampes, avait fait vibrer toutes les cordes de son âme, le succès de cette comédie bouffonne jouée par madame de Montpensier et Bourgoing avait donc été aussi complet que possible.

L'esprit grossier de Jacques Clément ne pouvant rien démêler au piége qu'on lui tendait s'y était laissé prendre sans résistance, car il y avait trouvé tout profit pour l'âme et la matière : pour l'âme, en obéissant à Dieu que son culte fanatique outrageait ; pour la matière, en servant une femme que son imagination dépravée poursuivait d'odieux désirs !

En entrant dans la première cour du prieuré, Jacques Clément rencontra Bourgoing qui se promenait lentement, le front baissé, l'air préoccupé.

— Je vous salue, mon père, dit le jeune religieux avec respect.

— Je vous attendais, mon fils, suivez-moi dans mon cabinet; j'ai à vous entretenir gravement. Vous occupez sans cesse ma pensée depuis quelques jours, et je vous vois avec bonheur, chaque fois que je vous rencontre.

— Pourquoi cela, mon père?... Pourquoi cet honneur?... Je ne suis qu'un très-humble serviteur du Très-Haut.

— Vous êtes son élu, mon fils, et je devrais me prosterner devant vous, car il vous a marqué au front de son étoile... Vous vivrez dans le siècle des siècles... Suivez-moi.

Dès que Bourgoing et Clément se furent enfermés en tête-à-tête, le prieur dit d'une voix mielleuse :

— Mon fils, répétez-moi ces mots sacrés que vous avez entendus pendant votre sommeil.

Jacques Clément obéit.

— Et vous avez reconnu cette voix? Vous êtes bien sûr qu'elle appartient à la femme que, dans le délire coupable de vos sens, vous avez aimée?

— Oh! mon père, aurais-je pu m'y tromper? Oui, je l'ai reconnue cette voix, je l'aurais reconnue entre mille, car son accent résonne au fond de mon cœur, depuis que, comme une harmonie céleste, elle a charmé pour la première fois mon oreille. Je m'étais accusé d'un amour profane; j'avais voulu chercher dans le service de Dieu la

paix de mon âme troublée, et c'est cette voix qui est venue m'apporter la volonté divine, m'ordonner l'acte sanglant qui doit sauver mes frères; c'est elle qui m'a indiqué le sentier que je dois prendre pour arriver à l'immortalité par le martyre, sans doute!

— Eh bien! mon fils, puisque votre chemin est tracé, il faut le suivre. Par cette révélation, Dieu vous a indiqué combien sa grâce est touchante : obéissez-lui d'abord, et si votre triomphe était couronné par le martyre, songez que l'ange qui vous est apparu sera votre éternelle compagne au séjour des élus où votre place est réservée! Le Valois arrivera dans trois jours sous Paris, la Providence vous l'envoie; rassemblez votre zèle et vos forces... Quand comptez-vous obéir à la voix qui vous exhorte?

— Mon père, je partirais à l'instant même, si un doux espoir ne me retenait!

— Quel espoir, mon fils?

— Je veux encore passer une nuit dans ma cellule bien heureuse, j'y veux prier, j'y veux dormir, j'y veux attendre!... peut-être serai-je encore visité?...

— J'en doute, mon enfant; quand l'homme est incrédule et lent à obéir, Dieu l'abandonne.

— Une nuit encore, mon père, une seule

nuit... D'ailleurs, je ne suis pas prêt à mourir... je ne suis pas assez purifié.

— Votre abnégation vous lave de tous vos péchés.

— Mon père, je ne vous demande qu'une seule nuit. Ayez pitié de moi !

— Que votre volonté soit faite, mais craignez que notre divin Maître ne se lasse... Songez que son peuple attend dans la douleur, la misère, la famine, le schisme et la guerre civile !

— Demain ! demain ! murmura le jacobin en s'approchant de la porte comme pour fuir.

Le prieur le reconduisit jusqu'à la chapelle, s'agenouilla avec lui, le ramena à la porte de sa cellule, lui donna le baiser de paix, et le laissa seul, avec le désordre de sa raison égarée, avec l'orage qui grondait dans son sein.

Jacques Clément, après avoir refermé sa porte, promena autour de lui, sur son grabat et sur le chétif ameublement de sa cellule, un sourire nerveux, mêlé de fiel, d'ironie et de vanité.

— Me voilà donc courtisé, adulé, flatté à mon tour, se dit-il ; voilà que je joue le plus grand rôle dans l'État ! Voilà que je peux, en exposant ma tête à la hache du bourreau, mes membres à la roue, changer, en un moment, les destinées de ce grand peuple, et faire tomber une couronne sur le front d'un ambitieux ! Quelle destinée !

C'est moi qui suis le roi, c'est moi que contemplent ces courtisans, qui attendent de mon dévouement la victoire que leur armée ne sait ni ne peut remporter ! Moi ! l'élu de Dieu ! moi !...

Le jacobin jeta un éclat de rire qui lui fit peur ; il se rendait justice ; tout grossier qu'était son esprit, il s'imaginait que le doigt de Dieu s'était égaré en le désignant pour accomplir son décret.

— Qu'importe l'avilissement de mon âme ? se dit-il. Les mystères du Créateur ne peuvent se sonder ; il m'a choisi pour son instrument : c'est qu'il a confiance dans cette sauvage énergie dont j'ai, dès mon enfance, donné tant de preuves; et sa sagesse est profonde, car, entre tous les ligueurs, je suis sans doute le seul qui ne doive pas reculer devant le sacrifice de ma vie, le seul dont la main soit sûre et la volonté inébranlable. Aussi Dieu m'a-t-il saisi par ma faiblesse ; il a jeté dans mon cœur le désordre d'une passion sans frein, et l'ange qu'il m'envoie pour stimuler mon zèle est le bel ange qu'il a montré radieux à mes yeux émerveillés ! Oh ! Seigneur ! murmura Clément en tombant à deux genoux et frappant sa poitrine brûlante ; permettez que je voie encore une fois cette femme divine; permettez que mes lèvres se posent encore, seulement pour l'effleurer, sur ce front si pur et si

fier, et je me précipiterai dans la voie que vous m'avez tracée, et je mourrai pour vous en sauvant votre peuple !

Le jacobin se releva, et se promena à grands pas dans son étroite cellule, comme une bête fauve encagée.

— Mélange surprenant d'un délire profane et d'une exaltation sacrée ! pensa-t-il en se jetant sur sa couchette ; je rêve l'immortalité bienheureuse, et j'implore une vision criminelle ; je souille la majesté du dévouement par l'impureté d'un péché détestable ; je veux entrer au paradis par l'une des portes de l'enfer... je suis fou ! je suis fou !

Jacques Clément tomba dans une sombre mélancolie, il écouta les battements de son cœur, sentit le feu de la fièvre courir dans ses veines et allumer son sang, jeta de longs soupirs, éteignit sa lampe, et ferma les yeux, comme pour se recueillir et entendre la voix mélodieuse dont son souvenir était rempli.

La nuit était avancée, le couvent était plongé dans un profond silence, tout le quartier Saint-Antoine semblait endormi.

Tout à coup une vive lueur pénétra dans la cellule du jacobin, et presque aussitôt une voix douce et grave prononça lentement ces mots :

— *Élu de Dieu ! sauve tes frères, arme ton*

bras, frappe l'hérétique, et lave les crimes du Valois dans son propre sang!

Jacques Clément se redressa sur son grabat, le front trempé de sueur, la bouche entr'ouverte; il leva la tête et aperçut à l'un des angles supérieurs de sa cellule, à travers un nuage enflammé, le noble visage de la signora Fabiani. Les lèvres de la Vénitienne tremblaient encore; Clément crut saisir dans leur dernier frémissement le dernier mot qu'elles avaient prononcé; il voulut répondre, il voulut questionner, il voulut supplier, mais sa bouche embrasée lui refusa tout secours, et il ne put que darder un regard épouvanté sur cette vision à la fois douce et terrible.

Le nuage s'épaissit, la lueur s'effaça par degrés, bientôt le visage de l'Italienne ne fut plus qu'une ombre légère, ombre qui disparut tout à coup, laissant la voûte de la cellule et la cellule tout entière plongées dans les ténèbres et un morne silence.

Alors le jacobin recouvra la parole, il la recouvra pour pousser un cri retentissant et sinistre, semblable à l'aigu glapissement du chacal. Le malheureux retomba sur sa couchette en se tordant les bras; et, passant ses doigts tremblants dans ses cheveux mouillés d'une sueur froide :

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! dit-il en sanglotant d'amour, de folie et d'effroi. Elle ! elle ! ses traits, sa voix, ses yeux ! Que l'enfer ou le paradis nous séparent, cette femme m'appartiendra !

La porte de la cellule roula lourdement sur ses gonds, le prieur Bourgoing la referma derrière lui, dirigea les rayons d'une lanterne sur Jacques Clément, et lui dit :

— Vous avez jeté un cri épouvantable, mon fils, je viens à votre aide ; qu'avez-vous qui vous trouble ? Ayez confiance en moi.

III

L'AUBERGE DU PÉLICAN.

En quittant madame du Fresne, Pampelonne s'était dit :

— Si je veux arriver chez la duchesse de Montpensier, je n'ai qu'à m'adresser au palais des rois de France; les Lorrains sont trop ambitieux pour habiter ailleurs.

Et il se dirigea vers le Louvre.

Cependant, comme notre Gascon n'était venu qu'une fois à Paris dans sa vie, il ne tarda pas à s'égarer dans les rues tortueuses qui avoisinent le quartier des halles, et pour ne pas perdre son temps en contremarches inutiles, il accosta un

passant et lui dit avec la politesse qui convenait à sa fausse profession :

— Monsieur, je suis au service de notre auguste duchesse, j'arrive de l'étranger, je ne connais pas bien cette grande ville : voudriez-vous, s'il vous plaît, m'enseigner le chemin du Louvre?

— Volontiers, mais vous courez grand risque de ne pas trouver la princesse au palais, si c'est elle que vous devez voir.

— Où donc faut-il que j'aille?

— A son hôtel, près Saint-Sulpice, tout le monde vous l'indiquera; prenez cette rue à gauche, et marchez toujours tout droit.

Pampelonne salua, et après avoir marché un gros quart d'heure il questionna un autre passant.

— Prenez cette rue à droite, et ne la quittez pas.

De renseignements en renseignements, le Gascon arriva devant l'hôtel Montpensier.

Assis sur l'un des deux énormes bancs de pierre placés à droite et à gauche de la porte de l'hôtel, le vicomte de Gourdon attendait patiemment son ami ; il tenait d'une main la bride de son cheval qui dormait de lassitude, le cou fléchi, la tête entre les jambes, et de l'autre il soutenait son propre front.

Pampelonne lui frappa sur l'épaule :

— Ah ! la maudite ville ! J'ai cru que je ne m'arracherais pas de ses vilains bras tordus : prenez à droite, prenez à gauche, faites cinq cents pas, faites-en mille... tudieu ! comment vous reconnaissez-vous dans ce labyrinthe, vicomte ?

— J'y ai passé mon enfance... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Nous voici chez la duchesse, ou du moins à sa porte... Comment nous introduire ? Voyons, toi, l'homme aux expédients, quel est ton plan ?

— A parler franc, je n'en ai aucun.

— C'est agréable, nous voilà obligés de bivaquer dans cette rue, jusqu'à ce que la signora Fabiani entre ou sorte par cette porte.

— Hum ! le moyen n'est ni plaisant ni neuf !

— Trouves-en un meilleur !

— J'y tâcherai, mais avouez que si je suis à court d'imagination, c'est beaucoup votre faute ; depuis que nous nous connaissons, j'ai tant fouillé dans ma tête pour vous fournir des ruses et des stratagèmes, que ma cervelle est comme une vieille éponge desséchée... Allons, en attendant mieux, prendre un gîte à cette auberge qui balance au vent son enseigne enluminée ; j'ai pitié de nos montures, et plus pitié de nos estomacs... A jeun, j'avoue n'être qu'un sot.

Gourdon convint, sans doute, de la vérité de

cet aveu, car il se leva, tira par la bride son cheval qui protesta douloureusement contre ce mouvement, et suivit Pampelonne.

A cent pas de l'hôtel Montpensier, dans la même rue, on lisait sur un large transparent cette enseigne :

Chez Balthazar, auberge du Pélican.

Au-dessus de cette légende, un badigeonneur grossier avait peint un oiseau monstrueux, dont les ailes tendues abritaient une fourmilière de capucins, de soldats et de bourgeois, pendant qu'à coups de bec il ensanglantait son plumage.

Cet emblème grotesque de la Ligue était partout en grande vogue.

— Espérons que le Pélican nous offrira quelque chose de plus substantiel que ce que promet l'enseigne, dit Pampelonne. Et il frappa comme un sourd à la porte déjà barricadée de maître Balthazar.

Après un petit colloque entre les voyageurs et celui qui venait leur ouvrir, la porte roula majestueusement sur ses gonds.

— Où est votre maître? dit le vicomte à un valet d'écurie.

— Le voilà. Que vous faut-il ? répondit maître

Balthazar, homme à tête carrée, ventre de tonne et jambes de basset.

— Nous voulons une bonne chambre, répondit Pampelonne, avec deux bons lits, un bon souper et une bonne écurie pour nos chevaux ; nous voulons, enfin, que vous nous traitiez en bons ligueurs que nous sommes.

— Il n'y a rien de mauvais chez moi, répliqua l'hôte, tout y est bon et même très-bon... En dirai-je autant de votre argent, compères? ajouta Balthazar en examinant avec une lanterne les deux rosses chétives des voyageurs.

— Je vois que vous êtes un luron, reprit Pampelonne ; vous saurez bientôt que pour être porte-balle on n'est pas dans la débine. Conduisez-nous à notre chambre, et faites-y porter nos valises.

— Suivez-moi, messieurs.

Gourdon et Pampelonne montèrent, à la suite de leur guide, un premier étage, puis un deuxième, puis un troisième et un quatrième.

— Eh! arriverons-nous? fit Gourdon.

— Pas d'aujourd'hui, sans doute, répondit Pampelonne.

— Vous voilà chez vous, messieurs, dit l'hôte en s'essuyant le front, vous serez en très-bel air...

— Eh ! je crois qu'il n'y a que cela de beau

ici, grommela Pampelonne en examinant la chambre délabrée où il était entré ; je ne vois qu'un lit.

— Nous n'avons pas de chambre à deux lits.

— Très-bien... mais voilà une cheminée qui fume horriblement...

— Ce n'est rien, cela, interrompit l'hôte, elle fume beaucoup plus en hiver lorsqu'on y fait du feu... vous tiendrez les fenêtres ouvertes.

Gourdon regarda l'aubergiste, croyant qu'il voulait goguenarder, mais le bonhomme était sans malice.

— D'où vient cette fumée? demanda le chevalier.

— Elle vient de la chambre au-dessous qu'habite depuis longtemps un vieux savant, un chimiste espagnol qui travaille à faire frémir, le nez sur ses livres et sur ses fourneaux... Vous ne tarderez pas à l'entendre parler tout haut et seul, cela vous distraira en vous instruisant... C'est un homme prodigieusement érudit que l'on vient consulter jour et nuit. Savez-vous l'hébreu, le grec?...

— Vous êtes, vous, prodigieusement original, maître Balthazar, de nous loger si haut, si mal, dans une chambre farcie de fumée, où l'on nous doit casser les oreilles de grec et d'hébreu.

— Que voulez-vous que j'y fasse?

— Nous loger ailleurs, pardienne !

— Plus haut, c'est impossible.

— Je le crois, corbeuf! Nous sommes sous les tuiles... Mais plus bas?

— Impossible; tout est pris. Il vous faut coucher ici ou passer le pont, mon auberge étant seule dans le quartier.

Gourdon et Pampelonne se concertèrent d'un regard.

— Nous resterons, dit le vicomte.

— Et vous ne ferez pas mal, reprit l'hôte, de plus cossus que vous n'ont pas dédaigné cet appartement, voire que vous y remplacez un très-noble seigneur... le baron de la Gazette...

— Hein? s'écria Pampelonne.

— Le baron de la Gazette, qui nous a quitté il y a deux heures environ.

— Pour aller?

— Ma foi, je ne sais où... voilà une fine fleur de courtoisie!

L'hôte fit mine de se retirer, après avoir allumé un reste de chandelle qui ornait la tablette de la cheminée.

— Faites-nous souper sans retard! lui cria Gourdon.

— Je finirai bien par rencontrer ce sacripant de la Gazette, à force de marcher sur ses talons, dit Pampelonne. Ce jour-là, gare à lui!

— Laisse là ton la Gazette, et occupons-nous d'entrer chez la duchesse, répondit Gourdon.

On apporta les valises des deux amis, et bientôt après on leur servit quelques pièces froides et un pot de vin passable.

Gourdon était préoccupé, silencieux, ne mangeait presque rien et versait souvent à boire à Pampelonne qui, toujours gai, parlait à tort et à travers, mangeait bravement et buvait rubis sur l'ongle.

Il y avait cette différence entre le vicomte et le chevalier tous deux amoureux, tous deux impatients de revoir celles qui les avaient témérairement attirés dans une ville où tout visage leur était ennemi, il y avait cette différence que le vicomte cherchait dans son cœur une inspiration pour faire savoir son arrivée à la marquise sur-le-champ, et que le chevalier cherchait cette même inspiration dans son gobelet et sa bonne humeur.

— Eh bien! trouves-tu? dit Gourdon.

— J'ai trouvé!

— Allons, parle et agissons.

— Mon cher vicomte, si vous êtes entré au château d'Angers, et si vous en êtes sorti, c'est grâce à moi; si vous avez retrouvé les traces de votre Italienne, vous me le devez encore; c'est moi qui vous ai fait entrer dans Paris par la

porte Saint-Jacques, pendant que, pour éviter les soupçons, j'entrais par la porte Saint-Antoine...

— Après? que diable... après, bavard?

— Je veux dire que vous devez avoir en moi une obstinée confiance. Donc, restez ici, attendez-moi, et que j'épouse la Ligue, si je n'avance pas nos affaires cette nuit.

— Quoi! tu veux que je reste seul, les bras croisés, dans cette baraque enfumée?

— Vous n'y serez pas seul, je vous laisse avec le savant alchimiste qui, Dieu me pardonne, vous parle déjà grec ou hébreu, je ne sais.

On entendait effectivement par le conduit de la cheminée une voix aiguë qu'interrompait souvent une petite toux sèche et saccadée; cette voix prononçait des mots bizarres qui arrivaient très-distinctement aux deux amis.

— Jolie musique! dit Gourdon.

— Je vous laisse, vicomte; dans moins d'une heure je serai de retour... Prenez patience, et veuillez m'éclairer, pour que je ne me rompe pas le cou chez M. Balthazar.

Pampelonne chargea l'une des valises sur son dos, serra la main à son compagnon, et disparut dans les détours anguleux et dangereux de l'escalier.

Le vicomte n'avait pas questionné son ami en

le voyant prendre sa valise; il connaissait son homme par cœur, et savait que chez lui tout était minutieusement calculé.

Rentré dans sa chambre, Gourdon se jeta sur une chaise et prêta l'oreille, pour se distraire, au langage barbare de l'alchimiste. Au bout de quelques instants, le monologue qu'il écoutait cessa; puis, tout aussitôt, il lui sembla qu'une voix répondait à celle qu'il avait jusqu'alors entendue. Quelques mots français lui parvinrent et fixèrent d'autant plus son attention, qu'ils lui parurent prononcés par une femme.

A cette époque, on ne se piquait pas de discrétion comme de nos jours; ceux qui vivaient dans les affaires publiques vivaient entourés d'ennemis qu'ils combattaient par tous les moyens; tout était de bonne guerre, et on ne s'étonnera pas de voir le vicomte de Gourdon, type hardi de loyauté chevaleresque, mettre l'oreille aux écoutes comme un écolier ou comme un espion, lorsqu'on se rappellera que sa vie était aventureusement engagée, et que, dans sa position, rien n'était inutile soit à son parti, soit à sa propre sécurité.

Il se glissa donc dans l'âtre de la cheminée et ne perdit pas un mot d'un dialogue qui ne tarda pas à le faire frissonner.

— Trêve de science, au moins pour un mo-

ment, señor Barbaste, et veuillez étouffer vos charbons qui m'entêtent horriblement; on ne respire pas chez vous !

— Ah ! señora, vous m'interrompez dans un moment bien précieux, j'allais obtenir le précipité de ma trente-troisième combinaison, j'arrivais au rouge pâle.

— Laissez là vos cornues, vous dis-je, et ne me traitez pas en première venue, si vous tenez à plaire à Son Excellence l'ambassadeur.

— Son Excellence don Mendoza est l'homme que j'estime, que j'aime et que je redoute le plus au monde ; à qui vient de sa part je n'ai rien à refuser ; voilà mon feu couvert, de quoi s'agit-il ?

— De recevoir cette bourse d'abord... voyez ce qu'elle renferme.

— Cent doublons ! c'est un noble cadeau, et si je connais les femmes, ce n'est pas un petit service que je dois vous rendre, pour n'être point ingrat.

— Vous vous trompez, il s'agit de peu de chose.

— Vous m'étonnez ! n'importe, peu ou beaucoup, me voilà prêt, commandez.

— Vous êtes l'inventeur, m'a dit Son Excellence, d'un poison qui, à certaine dose, tue lentement, et qui, administré en plus grande quantité, donne, comme la foudre, une mort instantanée.

— Oui, señora, c'est un poison terrible.

— Expliquez-m'en les effets.

— L'eau jaune, c'est ainsi que je désignerai cette combinaison, pour ne pas vous effrayer d'un mot scientifique difficile à retenir, l'eau jaune, dont j'ai retrouvé le secret, a l'avantage précieux de ne colorer qu'imperceptiblement le liquide auquel on la mêle, si bien qu'il est impossible à l'œil nu de reconnaître le mélange ; de plus elle est sans saveur et inodore. Mais son plus grand mérite n'est pas là. En versant quatre gouttes dans un verre d'eau de cette dimension, on produit un assoupissement invincible, et pendant plus de six mois celui qui a bu ce verre d'eau traîne une vie languissante. Ces six mois passés, le malade reprend des forces, l'effet du poison n'est pas autrement dangereux. Huit gouttes dans la même quantité d'eau opèrent le même engourdissement ; le malade, au bout de trois ou quatre mois, meurt de consomption ; en triplant cette dose, le malheureux qui l'avalerait tomberait, vous l'avez dit, foudroyé en poussant un seul cri, mais un cri terrible, comme si on lui arrachait les entrailles avec des tenailles rougies au feu. Voilà ce qu'est l'eau jaune.

— Ne pourriez-vous pas faire quelques expériences devant moi sur l'un de ces animaux que vous avez là ?

— Volontiers. Mais avant, je dois vous dire que si le poison est administré à un homme, les doses que je vous ai indiquées sont rigoureusement exactes, tandis que pour une femme...

— Eh bien ! pour une femme ?

— Au lieu de procéder par quatre, il faut procéder par trois ; car le système nerveux de la femme est beaucoup plus développé, par conséquent plus susceptible, plus irritable. Ainsi, continua le chimiste en prenant un petit flacon dans une boîte soigneusement fermée à cadenas, voilà un chien d'un tempérament lymphatique : au lieu de lui faire avaler quatre gouttes de poison dans un verre d'eau, je vais en jeter une goutte pure sur la langue ; la proportion sera gardée, vous jugerez de l'effet. Ici, Pyrame ! ici ! cria le chimiste.

Un beau chien épagneul s'approcha joyeusement de son maître et lui lécha les mains. Aussitôt que le poison eut touché sa langue, il bâilla avec effort, retourna à sa place, se coucha et s'endormit en respirant avec quelque peine.

— Maintenant, reprit l'alchimiste en caressant le poil soyeux d'une chatte qui à son appel s'était élancée sur ses genoux et se battait les flancs de sa large queue, vous allez voir que six gouttes d'eau jaune suffiront pour étendre morte à nos pieds cette pauvre bête, dont l'organisation est

toute nerveuse, comme vous savez. Nous disons quatre fois huit pour le sexe masculin, et trois fois six pour le sexe féminin... regardez bien... six gouttes pures, c'est plus qu'il n'en faut.

La chatte poussa un effroyable miaulement et tomba à la renverse les membres roides, la bouche écumante.

— C'est très-bien... Encore un mot : si on voulait n'obtenir la mort qu'après huit ou quinze jours, que faudrait-il faire?

— Il faudrait combiner le mélange de manière à ce qu'un demi-verre d'une boisson quelconque contînt pour un homme dix gouttes de poison, et pour une femme neuf gouttes.

— Maintenant, señor Barbaste, donnez-moi ce flacon.

— Ah! señora, c'est une arme terrible que vous me demandez là : jurez-moi, sur votre âme, que c'est bien Son Excellence le marquis de Mendoza qui vous adresse à moi.

— Ne savez-vous pas qui je suis?

— Je le sais, pardonnez-moi mon hésitation, je sais que vous êtes sa meilleure amie... sans cela, connaîtriez-vous le secret de ce poison?

— Eh bien donc?...

— Ce n'est pas sur lui, au moins, que vous voulez agir?

— Misérable! je vous trouve bien hardi et bien

insolent d'avoir un pareil soupçon. Sachez, puisque vous avez des scrupules, que Son Excellence veut se servir de votre poison pour obéir aux ordres du roi Philippe II, son maître, pour débarrasser la politique de son souverain de quelqu'un qui la gêne en jouant un trop grand rôle dans la Ligue. C'est donc par son ordre et en son nom que je suis ici... Le poison sera employé à faible dose; on veut écarter un ennemi, et non le tuer.

— Je vous remercie de cette explication, señora; voilà le flacon... Que sa vertu fasse triompher la cause de l'Espagne et serve les projets de notre grand prince, mes vœux seront exaucés.

— Pas un mot sur tout ceci; voilà encore cinquante doublons pour payer votre silence.

— Je serai muet, señora, muet comme un mort... assurez-en Son Excellence.

— Adieu... retournez à vos fourneaux... Ne m'accompagnez pas; je n'ai pas besoin de lumière.

— Que signifie ceci? pensa Gourdon lorsque le dialogue eut cessé. Et à qui en veut l'ambassadeur d'Espagne? Oh! les traîtres! Voilà bien ce roi fourbe et sans cœur que notre bon Béarnais méprise si justement! Il a semé tout l'or du nouveau monde pour soudoyer la Ligue et jeter la guerre civile en France, et maintenant il veut

faire empoisonner qui le gène. Lâcheté! infamie! J'aurais dû courir après cette femme... J'aurais dû...

— Hé! Gourdon! ouvrez donc! Que diable! mon cher, je me cogne à tous les coins, et vous ne m'éclairez pas! cria Pampelonne en trébuchant dans le corridor.

D'un bond, le vicomte courut à la porte de la chambre et l'ouvrit. Le Gascon entra d'un pas léger, l'air radieux.

— Déjà de retour? dit Gourdon.

— Comment! déjà... Ah çà! vous avez donc fait un somme? Moi qui craignais de vous faire attendre; si j'avais su, je ne me serais pas si niaisement dépêché... Corbeuf! mon ami, quelle femme! quel ange! que de beauté! quel cœur intrépide et tendre!

— Tu l'as vue?

— Oui.

— La marquise?

— Non.

— Qui donc?

— Venezia, parbleu!

— C'est juste, fit Gourdon en souriant; j'oubliais que tu es pour le moins amoureux autant que moi.

Pampelonne regarda son ami d'un œil hébété.

— Y êtes-vous? dit-il, êtes-vous disposé à

m'entendre? Vous avez l'air d'une âme en peine.

— Certainement, j'écoute, dépêche-toi... La signora...

— *Piano,* mon cher, je ne sais pas entamer un récit par la queue, voilà ce qui m'est arrivé. En sortant d'ici, je suis allé frapper résolûment à la porte de l'hôtel. où on m'a laissé me morfondre pendant dix minutes environ; mais comme je paraissais vouloir enfoncer la porte à coups de marteau, le concierge vint m'ouvrir.

« — Qui demandes-tu, drôle? me dit ce valet tout vêtu de noir.

— Je suis attendu par madame de Montpensier, veuillez me conduire à Son Altesse.

— Tout beau, mon gars, Son Altesse ne reçoit pas les coureurs de nuit; que lui voulez-vous?

— Cela ne vous regarde pas, l'ami: je veux lui parler, voilà tout.

— Eh bien! tu lui parleras demain, car Son Altesse est sortie!

— Sortie?

— Eh! cela te contrarie peut-être?

— Énormément... n'importe, il faut que j'entre; j'ai, dans cette valise, tout un trésor à lui remettre.

— Qui es-tu?

— Cela vous gênerait-il de ne pas me tutoyer,

l'ami? Il me semble que vous devriez voir que nous ne sommes pas de même condition.

Ici, le concierge changea de ton.

— Puisque vous connaissez la duchesse, continua-t-il, citez-moi quelque particularité qui maintienne votre dire.

— Volontiers... Si Son Altesse est sortie, conduisez-moi près de son amie la marquise Fabiani, une noble Vénitienne, installée depuis ce matin, je crois, dans cet hôtel.

— La marquise est sortie avec la duchesse.

— C'est jouer de malheur... Alors menez-moi à la jeune amie de la duchesse, la signora Venezia... Je vous répète qu'il y a, dans ceci, des intérêts les plus chers de la maison de Lorraine. Si le colonel Strozzi parle à Son Altesse avant moi...

— Qu'est-ce que c'est que ce colonel?

— C'est un homme déguisé, comme moi, en colporteur... Il est peut-être à Paris déjà.

— J'ai vu, à la brune, un porte-balle, vêtu comme vous, déboucher par le haut de la rue. Je crois même qu'il s'est arrêté à la porte de l'hôtel.

— Malheureux! obéissez-moi donc vite : si j'étais devancé, tout serait perdu, et vous seriez pendu sans miséricorde.

— Venez! sainte Vierge!... venez... que ne disiez-vous cela tout d'abord?

Après quelques minutes d'attente dans un fort beau salon, je vis arriver, par une galerie, la belle Venezia. Je ne l'aurais pas vue que j'aurais deviné son pas... Cette femme-là m'a décidément ensorcelé. Elle entra dans le salon, me tendit la main avec un charmant sourire qui me trottera certainement par la cervelle toute la nuit et me dit :

— Merci ! chevalier, je vous attendais.

Cette apostrophe me coupa la parole ; la belle avait dit cela du même ton qu'on dit bonjour à l'ami qu'on a quitté le matin et qu'on rencontre le soir ; elle semblait ne pas se douter des dangers que j'avais affrontés pour pénétrer dans ce camp de Philistins, pour arriver jusqu'à elle ; elle trouvait ma conduite toute simple et naturelle. Je comptais sur un élan de reconnaissance et d'amour ; je ne provoquai qu'un divin sourire, et n'eus pour toute récompense qu'un mot affectueux. Trop fier pour laisser deviner ma surprise, je répondis avec modestie :

— J'avais promis, mademoiselle, et n'ai rien calculé pour ne pas vous avoir menti.

— Vous avez confirmé l'opinion que j'avais de vous, chevalier ; cette opinion m'était commandée par des pressentiments, et mon cœur ne s'est jamais trompé. Vous serez en sûreté à Paris, comme au milieu de vos frères d'armes.

— Permettez-moi d'en douter, mademoiselle, car le service de mon maître exige que je m'occupe activement, pendant deux jours, d'une intrigue politique qui, j'en ai peur, trahira mon incognito.

— Et après ces deux jours, que comptez-vous faire?

— Vous dire adieu, mademoiselle, l'âme joyeuse ou triste, c'est-à-dire m'aller couvrir de gloire ou me faire casser la tête.

La jeune fille me jeta un regard qui eût donné du cœur au plus poltron des hommes. Je repris :

— Ainsi, vous le voyez, signora, j'ai peu de temps devant moi pour mener à bout toutes mes entreprises; il faut que je me jette tête baissée partout où m'appellent le devoir et... l'espoir! Commençant par ce qui me paraît le plus difficile, c'est à vous que je m'adresserai; vous n'avez pas oublié que je...

— Réussissez en politique comme en amour, interrompit vivement Venezia, et vous aurez vaincu partout.

— Quoi ! vous vous souvenez!... vous consentez, vous m'accordez!

— J'ai la prétention, chevalier, d'être aussi franche que vous, de fuir comme vous les détours ; s'il est des femmes coquettes qui prennent plaisir à torturer les cœurs dont elles se sont

fait aimer, en ne répondant à leurs aveux que par des demi-confidences, je ne veux pas leur ressembler. Si j'étais homme, j'aurais l'ambition d'être brave comme le chevalier de Pampelonne; mon sexe m'interdit cette bravoure, mais ma gloire me défend une dissimulation puérile. Cependant je dois vous dire qui je suis, vous raconter ma vie entière afin que vous me connaissiez comme je me connais moi-même. Je vous attends ici demain dans la matinée, et je vous parlerai à cœur ouvert devant la signora Fabiani, ma seconde mère et mon ange gardien. Voici ma main, la main d'une amie; qu'elle vous porte bonheur pendant les heures d'absence... Adieu! J'ai déposé, mon cher vicomte, vingt baisers sur cette main blanche, et me voilà. Êtes-vous content de moi? »

— Je te trouve charmant, parole d'honneur!

— N'est-ce pas?

— Ah! c'est ainsi que tu fais mes affaires?

— La marquise n'y était pas...

— Mais, mille diables, tu pouvais bien dire où j'étais, moi!

— N'est-ce que cela? Rassurez-vous, tout en baisant la main de ma chère Venezia, j'ai fait de vous un éloge pompeux, j'ai dit que vous vous morfondiez à l'auberge du Pélican.

— Et on t'a répondu?

— Que demain à dix heures nous pourrions entrer tous les deux à l'hôtel, comme si l'hôtel était à nous.

— A la bonne heure ! maintenant, écoute :

— Parlez, répondit Pampelonne en achevant de vider le pot de bourgogne.

Gourdon raconta, mot à mot, la conversation qu'il avait surprise.

— Eh bien ! dit Pampelonne, qu'est-ce que cela peut nous faire?

— N'est-il pas de notre devoir de descendre chez le savant, de lui mettre l'épée sur la gorge, et de lui arracher le nom de cette empoisonneuse ?

— A quoi bon ? fit Pampelonne en bâillant avec énergie.

— Comment ! à quoi bon?

— Oui.

— A empêcher un crime, parbleu !

— Vous m'étonnez, mon cher ami. Quoi! parce que le roi d'Espagne veut faire empoisonner le duc de Mayenne, ou sa sœur, ou le duc d'Aumale, ou le cardinal de Bourbon, j'irais l'en empêcher? Mais ventre-saint-gris ! vous ne savez plus faire la guerre, vicomte; songez donc que s'il y avait quelque part une corde assez longue pour pendre, à la file les uns des autres, toutes ces canailles de ligueurs, je chargerais l'ingé-

mieux la Gazette de la chercher, cette bienheureuse corde, bien persuadé qu'il la trouverait !... Croyez-moi, laissez Philippe II faire dans la Ligue tout le carnage qu'il voudra, il n'aura jamais rien fait de plus honnête en sa vie.

— Celles que nous aimons, tu l'oublies, sont de la Ligue.

— Soit, mais ceci ne les regarde pas. D'ailleurs n'avons-nous pas assez de besogne sans nous mêler de ce tripotage ? Savez-vous ce que nous gagnerions à faire le métier des estafiers de la police ? Nous y gagnerions de nous mettre en évidence, et d'aller prendre un bain dans la Seine, la tête et les pieds dans un sac. Or, j'avoue ne pas savoir nager de cette façon... Couchons-nous et rêvons de nos fiancées, c'est plus doux, plus aimable et plus logique surtout.

— Ah ! Pampelonne, ma conscience me dit que nous faisons là une mauvaise action.

— La mienne, mon cher, me dit qu'elle a sommeil, et c'est une brave fille à laquelle, par faiblesse, je ne sais rien refuser... Bien le bonsoir !

IV

LES FIANÇAILLES.

On sait ce qui se passait au couvent des Jacobins, pendant que Pampelonne, ravi de son entrevue, dormait comme un bienheureux, le cœur en paradis, et que Gourdon, assez mécontent de lui-même, s'efforçait en vain de l'imiter, poursuivi qu'il était par sa fièvre amoureuse, et par le souvenir de l'entretien du savant et de l'empoisonneuse, entretien qui, malgré lui, oppressait sa pensée comme un cauchemar.

Une heure après que Pampelonne eut quitté Venezia, une litière précédée de quatre laquais armés, portant des torches, entrait dans la cour

de l'hôtel Montpensier, et la duchesse en sortait, donnant la main à la signora Fabiani.

— Mille fois merci, ma toute belle! dit la princesse à la Vénitienne, en l'embrassant à la porte de son appartement ; je vous répète que vous avez été on ne peut plus aimable et gracieuse en vous prêtant à notre petit stratagème. Nous cueillerons bientôt les fruits de votre zèle; le service que vous avez rendu à la Ligue, cette nuit, et le pas que vous avez fait faire à nos propres vengeances, doivent vous rendre heureuse et fière. Quant à moi, je vais savourer dans le repos les délices de la première joie qui se soit glissée dans mon cœur depuis la mort de mes frères.

— Madame, vous me trouverez docile à tous vos ordres, répondit la marquise ; je vous ai ouvert mon âme outragée ; vous connaissez son secret, ses douleurs, rien ne me coûtera pour infliger le châtiment que réclame ma fierté contre l'infâme qui a tenté de l'abaisser... Mais en vérité je voudrais que vous me fissiez l'honneur d'une confidence plus complète, je n'ai pas assez bien compris le rôle puéril que je viens de jouer... Daignez...

— Demain, mon enfant, vous serez instruite de tout... Adieu ! laissez-moi baiser ce beau front.

La marquise se prêta de bonne grâce à cette caresse, et entra dans le somptueux appartement que la duchesse lui avait fait préparer. Deux femmes qui marchaient devant elle, portant des flambeaux, la conduisirent jusqu'à sa chambre à coucher et lui demandèrent ses ordres.

Venezia était dans cette chambre; les bras croisés sur sa poitrine, le buste renversé sur le dossier d'un fauteuil, la tête penchée sur son sein, la jeune fille, encore troublée par l'entrevue qu'elle venait d'avoir avec Pampelonne, semblait sommeiller, mais son esprit voyageait dans ce monde peuplé d'adorables chimères dont l'amour est roi, roi d'éternelle jeunesse et de fraîcheur éternelle! Reconnaissant le pas de sa marraine, la gitana s'élança au-devant d'elle et lui prit la main qu'elle couvrit de baisers.

— Je vous remercie de vos services, répondit la marquise aux femmes que la duchesse lui avait données, vous viendrez demain matin prendre mes ordres.

Aussitôt qu'elle se vit seule avec sa compagne chérie, la marquise poussa les verrous de sa chambre, pressa sur son cœur la tête de Venezia, et dans cet embrassement elle laissa tomber quelques larmes sur les joues de la jeune fille.

— Vous pleurez, madame... vous pleurez!

répéta Venezia chagrine et étonnée ; que s'est-il donc passé, que se passe-t-il en vous?

— Rien qui puisse ou qui doive t'effrayer, mon enfant... rien, pardonne-moi un moment de faiblesse.

— Je vous devine, vous vous êtes trouvée au milieu des ennemis du Valois, vous avez été initiée à leurs projets, on vous a dévoilé, sans doute, la trame de quelque complot qui menace ce grand coupable, et vous vous repentez... vous hésitez... vous oubliez la réparation que nous sommes venues chercher ici, au sein de cette Ligue justement implacable... Vos nouveaux amis vous ont fait peur ?

— Non, rassure-toi, je n'ai oublié ni l'affront, ni la lâcheté... pas plus que ma vengeance... mais en me jetant dans le parti de la Ligue, je n'ai obéi qu'à un noble mouvement de colère, et je n'ai prétendu faire cause commune qu'avec des guerriers. J'ai voulu apporter à ces guerriers tous mes biens, mon dévouement, mes vœux, mes prières, et m'ensevelir avec eux, s'il le faut, sous les ruines de leurs murailles.

— Eh bien ?

— Eh bien ! je crois être dans un camp d'assassins, d'obscurs meurtriers.

— Que vous importe ? N'allez-vous pas prendre en pitié le monstre qui vous a souillée? Qu'il

meure frappé dans un combat, ou frappé d'un poignard, pourvu qu'il meure, justice sera faite. Et si vous écoutiez le conseil de ce que vous appelez ma sauvage énergie, vous souhaiteriez que la mort des braves se détournât de ce chevalier déshonoré, vous souhaiteriez qu'il succombât misérablement, obscurément, sous les coups d'un vil régicide !

— Mais alors, c'est à moi seule que revient le droit, la gloire et le bonheur de porter ce coup vengeur.

— Ne cherchez pas à vous tromper vous-même, en voulant gagner du temps... vous savez à n'en pas douter que l'accès de la cour vous est absolument interdit; que nulle femme n'approche du roi ; que si nous avons eu, une fois, l'occasion d'arriver jusqu'à lui, c'est comme par miracle, et parce que ce lâche sybarite était plongé dans une folle ivresse. Allons ! chère signora, reprenez cœur et courage, songez à votre gloire, à l'orgueil des Fabiani, à votre sang révolté.

— Je me soumets ; d'ailleurs, il n'est plus temps de reculer. Cependant, ce même orgueil de mon sang me reproche la bassesse de l'intrigue à laquelle je me suis mêlée ce soir.

— Racontez-moi donc ce que vous avez fait.

— La duchesse m'a conduite dans un grand couvent, le couvent des Jacobins, je crois. Nous

y avons été reçues secrètement par le prieur de l'ordre, un homme dont le visage est dur, le maintien austère, et qui m'a paru plus envenimé contre le roi que madame de Montpensier et que moi-même. Nous avons attendu dans l'oratoire du prieur pendant une heure entière. J'étais l'objet des soins de ce religieux et de la duchesse; tous deux me remerciaient, avec exagération, du service immense que j'allais rendre à la Ligue, à la France, à la religion. Le prieur nous a laissées seules, un moment, la duchesse et moi, et, pendant ce court moment, madame de Montpensier m'a dit : « Ce que nous vous demandons ne vous coûtera guère ; il s'agit de jouer un bout de rôle dans une comédie en apparence bien futile, et dont les suites sont incalculables. » Comme je désirais connaître ce rôle, elle me répondit : « Nous allons vous mener dans une étroite galerie qui communique avec cet appartement; vous marcherez en étouffant le bruit de vos pas, et, obéissant à un signe du père prieur, vous montrerez votre doux visage à une glace qu'on découvrira devant vous, et prononcerez lentement, à voix haute et sur ce ton, la phrase que voici : « Élu de Dieu, sauve tes frères; arme ton « bras, frappe l'hérétique, et lave les péchés du « Valois dans son propre sang! »

« La duchesse me répéta trois fois ces mots, et

me les fit dire. Puis elle reprit : « Qui que vous voyiez, quoi que vous entendiez, n'effacez pas de vos lèvres le sourire enchanteur qui vous pare si bien, et qu'il vous faudra prendre en parlant. Voilà tout ce que nous attendons de vous. » Je promis de faire ce qu'on me demandait, quoique cette comédie, comme l'appelait madame de Montpensier, me semblât peu digne de mon caractère.

« La duchesse m'embrassa et me dit : « Maintenant, ma chère amie, vous allez permettre que j'ajoute, s'il est possible, à la générosité de Dieu qui vous a faite si belle. »

« Et, sans s'occuper de mon étonnement, elle m'attira vers une table, ouvrit un coffret placé sur cette table, que je n'avais pas remarqué, en tira une parure de diamants simple et riche, déroula en un clin d'œil les nattes de mes cheveux et me coiffa en madone, avec un art et une adresse qui me laissèrent stupéfaite ; puis, prenant un petit miroir d'acier qu'elle portait dans sa bourse, elle le plaça devant mes yeux et me dit : « Ce n'est plus de l'amour que vous inspirez, ma chère amie, c'est de l'adoration. »

« Je ne pus que me sourire à moi-même ; je ressemblais en vérité à la madone del Lago, devant laquelle tu t'agenouillais soir et matin, à Venise.

— Mais c'est un conte de fée que vous me faites là, dit Venezia attentive, curieuse, émerveillée comme un enfant.

— Un conte de fée, c'est le mot, reprit la signora Fabiani; mais voici son plus étrange événement. Le prieur revint et nous dit :

« — Tout est prêt, venez.

« La duchesse me fit répéter la phrase mystérieuse, m'embrassa de nouveau en me disant que j'avais une mémoire d'ange, et comme je suivais le prieur, elle me suivit. Nous passâmes par la petite porte par où le révérend Bourgoing, c'est ainsi que se nomme le religieux, était sorti et rentré ; nous marchâmes prudemment, quoique l'épais tapis sur lequel posaient nos pieds étouffât le bruit de nos pas. Arrivé à l'un des coudes de l'étroite galerie où nous nous trouvions, le prieur s'arrêta et mit un doigt sur sa bouche pour me commander le silence ; puis il alluma des bougies et des verres de couleur disposés en étages autour d'une draperie appliquée à la muraille, s'effaça, me plaça face à face à la muraille, souleva la draperie et tira à lui une coulisse pratiquée dans une embrasure. Cette opération se fit sans bruit, comme par enchantement. Aussitôt, sur un signe de la duchesse, la voix un peu émue par cette scène fantastique, je récitai ma leçon telle qu'on me l'avait enseignée. Un cri me ré-

pondit. Ce cri partit d'une noire cellule, et mes regards se portèrent sur une couchette où était étendu un religieux du même ordre que le prieur. Cet homme attachait sur moi des yeux ardents... Il était d'une laideur repoussante, qui glaça sur mes lèvres le sourire qu'on m'avait ordonné. Je me sentis prise d'une faiblesse, et je chancelai. Les lumières qui m'éclairaient s'éteignirent une à une ; les nuages coloriés qui encadraient ma tête se remplirent d'ombres, la coulisse repoussée par le prieur me débarrassa de la vue de ce moine hideux qui paraissait possédé du démon, et nous rentrâmes sans bruit dans le cabinet du révérend Bourgoing.

— Seigneur Jésus! qu'est-ce que tout cela veut dire? s'écria la gitana, le sein oppressé et palpitant.

— Ce qui t'étonnera encore plus, continua la marquise, c'est que ce moine que j'ai vu cette nuit, et à qui j'ai parlé, auquel j'ai souri, je l'ai reconnu.

— Vous l'avez reconnu?

— Oui, c'est ce jacobin qui, malgré moi, m'a tant effrayée à Étampes, le jour de la procession... le moine d'Angers...

— En êtes-vous bien sûre? interrompit Venezia avec précipitation.

— Ces figures-là ne s'oublient pas, ma chère

enfant... Nous sommes en pleine fatalité... cet homme me fait peur plus que jamais, et je ne comprends pas...

— Moi, je comprends tout.

La gitana raconta ce qu'avait fait Jacques Clément le jour même de cette procession, le service qu'il avait rendu à la marquise, et le baiser qu'il lui avait ravi pour prix de ce service.

— Ainsi, tout nous est expliqué, maintenant, continua-t-elle : ce méchant homme vous aime, vous avez troublé sa raison, et les ligueurs exploitent sa folie en vous exploitant vous-même.

— Horreur ! s'écria la fière Vénitienne.

— Bonheur! répondit l'impétueuse et bouillante jeune fille : car on ne saurait trouver, pour frapper un infâme, une main plus vile que celle d'un impie poussé par une passion sacrilége.

— Mais je ne peux pas, moi, la marquise Fabiani, tremper dans de pareilles turpitudes, me prêter à de semblables monstruosités.

— Que vous importe? Que vous demande-t-on ? Vous n'êtes apparue à ce moine que sous une forme fantastique...

— J'outrage la majesté divine... je me damne...

— Vous vous vengez ! On n'a rien pour rien en ce monde : choisissez, ou de boire votre honte sans laver vos outrages, ou de vous prêter au

stratagème que les ennemis du lâche Valois, plus jaloux que vous de leur haine, ont inventé à votre profit comme au leur. Quel que soit votre choix, je n'en serai pas moins votre fidèle esclave, mais, je le jure ici sur l'éternité de ma mère vénérée, dussé-je me vendre pour vous trouver un vengeur, moi qui n'ai ni gloire à ménager, ni noblesse à dégrader, je me vendrai et vous vengerai !

La signora Fabiani pressa sur son cœur cette sauvage enfant des tribus errantes, baisa ses cheveux et lui dit :

— Tu me rappelles à mon dernier serment : merci ! périsse ma dignité, je n'écouterai que l'indignation de mon cœur... le sort en est jeté, celui qui m'a précipité dans la boue mourra !

— Voilà comme je vous aime... Écoutez, signora, si ces artifices vous sont odieux, je sais un moyen plus honorable, plus droit d'arriver aux mêmes fins.

— Lequel ?

— Peblo !

— Je ne te comprends pas.

— Votre Peblo, à vous, est un homme loyal et brave, un vrai gentilhomme que Dieu mit sur vos pas, il y a trois ans environ.

— Le vicomte de Gourdon ! murmura la marquise avec émotion.

— Il est ici.

— Ici, à Paris?... Depuis quand?... Tu m'épouvantes.

— Il est à Paris avec... avec le chevalier de Pampelonne, balbutia la jeune fille en baissant les yeux. Ils sont arrivés dans la soirée; vous les verrez demain matin.

— Qui t'a donné cette nouvelle?

— Le chevalier lui-même. Il a trouvé le moyen de venir jusqu'à moi cette nuit; je lui ai parlé, là, dans ce salon à côté... Oh! les nobles amis que vous avez en eux, chère marraine!

— Amis bien imprudents!

— Ne les avez-vous pas appelés?

— Sans doute; j'ai commis cette faute dans un moment de folie; la haine bouillonnait avec tant de fureur dans mon âme, que je cherchais partout des appuis, un bras pour me secourir. A présent je suis plus réfléchie : le vicomte et son généreux ami n'ont pu entrer dans Paris qu'en affrontant d'horribles dangers dont je frissonne pour eux!...

— Et s'ils sont heureux de les braver, ces dangers? S'ils ont, en exposant leurs jours, un doux espoir au fond du cœur?

— Je te comprends, pauvre amie, tu parles là pour toi... Tu es trop heureuse pour que je mêle de sombres pensées à tes rêveries joyeuses; je

ne dois pas oublier tes aveux, tes confidences, et sois persuadée qu'en mettant ta main dans celle de ton noble amant, j'éprouverai la seule consolation qui puisse m'être offerte en ce monde... Quant au vicomte... !

— C'est à lui qu'il faut confier le soin de votre vengeance, comme fit la glorieuse fille de l'Inca.

— Jamais! si je ne peux pas aimer le vicomte de Gourdon; si mon cœur lui est fermé, à lui comme à tout autre, je lui dois, au moins, toute mon estime, et il est trop grand dans cette estime pour que j'avilisse sa vaillante épée... Ne me fais plus de pareilles propositions, tu m'offenserais.

— J'obéirai, chère marraine, mais moi qui n'ai pas assez de délicatesse, assez d'éducation pour savoir lequel est le plus noble du glaive ou du poignard, lorsque tous deux sont portés par l'homme que j'aime, je jure de n'appartenir au chevalier de Pampelonne que lorsque le Valois sera mort, soit de la main du jacobin, soit de celle qui recherche la mienne.

La marquise Fabiani sourit avec tristesse à cet élan fougueux de la gitana, elle attira sa tête sur ses genoux, passa sa main dans ses cheveux et lui dit :

— Enfant, parle-moi de tes amours, tu rafraîchiras et rajeuniras ma pauvre âme!

— Du tout!... la nuit ne se passera pas ainsi, vos beaux yeux ont besoin de sommeil ; demain matin vos deux chevaliers se présenteront à vos pieds, et je veux que votre visage ne perde rien de sa beauté.

— Menteuse!... Tu l'aimes donc bien ?

— Presque autant que je vous aime.

— Que Dieu soit avec vous, nobles cœurs, et que le bonheur soit au moins à vos côtés !

La marquise et Venezia dirent ensemble leurs prières, et, selon sa coutume, la jeune fille s'endormit sur une couchette qu'elle avait fait disposer au pied du lit de sa protectrice. Le sommeil de la gitana fut le sommeil d'un oiseau ; dès que le jour jeta ses rayons sur les vitraux de la chambre, elle s'éveilla, et commença silencieusement sa toilette.

— As-tu donné des ordres pour qu'on laisse entrer à l'hôtel le vicomte de Gourdon et le chevalier? demanda la signora Fabiani.

— J'ai voulu avoir votre permission pour cela, chère madame.

— Va donc prévenir le concierge et les gardes de la duchesse, afin que ces messieurs n'éprouvent aucun embarras. Tu diras aux femmes que la princesse a mises à ma disposition de venir me trouver sur-le-champ.

Venezia courut à la marquise, baisa ses mains

et son front, baisers qu'elle lui donnait chaque matin comme si elle eût été sa mère, puis elle acheva vivement de s'habiller et sortit.

Les femmes qui attendaient dans la pièce voisine entrèrent. La signora Fabiani se leva, se mit entre leurs mains, et leur dit :

— Je voudrais monter ma maison en domestiques : si vous avez des amies ou des connaissances qui soient d'un bon service, je vous serai obligée de me les présenter.

Les deux femmes répondirent qu'elles feraient de leur mieux pour se rendre utiles.

Venezia revint, la marquise se donna le plaisir de veiller elle-même à la toilette de sa chère protégée, et pour la rendre belle à son gré, elle y mit la main.

A dix heures, avec cette exactitude que les amoureux disputent aux horloges, Gourdon et Pampelonne se présentèrent à l'hôtel Montpensier, et furent annoncés à la marquise Fabiani qui, tenant Venezia par la main, vint au-devant d'eux, et les reçut dans son salon.

Le vicomte et le chevalier n'avaient pu se résoudre à garder leur prudent costume de marchands forains ; la vanité les avait pris à la gorge, comme on dit, et ils avaient voulu paraître en gentilshommes devant leurs dames. Gourdon portait un habit de velours noir, et

Pampelonne un habit de satin violet ; tous deux avaient posé, non sans faire la grimace, une large croix de Lorraine sur leurs courts manteaux, afin qu'on les prît pour de fervents catholiques et de zélés ligueurs. Ils n'eussent pas fait un pas dans Paris sans cette précaution.

— Je devrais, messieurs, vous voir avec chagrin, avec frayeur, au milieu de vos ennemis, dit la marquise d'une voix émue ; mais cette crainte humilierait vos grands cœurs, et je la repousse. Soyez les bienvenus : votre main, vicomte ; votre main, chevalier.

Pampelonne et Gourdon s'inclinèrent en baisant la main qui leur était tendue, tous deux cherchèrent une réponse sans la trouver.

— Veuillez me suivre, M. de Gourdon, reprit la signora Fabiani, nous sommes de vieux amis, et nous avons beaucoup à causer.

Ivre de joie, le vicomte passa dans la chambre de la marquise, pendant que Pampelonne, peut-être aussi troublé que Venezia, restait en contemplation devant elle, et chiffonnait sa collerette pour se donner une contenance honorable.

Ce cœur de lion, cette organisation intrépide, cet homme qui avait jusque-là traité toutes les femmes avec une légèreté sans égale, se trouvait, en face d'un amour vrai, sérieux, chaste et profond, faible comme un enfant, sans expé-

rience et sans aplomb. Venezia vint à son aide.

— J'aurais désiré, chevalier, dit-elle, que la marquise Fabiani fût en tiers dans notre entretien. Je vous ai promis le récit fidèle de ma vie jusqu'à ce jour, et comme la marquise, ma protectrice, ma bienfaitrice, a été la compagne de mes meilleurs jours, j'aurais voulu que sa bouche vous confirmât ce que va vous dire la mienne.

— Me faites-vous injure, mademoiselle, au point de croire que j'aie besoin d'un autre témoignage que le vôtre? Et d'ailleurs, qui vous demande ici cette confidence? Votre vie, je la connais; vous n'existez, pour moi, que du jour où je vous ai vue pour la première fois, jour béni de mes souvenirs les plus joyeux.

— Votre loyauté me dicte mon devoir. Vous êtes de noble race, et à ce titre vous ne pouvez vous allier qu'à une femme digne du nom que vous portez.

— J'écouterai donc, mais avec le cœur, mais avec amour... Parlez, signora, votre voix si douce me promet trop de bonheur pour que je vous résiste plus longtemps... Apprenez-moi à chérir votre berceau, votre enfance, comme je chéris ma belle fiancée.

Venezia fit asseoir Pampelonne à son côté, et lui raconta rapidement l'histoire de sa famille; le feu, l'énergie, les vives couleurs dont elle

anima son récit tinrent le chevalier palpitant sous le charme de sa parole. L'épisode du coffret de diamants qui avait été ravi à la gitana le fit bondir... une sueur froide couvrit son front, et il s'écria :

— Vous n'avez jamais entendu parler de ce trésor?

— Jamais.

— Et le capitaine la Gazette vous conduisit à Angers, sans avoir pris les ordres de la marquise?

— Nous ne connaissions pas la France, nous suivions l'itinéraire que le capitaine nous traçait.

— Et vous avez, depuis votre séjour au château d'Angers, remarqué que la Gazette, pauvre à Venise et plus pauvre en France, faisait étalage d'un grand luxe?

— Luxe qu'il nous a expliqué par une série d'héritages et de parts de butin.

— Signora, c'est la Gazette qui vous a dépouillée; vos diamants étaient dans un souterrain du château d'Angers. Comment se trouvaient-ils là, je l'ignore; c'est un secret dont je serai maître avant peu.

— Ce que vous me dites est étrange.

— C'est l'exacte vérité, cependant.

Le chevalier raconta en peu de mots son duel à Venise, la cause de son échauffourée à Angers,

et la chasse qu'il donnait depuis lors aux diamants de la Gazette.

— Mais, continua-t-il, ce rusé Normand déjoue mes plans les mieux combinés, il m'échappe quand je suis sur le point de l'arrêter, et je passe ma vie à courir sur ses talons. Avant-hier il était au château de Dourdan, j'y suis arrivé deux heures après son départ; hier il était à l'auberge du Pélican, et j'ai occupé sa chambre une heure après qu'il en était sorti pour aller je ne sais où.

— Pour aller s'enfermer dans Poissy, dont M. de Mayenne lui a confié le commandement avec ordre de s'y faire tuer plutôt que de se rendre.

— Il s'y fera tuer, le misérable! car il est brave et entêté... Il s'y fera tuer, ne fût-ce que pour me jouer un dernier tour de sa façon. Signora, je n'ai d'autre fortune que mon épée. Vous êtes millionnaire, vous, et je me trouve trop pauvre en vérité pour prétendre à votre main, à moins que cette épée, mon seul bien, ne vous fasse rendre tout ce qui vous appartient... C'est un parti bien arrêté.

Venezia allait répondre, lorsque la signora Fabiani parut, donnant la main au vicomte. Pampelonne avait retrouvé sa pétulance et son esprit; l'espoir de se distinguer aux yeux de sa maîtresse l'avait rendu lui-même. Son œil noir

petillait, et il tardait à cet aventureux casse-cou d'être sur la route de Poissy et d'entrer par la brèche, l'épée haute, dans cette place que défendait le Normand.

Le vicomte de Gourdon marchait le front penché. Une anxiété visible le dominait, il regarda son ami avec tristesse, et sourit amèrement à la joie qu'il voyait briller dans son regard.

— M. de Pampelonne, dit la marquise d'un accent voilé, je n'ai pas de questions à vous faire, car je devine vos réponses. Aimez cette chère enfant dont je suis la marraine, dont je voudrais être la mère; elle a le plus noble cœur dont puisse s'enorgueillir un époux. Je la dote de cent mille écus, et la reconnais dès ce jour pour mon unique héritière.

Venezia se jeta sur le sein de sa marraine, et ne chercha pas à retenir les douces larmes qu'elle versa sur ce sein.

Pampelonne, tout en remerciant la signora Fabiani, regarda Gourdon avec embarras et surprise.

L'une des femmes de la marquise vint lui annoncer que la duchesse de Montpensier la priait de passer chez elle aussitôt qu'elle le pourrait.

— Adieu, messieurs, dit la Vénitienne, je vous attends ce soir à dix heures, et vous prie à sou-

per tous les deux... Je pense, chevalier, que vous ne nous ferez pas faute.

Elle donna sa main à Pampelonne, qui, s'inclinant profondément, baisa cette main froide et tremblante, prit son ami par le bras et l'entraîna.

— Ah çà ! mon cher vicomte, dit Pampelonne en sortant de l'hôtel, faites-moi le plaisir de m'expliquer ce que signifie ce visage morose que vous avez.

— Mon pauvre ami, je suis bien malheureux!

— Hein! la marquise est donc ingrate?

— Non... je ne peux l'accuser, mais elle ne m'aime pas... tu as dû le comprendre, en la voyant reconnaître Venezia pour son unique héritière... C'était me refuser sa main.

— Oui, cela m'a paru assez clair !... elle est donc bien difficile, ventre-saint-gris ! le plus beau et le plus brave gentilhomme de France et de Navarre... Mais enfin que vous a-t-elle dit?

— Rien !...

— Comment! rien! vous êtes restés deux heures en tête-à-tête, et j'ai eu le temps, moi, d'apprendre sur le bout du doigt toute l'histoire du Pérou, et bien d'autres histoires, ma foi !

— J'ai deviné que la marquise voulait me confier un grand secret... sa parole expirait sur ses lèvres chaque fois qu'elle abordait cette confidence

qui doit être terrible, funeste, si j'en juge par les efforts qu'elle a faits pour se vaincre. Bref, j'ai tiré de ce long entretien l'assurance que jamais je ne pourrai mériter l'amour de cette femme adorable... « *Un abîme nous sépare,* m'a-t-elle dit ; *ce soir, je serai plus forte pour vous tout dire, je vous dois une explication qu'il serait lâche à moi de retarder plus longtemps ; vous viendrez souper avec votre ami ; cette nuit même, je vous ouvrirai mon cœur, et demain nous nous quitterons pour toujours.* » Voilà ce qu'elle m'a dit... Tu le vois, mon cher Pampelonne, je ne suis pas heureux en confidences, et tu n'es pas le plus discret de mes amis, si caché que tu sois envers moi.

— Eh bien ! mon pauvre vicomte, je vais vous prouver que je suis bavard quelquefois ; écoutez un grand secret... La signora Venezia, que j'aime à outrance, vous le savez, m'a raconté sa vie. Je n'en ai pas été fâché au fond, car je ne savais pas précisément qui elle est, et les Pampelonne ont toujours été très-chiches de mésalliances.

— L'amitié que lui porte la marquise lui suffit, et si elle n'est pas noble...

— Que dites-vous ?

— Je dis que si elle n'est pas noble, tu l'anobliras... tu l'aimes, elle mérite ton amour, n'est-ce pas suffisant ?

— Vous ne connaissez donc pas son origine?

— Elle descend d'une Péruvienne, mais...

— Cher ami, je suis tout bonnement le petit-fils d'un loyal chevalier : Venezia est, en droite ligne, à ce qu'il paraît, petite-fille du soleil : je la trouve donc d'assez bonne, et surtout d'assez vieille maison pour moi. Ce n'est pas tout, un forban a dérobé à sa mère un coffret plein de diamants, dont elle n'a jamais entendu parler depuis...

— Je sais cela, interrompit Gourdon en souriant.

— Vous saviez cela! s'écria Pampelonne stupéfait. Vous saviez cela, et vous ne m'en avez pas soufflé mot?

— Eh! pardienne! tu fais mystère de tout, pouvais-je penser que cette baliverne t'intéresserait?

— Ah! vous appelez cela une baliverne... Eh bien! sachez que si j'ai escaladé le château d'Angers, que si je cours comme un limier à la poursuite du brigand la Gazette depuis plus de trois ans, c'est que j'avais, c'est que j'ai promis au roi de Navarre de fourrer ces diamants dans son coffre de guerre, et que la Gazette est le voleur qui a dépouillé la noble Péruvienne.

— Je tombe de mon haut... Et que comptes-tu faire?

— Partir dès demain pour Poissy où se défend le Normand, au nom de la Ligue, enlever la place et faire rendre gorge au sacripant.

— Compte sur moi pour ce coup de main, je n'aurai jamais une meilleure occasion de me faire tuer.

— Si vous faites cette sottise, mon ami, je ruine ma femme pour faire bâtir votre mausolée. Courons maintenant aux affaires du Béarnais, dont nous nous occupons trop médiocrement, ce me semble.

V

L'ENTREVUE.

Pendant que Gourdon et Pampelonne étaient chez la signora Fabiani, la duchesse de Montpensier recevait le prieur Bourgoing dans son boudoir. Le jacobin, qui avait ses libres entrées dans les appartements de la princesse, s'était présenté de très-bonne heure et avait été introduit sur-le-champ.

— Eh bien! mon père, vous venez sans doute m'apprendre que tout marche à souhait de votre côté? avait dit la duchesse.

— Tout marche, mais trop lentement, Altesse, et je crains bien que nous ne soyons arrêtés, en si bon chemin que nous nous trouvions.

— Qu'y a-t-il encore ?

— Il y a que nous avons affaire à un fou, et qu'il nous faut subir toutes ses folies. Clément...

— Ah! mon Dieu ! reculerait-il ?

— Il fait pis, il se rétracte. La scène de la nuit dernière, scène conduite avec tant d'art et d'adresse, nous sera peut-être fatale.

— Expliquez-vous ! vous me faites frémir.

— Notre idiot a, par malheur, fait preuve de bon sens. Il refuse de croire à une apparition miraculeuse ; il prétend que cette femme qui lui a parlé, qu'il a vue, existe ; il veut la revoir et veut lui parler, non pas la nuit, séparé d'elle par un obstacle, mais en plein jour, mais face à face... Je me trompe fort si ses désirs ne vont pas plus loin.

— Ciel ! qu'avez-vous pu répondre à cette extravagante exigence?

— J'ai répondu qu'il était possible que cette femme existât, que c'était même probable, puisqu'il avait reconnu en elle l'objet de sa passion ; mais qu'alors Dieu avait donné des traits à l'un de ses anges pour le toucher de sa grâce et le mettre sur la voie de son salut. Je me suis fait répéter à dessein l'incident qui avait marqué la procession d'Étampes ; j'ai demandé le portrait, le signalement de la signora Fabiani, et j'ai dit à Clément que vous aviez, en

effet, une amie qui répondait assez exactement à la peinture qui m'était faite. A ces mots, les yeux de Clément se sont animés, et il s'est écrié, dans un transport furieux : « Cette femme, je veux la voir, je veux lui parler... je veux!... » Il s'est arrêté là, me laissant lire toute sa pensée, pensée horriblement profane !...

— Mais nous sommes perdus!... la marquise ne consentira jamais...

— Essayons, il faut museler ce tigre déchaîné... Jetons-lui la proie qu'il demande.

— Mais le moyen, grand Dieu! le moyen?

— Il me reste un espoir. Êtes-vous fermement persuadée que la marquise n'est pas femme à tout sacrifier, sa pudeur comme ses répugnances, pour se venger du Valois?

— Elle sacrifiera sa vie, sa fortune... mais ce qu'elle appelle son honneur... jamais ! Les haines comme la mienne sont rares, mon père ; les courages comme le mien ne se trouvent pas dans deux cœurs à la fois.

— Alors, usons encore de ruse. Il faut que vous décidiez la Vénitienne à recevoir, ici même, en plein jour, son adorateur. Vous ne lui donnerez que deux instructions, à savoir : qu'elle feindra d'ignorer complétement ce qui s'est passé cette nuit au couvent ; qu'elle ne témoignera aucune horreur de notre fou en sa pré-

sence; qu'elle sera pour lui, au contraire, douce, affectueuse, coquette même, s'il est possible; enfin, qu'elle se montrera ennemie implacable du Valois, amie zélée des ligueurs, et enthousiaste de l'homme assez pieux et assez brave pour se vouer à la délivrance du peuple et de l'Église en frappant l'hérétique. Tout cela vous paraît-il impossible?

— Non, j'y parviendrai; mais Clément sera-t-il satisfait de cet accueil?

— Cela se peut : dans tous les cas, nous jetterons ainsi le plus grand désordre dans ses esprits déjà troublés. Il se verra placé entre une apparition céleste et une rencontre naturelle. Il commentera l'explication que je lui ai donnée; il croira, voyant l'ignorance de la marquise, au miracle du message divin, et croira que cette femme dont la possession lui est refusée ici-bas doit lui appartenir au ciel. Plus cette intrigue sera embrouillée, plus elle l'enveloppera, le fascinera et nous le livrera. Nous ne pouvons plus reculer... le salut de l'Union doit être décidé aujourd'hui même.

— Partez, mon père; prenez ma chaise et mes porteurs, allez chercher le jacobin, introduisez-le par la petite porte de l'hôtel, et conduisez-le dans ce boudoir, la marquise sera prête à l'y recevoir dans une heure. Vous me ferez

prévenir de votre arrivée, pour que je ne me montre pas.

— J'entrerai donc dans ce boudoir par vos petits appartements, par votre chambre à coucher?

— Il le faut bien, la discrétion l'exige.

— Je pars, Altesse.

La duchesse, après le départ du père Bourgoing, avait frappé sur un timbre et ordonné à l'une de ses femmes d'aller prier la marquise Fabiani de la venir trouver. Pendant qu'on exécutait cet ordre, la fougueuse princesse composa son maintien, s'efforça de cacher son agitation et de remplacer par un joyeux sourire le pli que la colère et l'anxiété dessinaient sur sa bouche hautaine.

— J'ai sans doute troublé votre matinée, ma chère belle, dit madame de Montpensier en se levant pour recevoir la signora Fabiani, et vous aurez mauvais souvenir de mon hospitalité.

— Rassurez-vous, Altesse, votre message m'a trouvée debout et prête à vous obéir.

— Tant mieux! mon amie; c'est que, voyez-vous, le brouhaha des affaires tient en éveil tous les chefs de la Ligue; nous dormons un œil ouvert et ne vivons que d'activité... Hélas! dans ce tumulte, dans cet orage continuel, j'oublie que je suis femme, et je renonce aux douceurs de

cette délicieuse mollesse qu'aimaient tant mes jours heureux ! Mais asseyez-vous donc, marquise, là, plus près de moi... Eh bien ! avez-vous fait de beaux songes, cette nuit?

— Je n'en fais plus que de sombres ! l'ange des rêves d'or a pour toujours, et depuis longtemps, déserté ma compagnie...

— Cet ange est volage, ma chère amie, il revient à nous par caprice comme il nous quitte... Cette nuit il a chuchoté à mon oreille des mensonges enchanteurs !

— Le réveil est douloureux quand le sommeil est si menteur.

— Et cependant je le calomnie peut-être, cet ange adorable, car ce qu'il m'a dit, l'histoire l'inscrira dans ses annales, s'il se trouve un cœur assez chaud pour venir en aide à la France opprimée.

— Qu'avez-vous donc rêvé?

— J'ai rêvé que le Valois tombait sous le fer d'un assassin. J'ai vu cet assassin, je l'ai reconnu, c'était un jeune religieux de l'ordre des Jacobins.

— Celui de la nuit dernière?

— Précisément.

— Et ce cœur dévoué que vous désirez trouver, c'est le sien, sans doute?

— Non... c'est le vôtre.

— Vous savez bien que mes vœux sont les vôtres. Je vous ai prouvé hier que je ne marchandais pas mes sacrifices... Parlez-moi sans crainte, sans détour... Commandez.

— Je veux d'abord vous embrasser, ma toute belle, car vous faites couler un baume divin dans mes veines. Oui, je vais vous parler sans détour, votre résolution m'encourage... Écoutez-moi bien. Je viens de recevoir la visite du prieur des Jacobins ; cet homme est la tête de l'Union ; son intelligence, son énergie, sa piété, en ont fait l'ennemi le plus redoutable du maudit que nous combattons. Il m'a appris un mystère étrange. Il m'a appris qu'un jacobin de son couvent, nommé Jacques Clément, homme d'une imagination exaltée et de mœurs dissolues, à ce qu'il paraît, vous avait vue à Étampes et s'était follement épris de vos charmes.

— Je sais cela.

— Quoi! vous saviez cela, et vous avez consenti à jouer hier cette scène si puérile en apparence! s'écria la duchesse, qu'un espoir subit vint ranimer.

— Je ne savais rien alors ; j'ai tout appris depuis de la bouche de la compagne chérie de mes malheurs, de Venezia, qui avait surpris le secret de cet homme et me l'avait tenu caché par respect pour moi-même.

— Eh bien! j'ignorais comme vous cette circonstance... Le prieur seul était le confident de Clément. Je dois vous dire que ce religieux est l'un de nos plus zélés soldats. Sa ferveur, son dévouement pour la Ligue, sa haine pour le Valois, vont jusqu'à la furie, et l'amour violent qu'il a conçu et son fanatisme se confondant dans ses esprits assez faibles d'ailleurs, il s'est cru illuminé. Il a cru entendre votre voix lui criant d'un nuage que son bras devait faire triompher la cause de la sainte Union. Le prieur, à qui s'est confié cet insensé, apprenant que vous étiez ici, chez moi, a conduit cette intrigue dans laquelle vous avez joué le premier rôle, et il l'a conduite avec tant d'adresse, qu'un plein succès a couronné ses efforts.

— Ainsi notre vengeur est trouvé... En quoi puis-je encore servir vos desseins?

— Le jacobin ne demande plus qu'une grâce, une faveur, avant de partir pour Saint-Cloud, où le Valois est campé depuis deux jours. Il veut vous voir et vous parler. C'est le vœu d'un martyr !

— Mais il m'a vue, interrompit la marquise avec dégoût.

— C'est précisément parce qu'il vous a vue, répliqua la duchesse qui suivait avec anxiété la physionomie de la marquise, c'est parce qu'il

vous a vue qu'il veut vous revoir. Il ne peut croire encore qu'il était bien éveillé, qu'il était dans son bon sens lorsque vous lui êtes apparue la nuit dernière. Il a appris, je ne sais comment, que vous êtes à Paris, que vous logez dans mon hôtel, et il ne veut se rendre à Saint-Cloud qu'après s'être prosterné à vos pieds, qu'après avoir reçu une dernière exhortation... Son courage, dès ce moment, ne faillira plus; vous le voyez, ce qui vous reste à faire est facile.

— Je ne comprends pas comment ma présence dans cet hôtel peut s'accorder avec la vision...

— Je ne comprends pas cela, moi non plus, se hâta d'ajouter la duchesse, mais je m'en rapporte aveuglément à l'habileté du prieur, qui vient de me quitter à l'instant pour aller chercher le pauvre fou.

— Mais, madame, quand je dirai à cet homme que j'ai joué, que nous avons joué hier une comédie ridicule, quand je lui dirai ce que nous avons fait pour frapper son imagination, il s'indignera sans doute du piége grossier qu'on lui a tendu.

— Aussi faudra-t-il vous garder de parler de tout cela. Le prieur vous recommande, en grâce, de paraître ignorer ce qui s'est passé hier. Vous serez censée voir Clément pour la première fois,

vous ne l'entretiendrez que de votre haine pour Henri III et de votre zèle pour l'Union ; vous ignorez, de même, son projet de finir la guerre par un coup de poignard ; s'il vous le confie, vous l'exhorterez et le louerez à outrance... On ne vous demande que cela.

— Mais ce furieux me parlera sans doute de toute autre chose!... Comment voulez-vous que je puisse entendre ses aveux ? S'il me touche seulement du bout des doigts, tout mon sang se révoltera...

— Soyez douce et bienveillante. Si ce misérable s'oublie... vous voyez ce panneau, ce bouton de nacre?

— Oui.

— Appuyez sur ce bouton, le panneau cédera et vous serez dans mon cabinet, près de moi, à l'abri de toute poursuite, de toute insulte.

La signora Fabiani courba la tête. Son sein se gonfla, une larme roula sur sa joue pâle ; elle se sentait souillée, avilie par ces stratagèmes indignes d'une âme aussi noble que la sienne et de son esprit élevé. Cependant elle se voyait sur une pente irrésistible, elle était engagée dans une intrigue honteuse, mais dont les trames l'enchaînaient. Un moment elle eut la pensée généreuse de se débarrasser violemment de cette machination infernale, mais le souvenir de l'outrage

qu'elle avait subi l'emporta; la fierté de la femme trahie dans son amour, la jalousie du cœur offensé de l'Italienne, effacèrent ce vif éclair de pitié, et vainquirent le suprême effort de la loyauté.

— Je recevrai le meurtrier, dit-elle avec fermeté.

— Je n'attendais pas moins de votre grand cœur, répondit la duchesse ; je dis votre grand cœur, car vous me donnez la preuve de son énergie. Je sais ce que coûte à votre orgueil ce tête-à-tête. Adieu! je ressens vos répugnances, je comprends vos scrupules. Mais j'agirais comme vous, et je suis même jalouse de vous voir diriger le coup qui va nous délivrer de notre ennemi commun, de vous voir donner l'élan à ce bras vengeur et le courage à ce cœur méprisable. Oui, je vous envie, car j'aurais voulu agir seule en tout ceci; ma joie eût été complète, si j'eusse pu me glorifier d'avoir mené à bout, par moi-même et sans secours, cette sanglante représaille.

« Ah ! s'écria la princesse avec feu, tout en étudiant l'effet des singulières paroles qu'elle se décidait à hasarder, ma haine est sans doute plus violente que la vôtre, car je n'écouterais ni répugnances, ni scrupules, et me donnerais corps et âme! oui, corps et âme! si le

démon voulait mon âme, si ce jacobin débauché voulait... Et cependant je suis de sang illustre et royal. »

La duchesse n'avait pas achevé sa phrase, car elle avait saisi un geste d'horreur et de dégoût que la signora Fabiani n'avait pu retenir en entendant cet abominable aveu.

— Vous dites vrai, Altesse, répondit la marquise troublée, effrayée ; je n'ai qu'une colère d'enfant, comparée à la vôtre. Je donnerais mon dernier souffle, ma vie éternelle peut-être, pour me venger... Mais m'avilir par le déshonneur... jamais !

— J'ai été trop loin, chère belle, reprit la duchesse en souriant ; la passion m'emporte, et je ne sais pas m'arrêter quand je parle du maudit ; la mémoire de mes pauvres frères est une noble furie qui me pousse au délire... J'entends des pas de ce côté. Adieu, courage ! n'oubliez pas mes recommandations ; je vous laisse avec notre fou.

La princesse pressa le ressort qu'elle avait indiqué à la Vénitienne et disparut ; la porte à secret se referma d'elle-même.

— Lâche et stupide ! murmura la sœur des Guises en se laissant tomber dans un fauteuil et serrant convulsivement les ciseaux suspendus à sa ceinture ; lâche et stupide ! tu ne savais pas

aimer, puisque tu ne sais pas haïr! Honneur, vertu, mots vides! Voilà où s'arrête toute cette rage! J'ai bien fait de ne pas presser davantage ce cœur pusillanime : si j'avais laissé comprendre la pensée du prieur, si j'avais laissé deviner le prix que Clément exigera sans doute, j'aurais eu l'affront d'un refus, d'une révolte... Et cependant il faut que ce moine aille à Saint-Cloud... il le faut, coûte que coûte!... devrais-je...

La duchesse frissonna de la tête aux pieds, et passa son mouchoir sur son visage, qui venait de rougir jusqu'au front. Ses regards se portèrent sur un portrait du Balafré, et, se remettant de son trouble, elle vint écouter à la petite porte ce qui se disait dans son boudoir.

Le prieur Bourgoing entra dans le cabinet de la duchesse, et, faisant comme elle, il prêta l'oreille à l'entretien de Jacques Clément et de la marquise.

Introduit secrètement à l'hôtel Montpensier, Jacques Clément avait traversé, à la suite de Bourgoing, les appartements retirés de la duchesse, la chambre de toilette et la chambre à coucher. Arrivé au boudoir, le prieur en ouvrit la porte, s'effaça et fit signe au jacobin de passer devant lui.

La signora Fabiani réprima un léger tressail-

lement à la vue de cet homme dont plus que jamais le visage lui parut hideux ; elle ferma les yeux malgré elle devant ce regard fauve et bas comme celui de l'hyène, devant ce front flétri sur lequel étaient tracées toutes les infamies du vice ; mais s'armant de cette fière résolution qu'elle savait trouver dans les moments difficiles, elle changea brusquement de maintien et de rôle. Elle se redressa sur le siége qu'elle occupait, comme pour écouter l'humble supplique d'un vassal, et ce fut à son tour de faire pâlir le jacobin et de le troubler jusqu'au fond de l'âme.

— Vous avez désiré me voir et me parler? dit-elle avec autant de douceur qu'elle put mettre à cette question.

— Oui, madame, j'ai eu cette audace, cette présomption.

— Pourquoi serait-ce de la présomption? Je suis accessible pour tout le monde, surtout pour ceux qui, comme vous, sont les zélés soldats de la foi, de l'union...

— Ah! madame, ce n'est pas mon zèle pour la Ligue qui m'a conduit ici, à vos genoux... à vos pieds... c'est... Mais pourquoi tenterais-je de vous apprendre ce que vous savez aussi bien que moi?... Mes lèvres tremblantes, embarrassées, ne sauraient rendre ma pensée.

— J'ignore...

— Non, vous n'ignorez rien, vous ne pouvez rien ignorer... à moins que je ne sois fou et bien malheureux.

— Expliquez-vous, votre exaltation m'inquiète.

— Madame, vous me reconnaissez, n'est-ce pas? regardez-moi bien.

La marquise ouvrit ses beaux yeux et fixa le moine avec fermeté. L'intincelle qui jaillit de ce regard enivrant fit pâlir et rougir Clément qui s'appuya au dossier d'un fauteuil.

— Je crois me rappeler, en effet, que je vous ai déjà vu le jour de la procession d'Étampes... c'est à vous que je me suis adressée pour un renseignement.

— Oui... mais, avant cela, il y a trois ans, à Angers, le gouverneur Ancyre...

— Ah! fit la marquise avec une sorte d'oubli du passé, notre connaissance daterait de si loin! Nous nous sommes donc vus trois fois, deux fois à Angers, puis à Étampes.

— Et une quatrième fois, que vous oubliez, madame.

— Je ne me souviens pas... où donc?

— Où donc! s'écria Clément, que ce mot fit chanceler.

— Aidez ma mémoire.

— Mais cette nuit, la nuit passée !

La marquise ne répondit pas. Le jacobin prit son embarras pour de l'étonnement.

— Quoi ! ce n'est pas vous qui, pendant mon sommeil, il y a quelque temps, êtes venue me dicter un ordre suprême, me dire : *Élu de Dieu, sauve tes frères !*

— Non.

— Ce n'est pas vous qui avez prononcé ces mêmes paroles, paroles terribles, dans la nuit d'avant-hier ?

— Non.

— Ce n'est pas vous qui, la nuit dernière, m'êtes apparue dans un nuage étincelant ?

La signora fit un effort violent et répondit avec fermeté :

— Vous êtes visionnaire.

— Et cependant, balbutia le jacobin, c'est votre voix que j'ai entendue.

— Les voix peuvent se ressembler.

— Mais c'est votre divin visage que j'ai vu ; je l'ai vu magnifique et rayonnant, comme je le vois à cette heure ! s'écria Clément hors de lui, pendant que de grosses gouttes de sueur s'amassaient et brillaient sur son front.

— Vous aurez fait quelque mauvais rêve.

Cette réponse froide et presque sardonique démonta le jacobin. Ses traits exprimèrent d'abord

une stupéfaction stupide, et bientôt ils s'enflammèrent.

— Signora, dit-il d'une voix brève et saccadée, je ne chercherai pas à approfondir ce mystère... La fatalité se mêle à cette histoire... Je ne me permettrai plus que quelques questions. Vous servez la Ligue de tous vos vœux, m'a-t-on dit?

— De toute mon âme.

— Vous êtes l'ennemie *mortelle* du Valois?...

Jacques Clément appuya avec force sur ce mot.

— Ennemie implacable. Je lui ai juré une guerre à outrance, et je donnerais tout ce que je possède pour n'avoir plus à le détester, à le craindre...

— C'est donc sa mort qu'il vous faut? Eh bien! écoutez-moi! Le Valois compte un million d'ennemis aussi acharnés que vous. Ces ennemis sont des guerriers, des religieux, des femmes, des gentilshommes, des manants. Parmi eux, nul n'a eu le courage, l'audace, le dévouement nécessaire pour abattre le maudit. Et cependant, un homme obscur se lèvera tout à coup, dans la foule, et abattra d'une main hardie cette couronne exécrée... Avec la couronne tombera la tête!...

— Gloire à ce pieux et généreux martyr!

— Ce martyr, ce sera moi, répondit Clément avec un sourire amer. Ce dévouement, je le mets à un prix que vous allez sans doute refuser, vous?

— Parlez!

— Ce que la haine n'a pas su faire, il faut que l'amour le fasse.

— Je ne vous comprends pas.

— Cette femme qui vous accompagnait à Étampes aurait dû vous dire qu'après vous avoir arrachée à une mort certaine, sur le bûcher du Valois, je vous ai déposée évanouie sur le seuil d'une maison, et que là j'ai déposé sur votre beau front deux baisers qui ont rempli mon cœur de flammes dont je suis dévoré nuit et jour. Elle aurait dû vous avertir de cette passion terrible et fatale qui bouillonne dans mon sein, car je vous aime!... Oui, je vous aime avec rage depuis que vous m'avez chassé de votre présence au château d'Angers... Je veux... je veux mourir pour vous!

La marquise, effrayée de l'agitation, de la démence du jacobin, se leva. Clément fit un pas vers elle, tomba à genoux et s'écria :

— Ange ou démon, que tu appartiennes au ciel ou à la terre, livre-toi, et je plongerai ce couteau dans le cœur de ton ennemi; livre-toi, et demain Henri III n'existera plus,

et je périrai moi-même du supplice des régicides, bénissant ton nom et mes tortures... Livre-toi !... livre-toi !

Clément, se traînant sur ses genoux, saisit d'une main la main de la marquise, et brandit de l'autre un long couteau qu'il avait tiré de dessous sa robe.

La signora Fabiani appuya fortement sur le ressort du panneau, mais la porte secrète ne bougea pas.

Clément toujours agenouillé la couvrit d'un regard avide ; ses yeux égarés exprimaient les infâmes désirs d'une passion brutale.

L'âme ignoble de cet homme était à nu sur sa face enflammée.

La marquise, épouvantée, opposa à ce regard de bête féroce la majesté du sien ; c'était la seule arme dont elle pût se servir.

Le jacobin, d'abord terrassé par cette chaste indignation, se releva comme en furie.

La marquise jeta un grand cri et poussa, encore une fois, le panneau avec violence.

VI

LA NUIT.

Le ressort pressé par la marquise fit jouer le panneau ; la porte secrète s'entr'ouvrit ; la Vénitienne s'élança comme un oiseau par ce passage, repoussa violemment la porte et tomba défaillante dans les bras que lui tendait la duchesse.

On n'a pas oublié que madame de Montpensier et Bourgoing s'étaient appuyés contre la cloison pour ne pas perdre un mot de l'entretien de la Vénitienne et du jacobin : ils avaient donc, involontairement, retenu la porte, lorsque la marquise avait voulu l'ouvrir, et lui avaient laissé croire, par cette résistance, qu'elle était tombée

dans un guet-apens. Le prieur était sorti du cabinet de la duchesse lorsque la signora Fabiani y entra ; il était allé rejoindre Jacques Clément par un détour, et il le trouva étendu sur le tapis, l'œil en feu, le front consterné, les joues livides, les lèvres frémissantes de colère.

— Eh bien! mon fils, vos vœux sont maintenant comblés, dit le prieur; vous n'avez plus rien à désirer.

— Rien à désirer! balbutia Clément, rien à désirer! dérision!

— Vous ne parlez pas sérieusement, vous n'auriez pas voulu vous jouer de moi à ce point?

— Mon père, continua le jacobin sur le même ton, et en froissant sa robe, comme pour la mettre en pièces, ce n'est pas ma faute à moi, si je suis devenu fou, c'est la vôtre; je commence à voir un piége dans votre façon d'agir : l'apparition de la nuit dernière n'est qu'un mensonge, je le crains bien.

— Vous blasphémez, impie!

— Je n'affirme pas, je pense... Mais sans discuter davantage, sans donner raison au ciel ou à l'enfer, je dis que cette femme, que je viens de voir et d'entendre, est bien celle dont je suis follement épris. Je dis qu'elle existe, non comme un ange du ciel, mais comme un ange terrestre; je dis qu'il faut, entendez-vous bien? il faut que

cette fière et voluptueuse beauté soit le prix de ma vie... Alors, j'irai mourir à Saint-Cloud.

— Malheureux! pouvez-vous souiller ainsi votre mission divine?

— J'ai dit mon dernier mot.

— Et quelle garantie aurions-nous de votre engagement, si...

— Ma vie que vous m'arracheriez par le dernier des supplices.

— Retournons donc au couvent; vous avez besoin de prier Dieu pour qu'il vous purifie, et moi, je dois l'implorer pour vous.

Une heure après cette scène, on remettait, de la part du prieur des jacobins, à madame de Montpensier, le billet que voici :

« Altesse, je crois la partie perdue, et elle l'est, en effet, si le ciel ne nous vient en aide. Jacques Clément m'a confirmé dans son odieux caprice. La marquise doit se dévouer, ou le Valois régnera et la Ligue sera vaincue. Le temps presse ; encore trois jours, et Paris recevra son premier assaut. Usez donc de votre influence ; la victoire est, dès ce moment, entre vos mains. »

Après avoir froissé avec colère ce billet, la

duchesse le déchira et en jeta les débris dans le réchaud d'une cassolette, puis elle appela une de ses femmes et lui commanda d'aller chercher de sa part, sur-le-champ, la signora Venezia. et de la conduire dans son boudoir.

Quelques instants après, Venezia était devant la duchesse, dans ce même appartement où sa marraine avait reçu Jacques Clément.

— Approchez, mon enfant, dit la princesse d'un ton câlin : on vante beaucoup votre zèle. votre attachement pour la marquise Fabiani : n'y a-t-il rien d'exagéré dans cet éloge?

— On ne dit pas, on ne peut pas dire tout ce que j'ai là, au fond du cœur, de respect et de dévouement pour ma marraine, Altesse ; ce serait vouloir sonder la profondeur de la mer.

— Très-bien, mon enfant, très-bien! les cœurs comme le vôtre sont bien rares en France... Mais cette affection noble et pure est sans doute payée de retour. Vous êtes l'amie et la confidente de la marquise?

— J'en suis fière, madame.

— Alors, vous n'ignorez rien de ce qui se passe actuellement; vous savez que votre marraine nous a rendu un service signalé.

— Je viens de l'apprendre.

— Eh bien! ce service n'a pas encore porté tous ses fruits. Il nous reste un pas à faire dans

la voie que nous suivons ; ce pas, c'est vous qui le ferez.

— Moi?

— Vous-même, oui, vous êtes appelée à couronner l'œuvre de vengeance, à laver les affronts de votre amie, de votre bienfaitrice, dans le sang de son ennemi.

— Parlez, madame ; de grâce, parlez ! La joie m'enivre d'avance. De quoi s'agit-il?

— De bien peu de chose. D'abord, il vous faudra garder jusqu'à demain, ou mieux toute votre vie, le secret du commandement que je vais vous faire. Si la signora Fabiani en était instruite, nous risquerions d'échouer dans notre entreprise.

— Si cette entreprise menace ma marraine, je me récuse.

— Elle sauvera sa gloire, comblera son vœu le plus cher, et n'exposera ni sa vie, ni sa liberté, ni son honneur.

— Commandez donc... vous avez ma parole.

— C'est bien ; à dix heures précises vous viendrez ici... Je vous donnerai vos instructions. Je serai seule, allez, mon enfant, Dieu vous garde!

A peine Venezia était-elle sortie du boudoir que la duchesse s'approcha de son secrétaire et écrivit :

« L'oiseau effarouché s'est apprivoisé, soyez avec Jacques Clément à dix heures, cette nuit, à la petite porte de l'hôtel. Tout ira pour le mieux. Tenez prêts et les lettres de créance et le sauf-conduit, afin que demain matin le jacobin n'ait aucun prétexte de retarder son voyage. Vous le voyez, au lieu d'être perdue, la partie est gagnée. Vous n'aviez d'espoir que dans un miracle, le miracle est fait. A ce soir : conduisez notre homme, il suivra le guide qui le viendra prendre à la petite porte, et vous serez obligé d'attendre sa sortie de l'hôtel, afin de ne plus le perdre de vue à partir de ce moment. »

La duchesse confia ce billet à l'un de ses coureurs, monta dans sa chaise et se fit conduire au Louvre, où le duc de Mayenne tenait conseil avec les principaux chefs militaires de la Ligue.

Pendant que Venezia était chez madame de Montpensier, l'une des femmes au service de la signora Fabiani (celle-là même qui était venue la chercher de la part de la princesse, devant Pampelonne et Gourdon) lui avait dit :

— Madame la marquise m'a chargée de lui procurer quelques domestiques, j'en ai un à lui proposer... Si madame la marquise veut le voir, il attend.

— Volontiers, est-ce un homme?

— Non, madame, c'est une femme... un excellent sujet sous tous les rapports.

— Tant mieux, conduisez-la-moi.

Au bout de quelques minutes la présentation eut lieu. La signora Fabiani fut très-contente de la jeune femme qui offrait ses services. Elle était fort jolie, avait une tournure aisée, des façons distinguées et paraissait de beaucoup au-dessus de sa classe.

— Comment vous nommez-vous? avait demandé la marquise.

— Clémence.

— Vous avez déjà servi ?

— Dans les meileures maisons de la province, madame; je crois être en état de vous satisfaire en tout et pour tout.

— C'est bien, je vous prends à gages, sans autre renseignement, et vous attache dès ce jour à mon service particulier.

Venezia se présenta comme la marquise achevait ces mots. Elle rougit et balbutia :

— Quoi! chère maîtresse, vous ne voulez plus de votre humble et pauvre servante?

La marquise fit signe à son nouveau domestique de se retirer, et lorsqu'elle fut seule avec sa filleule, elle lui dit :

— Tu n'es pas, tu n'as jamais été ma servante, chère enfant; tu es et seras toujours ma meil-

leure, ma seule amie. Hélas! tu vas changer de position, tu vas devenir grande dame; je veux monter et composer moi-même ta maison. Cette fille que je viens d'arrêter est à toi; je veux la garder à mon service, pour la former, jusqu'au jour de ton mariage. Je fais pour toi ce que je ferais pour ma fille : car je t'aime, Venezia, comme j'aimerais le fruit de mes propres entrailles.

La gitana se jeta aux genoux de sa bienfaitrice et les embrassa les yeux en pleurs.

— N'oublions pas que nous donnons à souper, ce soir, au vicomte et à ton fiancé. Je te charge du soin de cette petite fête de famille. Dirige, ordonne; je suis un peu souffrante, les émotions qui viennent de m'assaillir m'ont accablée.

Venezia sortit pour s'occuper de ses nouvelles et importantes fonctions de maîtresse de maison. Elle s'entendit avec Clémence, et trouva en elle tout le zèle et l'intelligence désirables.

La journée se passa dans une longue attente. La duchesse de Montpensier comptait les heures avec impatience, et se surprenait à frissonner, à mesure que le soleil déclinait, et que la grosse horloge de l'hôtel retentissait sous le marteau que poussaient ses inexorables aiguilles. La signora Fabiani, pensant aux aveux qu'elle devait faire au vicomte, se sentait défaillir et prête à

perdre courage. Ces aveux arrachés par un espoir de vengeance ne lui avaient pas coûté, lorsqu'il s'était agi de les confier à la duchesse ; une chaste répugnance lui avait fermé la bouche, lorsqu'il avait fallu les faire à Gourdon, non qu'elle luttât contre un élan d'amour, non qu'elle se sentît vaincue par la loyale tendresse du vicomte et par son généreux dévouement, mais parce qu'elle l'estimait et l'aimait en ami, et qu'elle devinait le funeste chagrin dont ils allaient abreuver ce noble cœur. Quant à Venezia, chacun comprendra son émotion, car tous ceux qui nous lisent ont éprouvé ce frisson fiévreux du premier amour, et en ont gardé le délicieux et saint souvenir !

Un autre personnage de cette tragique histoire attendait avec plus de trouble encore que la nuit fût venue ; ce personnage paraîtra bientôt à visage découvert et se fera reconnaître.

Cette nuit tant désirée jeta enfin ses ténèbres sur la grande cité.

La marquise Fabiani était richement vêtue de deuil comme d'habitude : Venezia, au contraire, portait une toilette simple, mais joyeuse, qui faisait ressortir le type ravissant de sa beauté. La signora Fabiani était pâle ; ses yeux battus indiquaient une souffrance qu'elle s'efforçait de surmonter. Une petite toux opiniâtre interrom-

pait fréquemment sa parole toujours douce et affectueuse.

Elle était dans son salon, à demi couchée sur un sofa, et rendait tendrement à sa fidèle compagne les soins caressants qui lui étaient prodigués.

Clémence entra, et annonça le vicomte de Gourdon.

— Comment! vicomte, dit dona Fabiani d'un ton d'inquiétude et de vif reproche, vous venez seul? C'est vous exposer à un vilain accueil.

— Le chevalier de Pampelonne a été retardé par la politique, madame; mais rassurez-vous, l'amour est avec lui et le ramènera bientôt.

Clémence écouta cette réponse, et son regard, qui s'était assombri, rayonna tout à coup. Un sourire satanique effleura ses lèvres, et elle s'esquiva.

Venezia, sous prétexte de donner quelques nouveaux ordres, se retira également.

Dix heures allaient sonner; la gitana courut en toute hâte au boudoir de la duchesse; elle la trouva occupée à parfumer elle-même ses cheveux et ses vêtements.

— Me voici, Altesse, dit la jeune fille, je suis exacte.

— On ne peut l'être plus, mon enfant; aussi serez-vous récompensée dans votre affection pour

la marquise. Écoutez-moi bien : vous savez où est la petite porte qui donne du jardin sur la rue, je l'ai montrée hier à la marquise pendant notre promenade.

— Je la vois d'ici, Altesse.

— Vous allez passer par ma chambre à coucher et par mon cabinet de toilette, vous gagnerez le vestibule qui conduit à l'escalier dérobé, vous arriverez dans le jardin et ouvrirez la petite porte dont je viens de vous parler. A cette porte, dans la rue, vous trouverez deux hommes, deux religieux; s'ils ne sont pas encore à leur poste, vous les y attendrez. Aussitôt que vous les verrez, vous direz : *Clément!* l'un des deux se détachera pour vous suivre; vous refermerez la porte, repasserez par le même chemin que vous aurez pris, et conduirez cet homme ici. A toute question qui vous sera faite soyez muette. M'avez-vous comprise?

— Parfaitement, madame, répondit la gitana un peu troublée. Parfaitement : est-ce tout?

— C'est tout. Prenez ce fanal, ne cherchez pas à cacher votre visage, au contraire, marchez à front découvert; en traversant mes appartements, affectez de les éclairer pour que Clément sache bien où vous le conduisez. Aussitôt que vous serez dans ce boudoir, vous direz ce seul mot : *Attendez!* et vous vous retirerez, laissant seul et

dans l'obscurité, entendez-vous bien? dans l'obscurité l'homme qui vous aura suivie. Cela fait, retournez paisiblement vers votre marraine, gardez le silence... La signora Fabiani sera vengée!... le sang maudit sera versé!

— Est-il temps que je parte, Altesse?

— Il est temps.

La gitana, sans essayer de se rendre compte du rôle qu'on lui faisait jouer, sans le comprendre, ne voyant dans cette mission mystérieuse qu'un service éminent rendu à la marquise, s'inclina, prit le fanal et sortit du boudoir.

La duchesse éteignit les flambeaux qui éclairaient l'appartement, et passa dans son cabinet.

Venezia ouvrit la petite porte, et, apercevant deux hommes adossés au mur extérieur, elle appela d'une voix ferme :

— Clément!

— C'est bien là sa compagne! murmura le jacobin à l'oreille du prieur. Satan, mon âme est à toi, mon corps est au bourreau. Et il entra dans le jardin.

Venezia tressaillit en reconnaissant le religieux qui avait souillé d'un baiser le front de sa marraine, mais elle se maîtrisa, repoussa la porte, et fit signe à Clément de la suivre. Le jacobin était en proie à trop d'émotions pour pouvoir articuler un seul mot; il marcha silencieusement dans

le cercle lumineux que décrivait la flamme flottante du fanal. En repassant par l'escalier, par le vestibule et par la chambre par lesquels il avait été introduit le matin, il eut peine à contenir les battements de son cœur; il se croyait chez la marquise, et il s'arrêta plusieurs fois pour reprendre haleine. Enfin, Venezia ouvrit la porte du boudoir, écarta les doubles portières et disant : « Attendez ! » elle se retira.

La signora Fabiani, restée en tête-à-tête avec Gourdon, avait rassemblé tout son courage pour lui dire :

— J'ai désiré vous voir une dernière fois, M. le vicomte... mon ami... pour ne pas reculer davantage le moment d'une explication nécessaire à votre repos, au mien et à ma dignité. Vous m'aimez, vous m'en avez fait l'aveu loyal et franc ; ma loyauté, ma franchise, ne doivent pas se laisser surpasser... Je voudrais vous aimer, moi, que ce bonheur me serait interdit !... Oui, ce sentiment doux et sacré serait un crime dans mon cœur, un crime et une lâcheté !

— Un crime! une lâcheté! signora, vous m'épouvantez!... Si la confidence que vous souhaitez me faire doit vous être trop pénible, si elle doit rouvrir des blessures encore saignantes dans ce cœur adoré que je n'ai pu conquérir, gardez votre secret... Laissez-moi vous aimer

dans mes rêves, la fleur embaumée de mon amour ne se fanera qu'avec ma vie.

— Noble ami!... Ah! que ne vous ai-je connu plus tôt, alors que j'étais pure et digne de votre main, de votre nom, de votre gloire!

Ici la marquise s'arrêta; la toux, qui lui avait laissé quelque repos depuis un moment, la saisit avec violence; elle frappa sur un timbre; Clémence, sortant de la chambre à coucher, parut aussitôt.

— Apportez-moi la boisson qui m'est ordonnée, dit la marquise; elle seule me calme.

Clémence sortit et posa sur un guéridon, à portée de sa maîtresse, un gobelet d'argent: la marquise porta le gobelet à ses lèvres et but quelques gorgées.

La toux se calma. Clémence se retira, mais se tint près de la porte entre-bâillée, regardant à la dérobée ce qui se passait dans le salon.

— Je vous demande pardon de mes petites misères, reprit la Vénitienne; cette boisson et, bien mieux, les confidences que je vais vous faire, m'en débarrasseront comme par enchantement...

Comme elle achevait ces mots, la toux reprit le dessus et la signora Fabiani vida d'un trait toute la timbale. Aussitôt ses joues s'animèrent, son œil petilla, ses lèvres s'embarrassèrent.

— Mon Dieu! dit-elle, je ne sais ce qui m'arrive... Je sens que mon visage est en feu et que mes paupières s'appesantissent... Ce ne sera rien, cependant, je suis même mieux... la toux est calmée... mais...

Le vicomte s'élança aux pieds de la marquise, un souvenir terrible venait de traverser son esprit ; en voyant les joues pâles de la Vénitienne se colorer subitement, en remarquant ce vif éclat de ses prunelles, semblable aux dernières étincelles d'un feu mourant, en la voyant lutter contre un étrange engourdissement, il pensa au poison du chimiste espagnol, et frissonna de tout son corps. Dans ce même moment le chevalier de Pampelonne entra, annoncé par l'une des femmes de la duchesse. La porte de la chambre de la marquise se referma vivement.

— Pampelonne, mon ami... mon ami! murmura le vicomte avec effroi. Au secours!... au secours!

— Au secours!... s'écria le chevalier, et pourquoi donc? que se passe-t-il ?... Qu'y a-t-il à faire ?

— Le poison! le poison, malheureux ! L'Espagnol... le chimiste... hier!... regarde-la!...

Le vicomte était hors de lui, de grosses larmes coulaient de ses yeux intrépides que la bataille n'avait jamais fait baisser. Pampelonne comprit

ces demi-mots, en voyant la signora Fabiani renversée, sans mouvement, sur le dossier de son sofa.

— Ah ! c'est vous, chevalier, balbutia la marquise en se débattant avec énergie contre le sommeil qui la terrassait. C'est vous, soyez le bienvenu.

— De grâce, madame, demanda Gourdon, quelle est cette femme qui vous sert ?

— Elle est à mes gages depuis ce matin seulement, c'est une excellente fille... Mon Dieu ! mais pourquoi vous émouvoir ainsi? Ne voyez-vous pas que je suis beaucoup mieux?

— Au nom du ciel, rappelez cette femme, continua le vicomte, et redemandez-lui de ce même breuvage que vous venez de prendre.

La marquise essaya de soulever son bras, mais n'en eut pas la force. Pampelonne s'élança vers le timbre et le frappa. Clémence se présenta à la porte de la chambre, mais le front penché et cachant son visage.

— Donnez à boire à madame, dit Pampelonne, et ne changez rien à sa boisson.

Venezia entra dans le salon, et apercevant le chevalier agenouillé près de sa marraine pendant que Gourdon lui soutenait la tête, elle poussa un cri déchirant et se précipita d'un seul bond sur le sein de la marquise.

Pampelonne lui dit, en quelques mots, l'épouvantable malheur qu'il redoutait, et la pauvre fille se roula aux pieds de sa bienfaitrice en se tordant les bras avec un affreux désespoir.

Dona Fabiani s'était profondément endormie.

Clémence ouvrit franchement la porte et parut tête haute, portant un plateau sur lequel était posé un verre de cristal.

Pampelonne recula épouvanté à la vue de cette femme, comme à la vue d'un spectre.

— La du Fresne ici !... s'écria-t-il. Ah ! misérable ! le crime est consommé ! Quelle furie t'a donc poussée, fille d'enfer !

Le visage de l'empoisonneuse s'anima ; ses yeux jetèrent des flammes ; sa bouche se contracta avec un horrible dédain ; elle montra la Vénitienne d'un geste furieux, et laissa tomber lentement ces mots farouches, qui frappèrent au cœur Venezia et Gourdon :

— Tu as assassiné du Fresne et du Halot : du Fresne et du Halot se vengent par mes mains. Tu aimes cette femme, et je la hais !... Si tu te souviens, tu me comprends... lâche !... sois maudit ! Je te laisse avec ta fiancée, qui n'a plus que huit jours à vivre... je ris de ta fureur et de tes larmes !

Venezia se précipita sur cette femme avec l'impétuosité de la lionne ; mais madame du Fresne

l'écarta d'une main ferme, et, portant à ses lèvres la coupe qu'elle tenait encore :

— Colère pitoyable..., dit-elle, voyez si je vous crains !

— Meurs donc, furie ! meurs trompée dans ta haine et ta vengeance, car ma fiancée, s'écria Pampelonne en prenant Venezia par la main, ma fiancée, la voilà !

L'empoisonneuse, qui avait vidé presque entièrement la coupe, la rejeta avec rage à ses pieds, ouvrit la bouche pour répondre, mais vacilla sur ses genoux tremblants, et tomba comme foudroyée, la face livide, le regard épouvanté, les mains crispées.

On voyait qu'elle avait voulu ressaisir l'âme damnée qui s'était violemment arrachée de son corps; on voyait qu'un hideux désespoir avait accompagné son dernier soupir!

Venezia elle-même était tombée évanouie aux pieds de la marquise Fabiani.

Quant à Gourdon, il avait contemplé dans un morne silence cettte scène tragique où le doigt sévère du Maître Suprême avait fait justice. La douleur et l'effroi l'avaient pour ainsi dire paralysé.

Pampelonne vint embrasser le vicomte et lui dit :

— Le devoir et le service du roi m'appellent à

Poissy, cher ami, mais je ne vous quitterai pas dans ce moment douloureux... Courage, vicomte ; il est sans doute un contre-poison que l'alchimiste nous indiquera.

— Pars ; va où ton devoir te demande, répondit Gourdon. Je peux me séparer de toi pour quelque temps sans me plaindre, puisque l'éternité me sépare de mon plus doux trésor.

Venezia, en reprenant ses sens, fondit en larmes et jeta de déchirants sanglots ; elle ne tendit qu'une main défaillante à Pampelonne qui baisa cette main pour prendre congé, et sortit avec Gourdon qu'un douteux espoir conduisit en toute hâte à l'hôtellerie de Pélican, chez l'alchimiste...

Venezia se mit en prière près de la marquise, et déchira son beau sein de ses ongles rosés, à la manière des filles de sa tribu.

Pampelonne monta à cheval dans la cour de l'hôtellerie, donna rendez-vous à Gourdon au château de Dourdan où il lui conseilla de conduire la signora Fabiani, et prit le chemin de la barrière Saint-Jacques.

Comme le Gascon passait devant la petite porte de l'hôtel Montpensier, cette petite porte s'ouvrit, et il reconnut à la lumière d'une lanterne le sombre visage de Jacques Clément, que reconduisait une femme de la duchesse.

— Où allons-nous maintenant? dit à demi-voix un homme vêtu d'une robe de jacobin qui attendait dans la rue.

— A Saint-Cloud , répondit Clément. Après le paradis, l'enfer.

— Corbeuf! je n'en finirai donc jamais avec cette canaille ! grommela Pampelonne. Elle sort de dessous terre!... Après la duchesse, Satan ! c'est tout un !

Et il piqua des deux.

VII

A NORMAND, GASCON.

Muni du laissez-passer que lui avait remis Venezia, Pampelonne put franchir la barrière Saint-Jacques où il eut toutefois à subir un long interrogatoire. Mais on connaît l'esprit subtil du Gascon, ses reparties audacieuses, et il ne serait pas sage d'avoir conçu quelque inquiétude sur son voyage.

Le chevalier avait merveilleusement employé le temps de son court séjour à Paris ; il avait fait l'amour, il avait fait de la politique, de l'esprit, du drame, et n'était sorti de cette grande ville que lorsqu'il n'avait plus rien à y faire. Aussitôt

qu'il se vit dans les champs, il s'orienta, prit une traverse à sa droite, mit son cheval au galop et tira droit sur Poissy, où il arriva au point du jour.

Dans sa course précipitée, deux craintes sérieuses talonnaient le Gascon. La ville était-elle tombée au pouvoir des royalistes? C'était probable, c'était fâcheux, car le capitaine la Gazette, dans ce cas, était ou mort ou prisonnier; mort, il avait emporté son secret au fond de l'enfer; prisonnier, il appartenait à celui qui l'avait pris, et c'était une difficulté de plus, une difficulté grave pour obtenir de lui ce secret précieux. A une lieue de Poissy, pendant que notre cavalier remontait la rive gauche de la Seine, un coup de canon vint ranimer son espoir. Ce coup de canon fut suivi de décharges régulières qui annonçaient une chaude action.

— Oh! oh! se dit Pampelonne, il paraît qu'on est aussi pressé que moi, là-bas!

Et il enfonça son cheval avec plus de vigueur que jamais. La pauvre bête était rendue, mais elle fit un effort suprême et détala de toutes les forces qui lui restaient.

— Mon homme vit encore, pensa le Gascon, car à sa place tout autre se serait déjà rendu... Allons! la partie s'engage bien.

Le cheval butta contre une racine, et fit ce

qu'en équitation on appelle *panache,* c'est-à-dire qu'il tomba sur la tête pour ne plus se relever.

Pampelonne, après avoir roulé deux ou trois fois sur lui-même dans le vide et la poussière, se remit sur ses pieds et repartit à toutes jambes, comme un fuyard démonté dans une déroute. La canonnade grondait toujours, et chaque coup de canon stimulait notre Gascon, le poussait, l'exaltait et chatouillait son imagination. Bientôt il aperçut le clocher de Poissy qu'enveloppait un nuage de blanche fumée.

— Tiens bon! s'écria Pampelonne, tiens bon, la Gazette, donne-moi le temps d'arriver, brave coquin !

A cinq minutes du camp royaliste, le chevalier vit venir à lui une troupe d'arquebusiers à pied, forte d'environ quatre cents hommes. Celui qui commandait ces soldats était à cheval. Pampelonne le reconnut et courut à lui.

— Hé! hé! M. de Clermont! M. le bailli! cria à tue-tête et du plus loin le chevalier.

— D'où venez-vous ainsi fait? répondit le bailli, dès qu'il fut à même de voir les vêtements poudreux du Gascon.

— Peu importe d'où je viens, je vais à Poissy, c'est là l'important.

— Vous allez à Poissy!... pardieu ! c'est parler à l'aise, je ne sache qu'un boulet de canon qui

puisse entrer dans cette bicoque : ne voyez-vous pas qu'elle nous extermine?...

— Je vous dis que j'y vais, ventre-saint-gris! et de ce pas encore!

— Ma foi! mon cher monsieur, bon voyage, mais ne vous faites pas tuer comme un étourneau ; souvenez-vous de la petite affaire que nous finirons bien par régler un jour ou l'autre, je l'espère.

— Bon! bon! Rien ne presse pour le moment. Quelles gens conduisez-vous là?

— Deux cents huguenots et deux cents catholiques. J'ai l'ordre d'escalader ce bastion qui nous prend en écharpe et de m'en rendre maître, ou d'y faire tuer le dernier de ma troupe. J'ai l'honneur de vous saluer, le temps presse.

— Je vous suis.

— Non, s'il vous plait.

— Pourquoi cela?

— Parce que je parierais cent contre un que nous serons tous couchés par terre avant une heure.

— Raison de plus.

— Raison de moins... j'ai juré que vous ne péririez que de ma main, et je ne veux pas que ce serment soit rompu par ma faute.

— Bailli, coupons-nous donc bien vite la gorge!

— Hélas ! l'honneur et le devoir me commandent de refuser.

— Alors, je vous suis, bon gré mal gré.

— Venez donc, entêté que vous êtes, et que Dieu vous garde !

— Merci !

Le bailli mit pied à terre pour tenir compagnie au chevalier.

Chemin faisant, la conversation continua sur un ton demi-sérieux, demi-plaisant, entre ces deux étourdis qui jouaient avec la mort comme des enfants.

— Il paraît que vous avez trouvé à qui parler dans cette petite ville, dit Pampelonne.

— Je le crois bien. Savez-vous qui la défend ?

— Je m'en doute.

— C'est la Gazette, le baron de la Gazette.

— Un bel animal ! répliqua le Gascon avec dédain.

— A ce titre, c'est un lion, tudieu ! Quelles griffes !

— J'ai juré de le prendre.

— Moi aussi.

— Ah ! et pourquoi cela ?

— Pour le rançonner, pardieu ! le gaillard est fort riche.

— Et que lui demanderez-vous?

— Mon château de Dourdan, parbleu! et son cheval, l'illustre Pompée.

— Est-ce tout?

— C'est bien assez... Et vous?

— Je n'en sais rien encore, votre château me plairait assez, toutefois.

— Vous n'êtes pas dégoûté! Çà, faisons halte, et rangeons notre troupe : prenez les huguenots, je prends les catholiques.

— C'est dit.

A cent pas du bastion, le bailli et Pampelonne embusquèrent la moitié de leurs soldats dans un taillis qui les masquait, leur ordonnèrent d'entretenir une vive fusillade sur le rempart aussitôt que l'ennemi s'y montrerait, et, donnant l'exemple aux plus hardis qui les suivaient, ils s'avancèrent en rampant dans les broussailles jusqu'au pied du fossé, traînant avec eux de longues échelles.

Comme ils descendaient dans le fossé, un boulet lancé d'une courtine vint tomber aux pieds de Pampelonne, le couvrit de terre, tua quatre arquebusiers, et alla ricocher dans un groupe où se trouvait le bailli.

M. de Clermont accourut au chevalier, qui secouait ses habits.

— Êtes-vous blessé? dit-il.

— Pas le moins du monde, et vous?

— Non ; mais j'ai eu une peur bleue en voyant tomber votre chapeau... Que diable! mon cher monsieur, marchez plus prudemment... Je prévois que vous n'avez pas deux minutes à vivre de la façon dont vous vous comportez.

Pampelonne, sans répondre, sauta dans le fossé, suivi de ses soldats, appliqua son échelle à la muraille, et se mit en devoir d'escalader.

Le bailli en fit autant de son côté.

Le rempart se garnit tout à coup de défenseurs; Pampelonne n'avait plus que quelques échelons à gravir pour mettre le pied sur le parapet, lorsqu'un ligueur, saisissant à deux mains le bout de l'échelle, la souleva, la détacha du mur, la balança et la renversa. L'échelle flotta un instant dans l'espace avant de rompre l'équilibre, puis, entraînée par le poids dont elle était chargée, elle tomba lourdement dans le fossé en rendant un bruit effroyable de jurons, d'armures et de gémissements.

— Je l'avais bien dit, murmura le bailli, qui s'était arrêté pour suivre les oscillations de l'échelle... Mon homme est mort! Adieu notre duel !

Et il déchargea l'un de ses pistolets sur un ligueur qui s'apprêtait à le renverser comme Pampelonne.

Agile et téméraire, le bailli s'élança le poignard

d'une main, l'épée dans l'autre, sur le rempart où il fut enveloppé et tiré à bout pourtant.

Pampelonne s'était relevé tout meurtri et avait recommencé son ascension; le hasard avait voulu qu'il tombât sur l'un de ses hommes, tombé lui-même dans un bourbier, de sorte que sa chute ayant été amortie, il en avait été quitte pour de graves contusions; plus heureux dans sa seconde tentative, le chevalier avait escaladé la muraille, suivi d'une cinquantaine d'arquebusiers écloppés, et il s'était mis à la poursuite des ligueurs que le bailli, de son côté, chassait dans la ville l'épée dans les reins.

Pendant que les troupes royales exécutaient ce coup de main hardi, le maréchal de Biron, qui commandait le siége, avait profité de la diversion pour enlever la brèche pratiquée par son artillerie sur un autre point, de sorte que la ville fut prise d'assaut, en même temps, par ses deux extrémités. Les ligueurs, forcés sur les remparts, se jetèrent dans les maisons et s'y barricadèrent, Il fallut emporter une à une toutes ces maisons et s'y battre à corps perdu. Les balles, les grenades, l'eau bouillante, pleuvaient que c'était merveille! Les femmes — tant le fanatisme de la Ligue était puissant et résolu — ne craignaient pas de se montrer aux fenêtres d'où elles lançaient sur les assaillants leurs meubles et des pierres.

La ville était à sac; des clameurs sinistres s'élevaient de tout côté pour signaler l'échec ou la victoire. Les royalistes, furieux d'une résistance aussi opiniâtre, faisaient main basse sur leurs prisonniers, mettaient le feu à tous les coins et pillaient à cœur joie.

Pampelonne poursuivait autre chose que la victoire; il poursuivait un homme et une idée.

Il aurait donné Poissy, son château et ses bicoques, son château, ancienne demeure des rois de France, et ses bicoques lézardées, pour joindre la Gazette et lui faire rendre gorge : aussi cherchait-il le Normand avec un entêtement fabuleux. Il questionnait les blessés, promettait les plus séduisantes récompenses à qui le lui ferait découvrir, et ne recevait partout que de vagues indications.

Au détour d'une rue que M. de Biron venait de balayer, le chevalier rencontra le bailli de Clermont, qui, sans chapeau, les vêtements déchirés, l'épée brisée, le visage souillé de sang et de poussière, faisait bondir entre ses jambes un magnifique cheval noir à crins flottants.

— Eh bien! quelle nouvelle? demanda le Gascon.

— Bonne nouvelle, ma foi! je tiens Pompée, le fameux Pompée! Je l'ai trouvé qui vaguait dans la cour de cette maison en face de nous.

— C'est le cheval de la Gazette?

— Oui, morbleu! c'est lui. Aussi n'ai-je plus rien à faire ici... Ma prise me suffit.

— Et votre château de Dourdan?

— Bah! j'y renonce... On dit que la Gazette est mort.

— Ventre-saint-gris! le croyez-vous?

— C'est très-croyable; il s'est fait une fameuse tuerie partout par là, et le pauvre baron doit être occis.

— Mais comment ce cheval se trouvait-il dans cette maison?

— C'est là que demeurait notre baron... un fameux homme, ma foi!... c'est dommage qu'il ait été fauché par nos gens... Après tout je ne lui en voulais guère et je ne lui en veux plus.

— Vous êtes charitable. C'est une belle vertu que la charité, mais je la pratique rarement pour mon compte... Bref, je veux mon Normand, il me le faut!

— Cherchez-le donc parmi les morts.

— Avez-vous fouillé cette maison?

— Du haut en bas, oui.

— Et vous n'avez rien vu?

— Rien qui ressemblât au baron.

— Et vous n'avez rien entendu?

— Rien.

— Vous ne savez pas chercher, suivez-moi.

— Non pas, je vais prendre les ordres du maréchal.

— Adieu donc, bailli !

— Adieu, chevalier !... Ah çà ! maintenant que la ville est prise, rien n'empêche que j'accepte votre gracieuse proposition...

— Laquelle ?

— Bon Dieu ! que vous avez la mémoire courte... Ne m'avez-vous pas offert de nous couper la gorge aujourd'hui même ?

— Nous causerons de cela demain, si j'en ai le temps.

Et Pampelonne fit un pas vers la maison de la Gazette.

— Oh ! oh ! s'écria le mignon en barrant le passage, la réponse est un peu cavalière.

— Que le bon Dieu vous bénisse, mauvais plaisant ! répondit Pampelonne : ne voyez-vous pas que j'ai un bras en écharpe et que la partie serait inégale ?...Voyons, je vous promets de vous tuer aussitôt que je serai guéri... Là, n'êtes-vous pas content ?

— A la bonne heure !... passez... Hé ! un conseil, s'il vous plaît... Méfiez-vous des caves et des lucarnes, ces coquins font feu par tous les trous.

— Merci !

Pampelonne entra dans la maison qui était

déserte ou à peu près. Il monta au grenier... personne ; il fureta dans tous les appartements... personne ; et il se retirait la mine piteuse et déconfite, lorsqu'il entendit par le soupirail d'une cave certains gémissements affaiblis qui lui firent tendre l'oreille.

— Ah ! bélître que je suis ! s'écria le Gascon ; j'allais manquer mon coup !

Et il s'élança de nouveau à la recherche de l'escalier qui conduisait à la cave de la maison.

La porte de cette cave était fermée ; Pampelonne alla ramasser dans la rue quelques soldats de son parti. Alors il entendit des cris lamentables, de sourds murmures mêlés de jurements, et un cliquetis de vieilles ferrailles.

— C'est mon homme, murmura le chevalier, c'est lui, je reconnais sa voix... Allons, mes amis, trois coups de hache à cette seconde porte, et nous tenons le commandant de cette méchante baraque.

Le lecteur, désirant sans doute savoir pourquoi et comment le capitaine la Gazette se trouvait verrouillé dans sa cave, et pourquoi il gémissait d'une façon si lamentable, nous ne croyons pas pouvoir lui refuser cette honnête satisfaction.

La Gazette était le plus brave aventurier de son temps, mais aussi le plus rusé Normand de son

époque. Nommé gouverneur de Poissy, il avait défendu cette petite place avec une énergie infatigable, avait combattu en chef et en soldat, avait reçu deux blessures assez graves, l'une à la tête, l'autre à l'épaule, et s'était maintenu à son poste, quoique cerné par des forces supérieures, quoique menacé par Biron de la potence, quoique dépourvu de munitions et couvert par de mauvaises murailles. Ce brave partisan avait tenu en échec l'armée royale pendant trois jours, car toutes les villes de la banlieue avaient capitulé, et Poissy gardait un passage important de la Seine. Il faut bien dire que la Gazette comptait sur l'arrivée du duc de Parme, sur une sortie de Mayenne, sur des secours, enfin, qui, cependant, ne lui arrivaient pas.

A la quatrième attaque de la ville, le Normand vit bien que la place allait être emportée ; mais comme il n'aimait pas à se rendre et qu'il savait, à n'en pas douter, qu'il serait pendu si on le prenait les armes en main, il eut recours à cette prodigieuse cervelle qui depuis vingt-cinq ans et plus, peut-être, lui avait fourni des expédients toujours nouveaux, et il imagina un tour de sa façon.

Il était assisté dans son commandement par un homme résolu, intelligent et zélé. Cet homme, ardent ligueur, le gênait passablement, parce

qu'il voulait se faire tuer en combattant, avis que le capitaine ne partageait qu'à demi. La bonne étoile de la Gazette voulut que l'intrépide lieutenant fût tué par Pampelonne sur le bastion escaladé. Aussitôt que la nouvelle de cette mort parvint au Normand, le Normand se frotta les mains et courut, suivi d'un seul domestique, se réfugier dans sa maison, dont il ferma les portes. Abandonnant son cheval dans la cour, la Gazette descendit dans sa cave et entra dans une espèce de cachot, toujours accompagné de son valet; puis, s'asseyant au pied d'un poteau garni d'un carcan de fer et d'une chaîne énorme, il dit au domestique ébahi de cette singulière manœuvre :

— Fais-moi le plaisir, mon ami, de me sceller proprement ce carcan autour du cou.

— Vous voulez donc que je vous étrangle, capitaine?

— Non pas, butor! je veux que tu m'attaches. Là, serre bien... pas si fort, bélître, tu me tords le cou... bon! Maintenant, mon garçon, joins mes deux pieds!.. C'est cela... un tour de plus... ferme le cadenas... C'est très-bien; si l'on te demande où je suis, tu diras que je suis mort; si plus tard on te questionne sur le service que tu viens de me rendre, tu joueras la surprise et seras censé ignorer que je suis ici sous les ver-

rous. Adieu! ton silence sera largement récompensé. Laisse-moi, ferme les deux portes, et bonne chance!

La Gazette était depuis une heure, environ, dans son cachot, lorsqu'il entendit vaguement le bruit que faisait Pampelonne occupé à mettre la maison sens dessus dessous.

— Voici le moment de jouer serré, dit la Gazette.

Et il poussa des gémissements pitoyables, cria au secours à s'époumonner, et fit le vacarme que nous savons.

Pampelonne ayant jeté bas les deux portes du caveau, reconnut le capitaine et lui dit :

— Quoi! c'est vous,. *moussiou lou marquis?...*

— Hélas! oui, moi-même, répondit le Normand d'un ton piteux et en faisant une prodigieuse grimace.

La rencontre n'était évidemment pas de son goût.

— Eh! bon Dieu, à qui en avez-vous? Vous faites, à vous seul, plus de bruit qu'un cent de pendus!

— Pardienne! vous voyez bien que je me désole; me croyez-vous sur des feuilles de rose, par hasard?

— Je vous vois à votre place, mais il ne

s'agit point de cela précisément ; qui vous a mis là ?

— C'est une fatale histoire ; figurez-vous, mon brave chevalier, que je suis ici à croquer le marmot depuis plus de deux jours, comme si j'avais commis quelque grand crime, moi dont l'âme est blanche d'innocence et de pureté.

— Nous ne sommes pas du même avis ; mais n'importe. Comment se fait-il que je vous trouve dans ce cul de basse-fosse ?

— Dès que la ville a été assiégée par les troupes de Leurs Majestés, j'ai fortement, j'ai violemment insisté pour obtenir une honorable capitulation. Mon lieutenant m'a accusé de trahison, et pour se débarrasser de mes conseils et de mon influence, il m'a fait jeter dans ce cachot, m'a fait mettre les fers aux pieds, et m'a, en un mot, traité comme on ne traite pas un chien.

— Vraiment !

— Tout cela, parce qu'il me répugnait de faire feu sur les troupes du roi de Navarre que j'estime particulièrement, et sur les soldats du roi de France dont je suis l'humble sujet fort repentant.

— Ah ! ah !

— Aussi, Dieu soit loué ! vous arrivez à point pour me tirer de ce vilain endroit, où je suis fort mal accommodé.

— Oui-da!

— Tenez, mon cher monsieur, commencez, je vous prie, par m'arracher cette cravate de fer qui gène fort ma respiration.

— Ouais!

— Puis cette maudite chaine qui m'écorche les os des jambes, et enfin ces menottes qui m'empêchent de me gratter l'oreille. Ah! qu'il me tarde de passer mon épée au travers du corps de mon lieutenant... Sauriez-vous me dire s'il est prisonnier?

— Assez de balivernes comme cela, monsieur le flibustier; votre jonglerie peut se jouer devant un âne, mais non pas devant moi.

— Comment!... Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que vous êtes Normand, n'est-ce pas?

— Je m'en flatte.

— Eh bien, moi, je suis Gascon! Vous m'avez berné au château d'Angers, souffrez que je vous berne à Poissy.

— Mais...

— A Normand Gascon, cette fois, monsieur l'ingénieux; vous ne tarderez pas à savoir de quel bois je me chauffe.

— Il est clair que je serai pendu! se dit la Gazette avec une philosophie médiocrement satisfaite.

Pampelonne fit enlever les fers du capitaine et le mena devant lui comme en triomphe.

A cent pas de la maison, le bailli de Clermont, qui, dans sa joie de posséder Pompée, ne se lassait pas de l'équiter et de lui faire exécuter des airs de manége dans toutes les rues de la ville conquise, le bailli, disons-nous, vint à passer, et, reconnaissant le prisonnier, fit une volte, une lançade, exercice équestre alors fort à la mode, et termina ses évolutions par un piaffé fougueux. Après quoi, il se découvrit avec une grâce charmante, salua le plus bas qu'il put et dit à la Gazette, la bouche en cœur :

— Pardienne! M. le baron, je suis fort aise de vous trouver en vie pour vous faire compliment sur mon cheval.

— Votre cheval! répondit le Normand avec un soupir.

— Je dis de Pompée : Mon cheval, comme vous dites de Dourdan : Mon château... Foi de gentilhomme, à choisir, je préfère Pompée... Il paraît, M. de Pampelonne, que nous avons tous deux trouvé la pie au nid?

Un cavalier qui accourait à toute bride vint à Pampelonne et lui dit :

— Chevalier, le roi de Navarre est arrivé au camp sous la ville, il a su que vous étiez des nôtres, et il m'a ordonné de vous faire savoir qu'il vous attend.

— Dites à Sa Majesté que je serai près d'elle dans un instant.

— Pardon!... le roi veut vous parler sur-le-champ; prenez mon cheval et ne perdez pas une minute.

— Le diable soit des princes! grommela le Gascon, il faut toujours s'occuper de leurs affaires avant les nôtres... M. le bailli, un mot, s'il vous plaît. J'obéis aux ordres du roi, et vous prie de me rendre un signalé service.

— Volontiers.

— Ne perdez pas de vue mon prisonnier, faites-le attacher, garrotter, emprisonner, je vous donne carte blanche, pourvu qu'il ne vous échappe pas; c'est un grand misérable auquel je tiens plus qu'à mes yeux; je serai de retour au bout d'un quart d'heure.

— C'est entendu; comptez sur moi, mais ne tardez pas trop à revenir.

— En reconnaissance, je vous tendrai la main et vous prierai d'accepter, à la vie, à la mort, mon amitié, et d'oublier notre querelle.

— Peste! à ce compte je vais donner au baron la clef des champs. Promettez-moi tout le contraire, s'il vous plaît.

— Eh bien, soit! je vous détesterai de toute mon âme et nous nous battrons *in extremis*.

— Voilà qui est parler.

— Quant à vous, la Gazette, je vous traite en gentilhomme : je vous demande votre parole que vous ne vous évaderez pas.

— Je vous la donne…

— Partez, mais partez donc! interrompit le messager.

Pampelonne s'élança vers le camp.

— Attachez M. le baron avec toutes les cordes que vous pourrez trouver, dit le bailli qui se remit à donner des hanches et à faire des pas de côté.

— Il peut se faire que je ne sois pas pendu ! murmura la Gazette dans sa barbe ; l'important est d'avoir beaucoup d'esprit, et je ne suis pas tout à fait un sot, Dieu merci !…

VIII

A QUOI S'EXPOSE UN BAVARD.

Pampelonne lancé, comme un trait, sur le chemin du camp catholique, y arriva en quelques minutes. Le roi de Navarre, informé de la résistance de Poissy, avait voulu voir les choses par lui-même, et faire donner ce qu'en terme de guerre on appelle le coup de collier. Il ne descendit pas de cheval, car il trouva la ville prise, et n'eut que des éloges à distribuer à ses lieutenants.

Pampelonne se présenta.

— Eh bien! chevalier, dit le Béarnais en riant, c'est ainsi que vous vous acquittez de votre mis-

sion? Je vous crois à Paris, et je vous rencontre guerroyant contre une bicoque.

— Sire, un mot à l'écart, si vous le voulez bien. Ma mission, celle que vous m'avez confiée, ainsi qu'au vicomte de Gourdon, a eu tout le succès désirable. Les royalistes que Paris renferme répondront à votre première attaque en attaquant eux-mêmes, par derrière, les défenseurs de la porte où vous donnerez. Ces braves gens sont en petit nombre, mais pleins de courage et de zèle, j'ai visité les plus notables : tout marche à souhait. Reste à savoir quelle porte vous attaquerez.

— Bien ! Écoute, Pampelonne ; je vais te confier un secret qui te prouvera mon estime et ma confiance. J'ai reçu à une lieue d'ici l'avis que la porte Saint-Antoine nous sera ouverte dans la nuit du 1er au 2 août prochain, c'est-à-dire dans deux jours. Tu devines la joie que me cause cette nouvelle. Mais, ventre-saint-gris, je veux que nos Béarnais soient les premiers à mettre les pieds dans Paris ; ce sont eux qui ont fait toute la besogne, à eux l'honneur de la victoire. Pars donc à franc étrier, et va dire à Rosny de s'approcher de Vincennes et de prendre ses dispositions le plus clandestinement possible pour se présenter à une heure du matin à ladite porte Saint-Antoine ; tu lui glisseras le mot à l'oreille,

c'est un homme sûr. Le message rempli, repars pour Saint-Cloud sans débrider, et présente-toi de ma part à mon cousin à qui tu feras même confidence. Avant que nos sybarites aient pris leurs mesures, Rosny sera dans les jardins du Louvre... Allons, en route!

— Mais, sire, ne pourriez-vous pas confier à un autre l'honneur de cette mission?

— Non, à nul autre que toi... Je ne suis assuré de personne autour de moi... Ton hésitation me semble étrange!

— Ah! sire, c'est que j'avais à vider ici une affaire bien grave et surtout bien importante.

— De quoi s'agit-il?

— Des diamants, sire, des diamants!...

— Tu les as retrouvés?

— Je tiens le voleur, il est mon prisonnier; je n'ai plus qu'à l'intimider, le questionner, le pousser et lui arracher le secret de la cachette où il doit avoir mis son trésor.

— Où est ce prisonnier? comment le nomme-t-on?

— C'est le Normand la Gazette, c'est lui qui défendait Poissy, je l'ai confié au bailli de Clermont, il est entre bonnes mains... mais le coquin est rusé, hardi : s'il venait à m'échapper, ce serait un grand malheur, car tout près du Louvre que vous êtes, sire, je ne vois pas que vous ayez en-

core de quoi faire rapiécer votre pourpoint.

Le Béarnais se mit à rire de belle humeur; on sait que ce grand prince se faisait gloire de sa pauvreté et de ses méchants habits; il aimait la rondeur de langage de Pampelonne, et cherchait même à la provoquer pour jouir des saillies du Gascon.

— Je te réponds de ton homme ou plutôt de notre homme; pars sans souci. Ton voleur ne m'échappera pas.

— Dès que Votre Majesté se fait caution, je n'ai qu'à obéir, et c'est avec joie que je vais la servir; mais, de grâce, daignez recommander vous-même au bailli de Clermont de ne traiter à aucun prix de la rançon de la Gazette avant mon retour.

— C'est entendu et convenu.

Pampelonne tourna bride, et piqua des deux.

Il était deux heures de l'après-midi lorsque le Gascon quitta Poissy; à huit heures l'infatigable cavalier mettait pied à terre devant une cabane où logeait M. de Rosny, à deux lieues en avant de Vincennes. Pour arriver là, Pampelonne avait fait un détour énorme par Sèvres et Charenton, afin d'éviter les différents partis qui éclairaient, pour la Ligue, les avenues de Paris.

Sa mission accomplie, le chevalier prit un cheval frais, et se remit en route pour Saint-Cloud

où il arriva rompu, moulu, harassé, au milieu de la nuit.

Ce fut en vain que le messager voulut être introduit sur-le-champ dans le cabinet d'Henri III; les Quarante-Cinq lui barrèrent le passage ; le roi dormait et avait ordonné que, dût-on lui annoncer la prise de sa capitale, on ne le réveillât point.

Pampelonne frappa du pied, et faillit prendre querelle avec messieurs les ordinaires pour tout le tapage qu'il fit. Bon gré, mal gré, le Gascon se vit obligé de battre en retraite, et il demanda l'heure à laquelle il pourrait se présenter le lendemain. On lui répondit qu'entre sept et huit heures, si le roi recevait, il serait reçu.

— Vous aurez la seconde audience, ajouta-t-on, car il est venu un moine ce soir qui, comme vous, a été renvoyé à demain.

— Je pense bien, messieurs, qu'en ma double qualité de soldat et de Gascon, par conséquent de compatriote, vous me ferez passer avant ce défroqué.

Après quelque hésitation, messieurs les Quarante-Cinq promirent au chevalier de lui donner le pas sur le moine, et lui conseillèrent de se présenter à sept heures précises.

Pampelonne demanda si le procureur général la Guesle, qu'il connaissait un peu, était à Saint-

Cloud. Et comme il lui fut répondu que oui, il se fit enseigner son logis, et alla demander à souper et à coucher.

Le procureur général le reçut à merveille et le mena dans sa salle à manger.

Pampelonne s'arrêta sur le seuil de la porte et se gratta l'oreille, signe certain de quelque émotion désagréable chez ce brave compagnon.

En effet, assis à une table et coupant son pain avec un long couteau très-affilé, un moine, la tête couverte de son capuce, le visage pâle et les yeux baissés, soupait paisiblement et frugalement, son bréviaire ouvert à ses côtés.

Ce moine, c'était le jacobin Jacques Clément.

— Que faites-vous ici de cette vermine? dit tout bas Pampelonne à son hôte.

— J'ai recueilli ce brave homme sur la route de Paris aujourd'hui ; il est porteur de plusieurs lettres de messieurs du parlement pour le roi, et n'a pu être reçu par Sa Majesté ce soir. Il le sera demain, et je lui donne, pour cette nuit, l'hospitalité.

Pampelonne se gratta l'oreille encore plus fort, et sans rien demander de plus, il vint bravement s'asseoir à la table du jacobin et tout en face de lui.

Jacques Clément, entendant marcher et chuchoter, leva les yeux, vit le Gascon, et ne témoi-

gna aucun trouble à cette rencontre. Toutefois, si son visage fut impassible, un frisson glacé parcourut tout son corps, et une sueur abondante couvrit son front.

— M. le procureur général, dit Pampelonne, veuillez, puisque vous m'offrez à souper, me faire donner quelque chose de plus solide que les croûtes de pain dont se régale ce bon religieux, j'ai le ventre aux talons.

On apporta du vin, du jambon et des fruits.

— Maintenant, mon cher hôte, allez dormir en paix; je passerai la nuit allongé sur ces escabeaux.

— Je vais vous faire dresser un lit de camp comme à ce bon père.

— Merci! je me lèverai de grand matin, et j'ai l'habitude de me coucher dans mon manteau.

Le procureur général se retira.

« Bien sot et bien fou si je ferme l'œil de la nuit à côté de ce camarade, pensa Pampelonne; j'aimerais mieux m'endormir dans la gueule d'un requin. »

— Hé! mon cher moine, s'écria gaiement le chevalier après cette bonne réflexion, si vous n'avez rien de mieux à faire, contez-moi, je vous prie, comment vous fîtes pour sortir du caveau de la citadelle d'Angers, d'excellente mémoire.

Jacques Clément tressaillit, leva les yeux, et les ramena tout aussitôt sur son bréviaire.

— Hum! vous êtes peut-être devenu sourd depuis trois ans ? continua l'étourdi huguenot tout en faisant une brèche remarquable au jambon qu'il avait attaqué.

Même silence.

— Pardienne! c'est grand dommage, j'aurais désiré savoir de votre bouche discrète ce que vous étiez allé faire chez la Montpensier dans la nuit d'hier.

Le jacobin frissonna de la tête aux pieds, ses joues s'animèrent, son regard brilla et lança au Gascon un éclair de colère, comme la vipère lance son venin. Puis il se calma par degrés, prit son livre et marmotta des prières à demi-voix.

— Ma foi! je pourrai certifier, dit Pampelonne en retournant à sa bouteille, que vous n'êtes pas toujours parfaitement aimable.

— Et que me voulez-vous, enfin? demanda Clément qui se contenait avec peine.

— A la bonne heure! voilà ce petit fausset qui vous va si bien, ou si mal, selon les goûts. Ce que je vous veux, mon brave? Je veux savoir si vous êtes toujours mon ennemi mortel, pas autre chose.

— Toujours.

— Bon ! En ce cas, je dois vous avertir que votre associée, l'estimable madame du Fresne, ne me fera plus grand mal, en ce monde toutefois, car je l'ai fort joliment vue faire le grand voyage la nuit dernière...

— Si elle est morte, interrompit vivement le jacobin, c'est vous qui l'avez tuée.

— J'ai fait de mon mieux pour qu'elle ne souffrît pas longtemps, j'ai l'âme douce et tendre.

— Eh bien ! que m'importe, après tout?

— Hé ! il vous importe que si, comme la du Fresne, vous faites contre moi la moindre tentative malfaisante, comme la du Fresne, je vous écraserai, mon cher moine.

Le jacobin regarda Pampelonne en dessous.

— Vous comprenez, reprit le Gascon, que de vilaines bêtes comme vous et la du Fresne ne méritent ma colère que lorsqu'elles me mordent aux jambes. J'ai pris la ferme résolution de ne vous châtier que lorsque vous seriez assez imprudent pour vous dresser contre moi. D'ici à ce que vous me menaciez ouvertement, vous pouvez manger, boire et dormir en paix, je vous dédaigne. Sur ce, bonne nuit !...

— Je ne songe pas à vous dans ce moment : j'ai un saint devoir à remplir qui me détourne de votre chemin, et vous pouvez aussi bannir toute inquiétude.

— Parole de cagot, l'ami ! Si je m'endormais près de vous, je ne me réveillerais que dans un monde meilleur, comme disent les capucins.

— Je vais cependant vous donner l'exemple de la confiance, répondit Clément.

Et il se jeta sur son lit de camp.

— On dit que vous voulez parler au roi, reprit Pampelonne en souriant : la Ligue vous envoie-t-elle pour le confesser, par hasard ?

— Je vais lui demander la paix au nom de tout son peuple.

— Voilà qui est parfaitement chrétien, mais je n'en crois pas un mot.

— Cela ne m'étonne pas, vous êtes hérétique.

— Grâce à Dieu! monsieur l'ambassadeur.

Jacques Clément, sourd à toute nouvelle question, ferma les yeux pour s'endormir, et s'endormit réellement ; il savait que le chevalier était trop brave pour l'assassiner ; mais le Gascon n'avait pas de lui la même opinion, car il passa une nuit blanche qu'il employa à bâtir des châteaux en Espagne avec l'amour et les diamants de Venezia.

Un peu avant sept heures, Pampelonne mit tout l'ordre qu'il put à sa toilette, et sortit de chez la Guesle.

Quelques instants après, le jacobin s'éveilla,

demanda le procureur général et se fit conduire chez le roi.

Henri III habitait à Saint-Cloud la maison de Jérôme de Gondy, l'un de ses partisans. Les chroniqueurs et les historiens même ont avancé et démenti ce fait, que la maison de Gondy avait, seize ans auparavant, reçu sous son toit la reine Catherine et le duc d'Anjou, et que le duc d'Anjou (depuis Henri III) avait habité le même appartement où il se trouvait le 1er août 1589. Ce fut, disent les livres du temps, dans les mêmes lieux que le duc d'Anjou fit décider le massacre de la Saint-Barthélemy.

Les écrivains calvinistes partent de là pour affirmer que l'équitable Providence arma le bras de Jacques Clément : véritable croyance d'hérétique, car la Providence, que je sache, ne se mêle point de nos iniquités.

Cette maison appartenait, en 1572, à un bourgeois de Paris, nommé Chapelier. La reine mère l'acheta en 1575, et la donna à madame de Gondy, qui la restaura et en fit une charmante habitation où le roi vint loger en souvenir de sa mère, et parce qu'elle était la plus élégante de toute la ville. Pampelonne, grâce à la protection de ses compatriotes les Quarante-Cinq, fut immédiatement introduit près du roi qui venait de se lever. Il était sept heures et demie ; le roi

n'était pas complétement habillé, et paraissait de fort bonne humeur.

— Vous êtes, M. de Pampelonne, le messager chéri de notre cousin, à ce qu'il paraît.

— Sire, je suis son fidèle serviteur et le vôtre.

— Nous le savons; et que venez-vous nous apprendre? Quelque fait d'armes des braves Béarnais, sans doute?

— Sire, je suis venu vous dire tout bas que cette nuit même, entre minuit et une heure, la Porte-Saint-Antoine vous sera livrée.

— Saint Nicolas ! voilà une bonne nouvelle qui fera votre fortune, chevalier... Mais quel est ce bruit? dit le roi en s'interrompant. M. d'Angoulême, veuillez voir ce qui se passe chez mes gardes.

Le comte d'Angoulême sortit et rentra presque aussitôt :

— Sire, dit-il, c'est un moine jacobin que présente M. de la Guesle et qui demande à vous parler; il est porteur d'une lettre et de confidences de messire du Harlay.

— Qu'il vienne; j'ai défendu qu'on maltraitât les gens d'Église : ce sont mes plus grands ennemis, et je leur dois des égards : qu'il vienne et m'attende... Restez près de moi, chevalier.

Le roi, à ces mots, passa dans son cabinet

privé. Jacques Clément fut introduit, précédé du procureur général, qui serra la main à Pampelonne.

En retrouvant son ennemi chez le roi, le jacobin se sentit défaillir, et ses yeux fauves ne purent soutenir le regard franc et loyal du chevalier. Le malheureux vit, dans cette rencontre, un avertissement de la fatalité, et son cœur faiblit.

Le roi sortit de son cabinet au bout de quelques minutes; car il avait hâte de savoir ce que le président du parlement lui faisait dire.

MM. d'Angoulême, d'O, Crillon, d'Épernon, la Guesle et une dizaine de gardes ordinaires se trouvaient dans la chambre royale. Henri III avait à sa gauche Pampelonne, et le procureur général à sa droite. Il fit un pas vers le jacobin et lui dit :

— C'est vous, mon père, qui m'apportez un message du parlement?

— Oui, sire : daignez lire, répondit Clément qui s'avança avec assez de résolution, mit un genou à terre, et tendit une lettre au roi.

Henri rompit le cachet, et lut précipitamment. Tous les assistants avaient les yeux fixés sur le prince pour saisir l'expression de joie ou de mécontentement qu'il manifesterait; et ils ne remarquèrent pas que le jacobin tirait un couteau de sa large manche.

Le roi n'avait pas lu dix lignes du message, qu'il poussa un cri aigu, bondit en arrière, arracha de son bas-ventre le couteau que venait d'y enfoncer Jacques Clément, et en frappa son meurtrier sur le front, en disant avec terreur :

— Ah ! le méchant moine, il m'a blessé !

Pampelonne s'élança sur le jacobin, le renversa d'un coup de pied et lui enfonça son épée dans la poitrine. Les courtisans et les Quarante-Cinq achevèrent ce misérable, dont les vêtements furent mis en pièces, et ils jetèrent son cadavre dans la cour par une fenêtre.

Cette précipitation que mit Pampelonne à frapper l'assassin fut cause qu'on accusa plus tard le parti calviniste d'avoir fait mourir le roi, et d'avoir enveloppé d'un mystère leur trahison en se débarrassant sur-le-champ du meurtrier.

Après le premier trouble qu'occasionna ce crime, Pampelonne pensa qu'il devait avertir le roi de Navarre : il courut donc à son cheval, sauta en selle et prit, ventre à terre, la route de Poissy.

A un quart de lieue de Saint-Cloud, le chevalier rencontra le Béarnais qui se rendait au quartier de Henri III.

— Sire, il y a cent à parier contre un que vous êtes roi de France, dit Pampelonne d'une voix enrouée par l'émotion.

— Es-tu fou ?

Pampelonne raconta ce qui venait de se passer. Le roi de Navarre et son escorte prirent le galop à fond de train. Le Gascon se tint à côté du roi, et lui dit tout en courant :

— Maintenant que j'ai fait vos affaires, sire, me permettez-vous de m'occuper des miennes?

— Ah! mon Dieu! mon pauvre Pampelonne, s'écria le Béarnais, je suis bien étourdi.

— En quoi, sire?

— Ton prisonnier!

— Eh bien?

— Il m'est sorti de la mémoire, et je ne m'en suis pas occupé.

Pampelonne, sans répondre, tourna bride et poussa son cheval avec fureur du côté de Poissy.

. . . .

Revenons à la Gazette, que nous avons laissé en mauvaise veine, si le lecteur s'en souvient.

Lorsque le bailli de Clermont eut bien fait garrotter le Normand, il le mena en son logis et lui tint assidûment compagnie pendant deux heures. Mais c'était un homme de paresse et de résolution à la fois que M. de Clermont, c'est-à-dire que pour un coup de main, pour un duel, pour un enlèvement, il était toujours prêt; hors de là, c'était un mignon voluptueux, un sybarite qui ne connaissait rien de plus fastidieux, rien

de plus détestable que l'ennui : or, le métier de sentinelle et de geôlier ne lui allait nullement, et s'il patienta deux heures en gardant à vue la Gazette, dès le premier quart de la troisième heure, il se prit à bâiller d'une façon dont la Gazette se frotta joyeusement les mains.

— Il paraît que nous ne nous amusons guère, vous et moi, M. le bailli, dit le Normand avec une certaine humilité.

— Vous n'avez jamais dit plus exacte vérité, monsieur. Je m'ennuie à périr, et c'est vous qui en êtes cause.

— Je vous en fais excuse... mais il me semble que le chevalier de Pampelonne est le grand coupable en ceci; car, quant à moi, je ne demande qu'à m'en aller.

— On n'est pas plus sans gène, de me mettre ainsi aux arrêts! répliqua le bailli d'un ton de mauvaise humeur.

— Je le confesse, c'est manquer de procédés... envers vous et envers moi : car, enfin, si M. de Pampelonne était ici, j'aurais déjà traité de ma rançon. Je ne suis pas avare et ne marchande pas. Voudriez-vous, M. le bailli, envoyer demander à M. de Biron si, d'aventure, le chevalier ne nous oublierait pas?

— C'est une idée... Holà! quelqu'un?

Le bailli dépêcha un soldat au maréchal de

Biron ; le soldat revint bientôt et rapporta que le chevalier de Pampelonne, envoyé en mission par le roi de Navarre, s'était absenté pour plusieurs jours.

— Ah ! c'est trop fort ! s'écria le bailli, c'est me prendre pour un nigaud.

— J'en ai peur, hasarda sournoisement la Gazette.

— J'ai envie de vous laisser libre sur parole.

— Gardez-vous-en bien, car je n'ai donné ma parole au chevalier que pour une heure au plus, et je m'évaderais.

— Je vais vous faire jeter dans un cachot.

— Soit, mes amis sont nombreux, je suis fort riche, il y a tout à parier que je vous échapperai.

— Alors je vais vous faire pendre.

— Quoique violent, le moyen n'est pas mauvais... sans doute... Mais vous êtes trop bon gentilhomme pour l'employer.

— Eh ! miséricorde, que voulez-vous donc que je fasse, empêtré de vous comme je le suis ?

— N'avez-vous pas les pouvoirs de M. de Pampelonne ?

— Eh bien ! après ?

— Traitez pour lui, en son nom, de ma rançon.

— Ce n'est pas tout à fait sot, ce que vous me proposez là?

— Je m'en flatte... Qu'exigez-vous?

— Attendons jusqu'à demain ; si je ne reçois aucun avis, nous terminerons cette affaire.

La nuit se passa ; aucun avis n'arriva ; le bailli, qui avait tenu sa parole en vigilante sentinelle et avait couché près du capitaine enchaîné dans son lit, le secoua, au grand jour, et lui dit :

— Décidément, le chevalier se moque de moi.

— J'en ai quelque soupçon, fit la Gazette d'un ton mielleux.

— A combien vous estimez-vous?

— J'ai de moi une très haute opinion.

— Je n'en doute pas ; mais encore?...

— Ne traînons pas en longueur. Je crois que mon château de Dourdan convient fort à M. de Pampelonne.

— Peste ! je le crois aussi, et à moi tout autant.

— Eh bien ! je donnerai ce château en échange de ma liberté, voilà une rançon royale, et qui vous prouve que je me rachète au même prix que vous : c'est faire de moi un pompeux éloge.

— Topez là... et écrivez-moi votre acte de donation.

La Gazette fit ce qu'on lui demandait, et le

bailli lui rendit son épée, en poussant un gros soupir.

— Vous soupirez ? dit le Normand en riant dans sa barbe.

— Pardienne ! ne voyez-vous pas que, comme vous, je romps ma chaîne ?

La Gazette qui, nous croyons l'avoir fait remarquer en mainte circonstance, était un bavard sans fin, se sentit tellement à l'aise, qu'au lieu de s'en aller, il accabla le bailli de récits de voyage, d'histoires, de balivernes, d'aventures, de prouesses dont M. de Clermont fut littéralement assommé.

La Gazette était en verve et ne tarissait point. Ivre de joie depuis qu'il se sentait libre, il se donnait carte blanche. Du discours léger il passa à l'histoire, et de l'histoire il tomba dans la politique. Le bailli, étourdi par cette avalanche de lieux communs et de phrases décousues, suait sang et eau. Vingt fois il avait fait un salut de la main, tiré son chapeau, souhaité le bon voyage à ce damné radoteur, le Normand restait toujours campé sur ses jambes et ne finissait que pour recommencer.

— Mais, pour Dieu ! capitaine, tirez-moi, une fois pour toutes, votre révérence ; j'ai hâte d'aller prendre un peu l'air... Vous avez la langue par trop bien pendue, et je vous aimerais fort si vous étiez muet.

— J'ai fini, M. le bailli. Je tenais à vous expliquer ma conduite politique, afin que, le cas échéant, vous me servissiez de caution près du roi, que j'ai combattu par fatal entraînement, croyez-le... je...

Un officier de Biron entra et interrompit le bavard.

— M. de Clermont, dit-il, je suis chargé de vous remettre ce billet de la part du maréchal, et chargé, en outre, d'arrêter cet homme.

— Comment! quoi? qu'est-ce? s'écria la Gazette : je suis libre, monsieur.

Le bailli lut à haute voix :

« Les ligueurs viennent de brûler vifs trois officiers de l'armée royale, tombés entre leurs mains. Je veux des représailles : le commandant de Poissy et cinquante notables seront pendus sur-le-champ ; livrez votre prisonnier. »

— C'est sans réplique, dit le bailli ; mon cher monsieur, vous achèverez vos histoires dans le royaume des taupes, où les oreilles sont sans doute aussi patientes que curieuses.

La Gazette eut beau réclamer, on l'emmena ; il eut beau se débattre, on le conduisit sur l'une des places de la ville où l'attendaient les bourreaux.

Pendant que le malheureux capitaine traversait la ville d'un côté, Pampelonne y entrait au galop par un autre bout. Il demanda le logis du bailli, ce qui lui fit perdre un temps précieux, et enfin il mit pied à terre devant ce logis, au moment où M. de Clermont allait en sortir, monté sur Pompée, pour une promenade.

— Mon prisonnier? cria le Gascon.

— Ah! parbleu! vous arrivez à temps pour le voir...

— Dieu soit loué!

— Pour le voir tout chaud pendu!

— Hein?

— Je dis que ce pauvre diable danse sans violons en ce moment sur la place d'armes.

— Corbeuf! monsieur, vous me payerez ceci plus cher que vous ne pensez! cria Pampelonne hors de lui, épouvanté.

— O ciel! c'est ce que je demande depuis plus de huit jours... Venez donc, il y a derrière cette maison un joli coin fait tout exprès.

Sans répondre, Pampelonne courut à toutes jambes sur la place d'armes, qu'il vit hérissée de gibets auxquels flottaient de nombreux cadavres.

IX

LA CACHETTE DU NORMAND.

Arrivé sur la place d'armes, la Gazette jeta un regard mélancolique et piteux sur les potences qui dressaient vers le ciel leurs bras sinistres, et il fit la grimace qui lui était familière dans ses plus mauvais jours.

On lui lia les mains au dos, et on mit son cou à nu.

Cinquante bourgeois, pris parmi les notables de la ville, étaient alignés sur un rang, attendant que les valets des exécuteurs eussent terminé leurs préparatifs. Le Normand vit clair et net qu'il allait faire le saut périlleux ; mais entêté

jusqu'à son dernier souffle, il voulut parler au grand prévôt, et lui exposa qu'en sa qualité de commandant et de noble il avait droit à être pendu le dernier, et il insista sur cette prérogative afin, disait-il, de faire certain examen de conscience qui devait lui fermer les portes de l'enfer et lui ouvrir celles du paradis. Le prévôt trouva la requête admissible, d'autant plus que la Gazette l'avait faite en termes très-décents et fort convenables. On garda donc notre homme pour le bouquet!

Le répit cependant ne fut pas de longue durée; en ce temps-là, on avait une grande habitude des formes, et les exécuteurs opéraient avec une merveilleuse rapidité.

Les cinquante bourgeois furent bientôt hissés en plein air, et le tour de la Gazette étant venu, un bourreau lui mit la main sur l'épaule et lui dit :

— En avant!

— Un moment! je n'ai pas fini, j'ai encore la moitié de mon *Confiteor* à réciter, et quelques menues prières à répéter.

— Vous achèverez tout cela en marchant.

— Non pas, non pas!... Et d'ailleurs, je ne vois pas le gibet où vous comptez m'attacher.

— Le voilà, il vous crève les yeux.

— Vous voulez rire, sans doute?

— Le moment serait mal choisi.

— Me prenez-vous pour un rustre ? Je prétends jouir d'une potence plus haute que celle de ces manants ; je suis capitaine, morbleu !

— Bah ! un peu plus haut, un peu plus bas, vous n'en aurez pas le cou moins bien tordu.

— Vous pouvez tordre mon cou, mais vous n'avez pas le droit de le déshonorer.

— Ah çà ! en finirons-nous ? cria le prévôt.

La Gazette était Normand, et par conséquent chicanier ; il tint bon, et dit au prévôt :

— Monsieur, je vous mets à ma place...

— Je vous remercie pardieu bien ! Elle est jolie, votre place !

— Si on voulait vous pendre avec vos suppôts, ne voudriez-vous pas être distingué d'eux par un gibet de bonne façon ?

— Emportez ce bavard et qu'on l'étrangle, répondit le prévôt, il se fait tard.

Les valets se jetèrent sur la Gazette qui se débattit comme un beau diable, rompit ses liens et assena une grêle de coups de poing à ceux qui l'avaient saisi ; mais sa force d'hercule ne put que retarder de quelques minutes le fatal moment. On le garrotta de nouveau et on le mit au pied de l'échelle.

Réduit à l'impuissance, le Normand ne fut pas

réduit au silence, il invectiva tous les assistants, et il accabla d'injures ses bourreaux.

— Hé! l'ami, lui dit le prévôt, ce n'est pas tout que d'être pendu, il faut être poli, savez-vous cela?

— Va-t'en au diable, coquin ! répondit la Gazette, et si je te rencontre un jour là-haut, je te pendrai, moi, la tête en bas.

Pendant que le pauvre patient se démenait, deux valets glissèrent un nœud coulant à son cou, et dix bras tirant sur l'autre bout de la corde qui était passée dans un anneau du gibet, enlevèrent le capitaine et lui firent perdre terre.

La Gazette jeta un cri d'hyène ; mais en homme expert, il ne fit aucun mouvement, afin de ne pas accélérer la strangulation.

L'espoir n'abandonnait pas cet entêté, même quand la mort s'asseyait sur ses épaules. Ce n'était pas lâcheté chez lui, c'était confiance dans son étoile, et cette confiance ne fut pas trompée.

Au moment où le capitaine commençait son ascension, Pampelonne débouchait sur la place d'armes; il courut au gibet de la Gazette qu'il venait de reconnaître, tira son épée et coupa la corde entre les mains des bourreaux.

Le Normand, qui n'était encore qu'à quatre pieds de terre, tomba comme une masse, se re-

leva tout étourdi, se frotta le cou et dit au chevalier d'une voix étranglée et en essayant d'avaler sa salive :

— Pardieu ! voilà un bon service que vous me rendez là, monsieur, ou je ne m'y connais pas, mais du diable si je l'attendais de vous!... Ouf ! ces gueusards m'ont réellement fait mal.

Le prévôt voulut interposer son autorité, mais Pampelonne dit qu'il avait des ordres du roi de Navarre. Le maréchal de Biron, qui venait voir si on avait exécuté sa sentence, prétendit que le roi de Navarre n'était pas le roi de France, et Pampelonne, lui parlant à l'oreille, lui démontra qu'il était probablement roi de France et de Navarre.

Alors le chevalier reprit son prisonnier, et, l'amenant à l'écart, lui dit :

— Je vous ai tiré d'un mauvais pas, mais il ne tient qu'à vous d'être rependu, et, cette fois, bel et bien.

— Je n'en ai pas fantaisie... Tudieu! ce n'est pas bon du tout, croyez-moi.

— Alors, dites où vous avez niché les diamants de la signora Venezia, coquin que vous êtes.

La Gazette fit, derechef, cette grimace que nous lui connaissons, et, selon son habitude, il désira que la question lui fût répétée.

— Si vous ne vous expliquez pas catégorique-

ment, reprit Pampelonne, je vous renvoie là-haut sur-le-champ. Et il montra la potence.

— Ma foi ! si la fortune est agréable, grommela la Gazette, la vie est trop aimable pour que je la quitte, monsieur. Les diamants dont vous voulez bien me faire l'honneur de m'entretenir sont on ne peux mieux cachés dans un endroit fort retiré dont j'ai seul le secret, secret dont...

— En finirez-vous, corbeuf! interrompit Pampelonne qui était, lui, sur des charbons ardents.

Évidemment le Normand, fidèle à ses principes, gagnait du temps en pataugeant dans une phrase qu'il eût voulu ne jamais achever.

— Ils sont, monsieur... Mais, un moment, vous me garantissez la vie sauve, sur votre honneur ?

— Sur mon honneur, si vous dites vrai, vous irez vous faire écarteler où vous voudrez.

— Ils sont, monsieur, dans la cave du château de Dourdan, enfoncés dans le mur à main gauche, tout à fait au fond; vous reconnaîtrez la place à une croix rouge peinte sur ce mur.

— Très-bien ! Vous allez me suivre jusqu'à Dourdan, et si vous avez menti. gare à vous !

Sans prendre congé du bailli de Clermont, Pampelonne et la Gazette, montés sur des chevaux frais, se mirent en route pour Dourdan.

La Gazette était désarmé, Pampelonne avait le

pistolet au poing et faisait marcher le capitaine devant lui.

Il fit pendant la nuit un clair de lune superbe, ce qui eût ôté au Normand toute idée d'évasion s'il eût voulu fuir; mais il était de bonne foi et résigné.

Le lendemain de très-bonne heure, nos voyageurs entrèrent dans la grande allée du château et mirent pied à terre dans la cour d'honneur, où Venezia fut la première personne qu'ils rencontrèrent.

Pampelonne, sans perdre de vue son prisonnier, se jeta aux genoux de sa fiancée, qui lui tendit la main et détourna la tête pour cacher quelques larmes.

— Je vous devine, signora, dit le chevalier, je vous devine et ne vous interrogerai pas; je comprends qu'un affreux malheur met le deuil dans ce château... La marquise...

— Elle existe, mon ami, mais, hélas! nous comptons les minutes que la charité du Tout-Puissant lui donne encore à vivre.

— Et Gourdon! mon pauvre Gourdon?...

— Son désespoir nous navre! il fait pitié... Venez, chevalier, votre présence adoucira l'amertume de sa désolation.

— Chère Venezia, le ciel nous a été propice, et à côté de notre bonheur il a placé de noirs

chagrins pour nous rappeler que tout est peine et joie dans ce monde. J'ai complétement réussi dans mon entreprise, et j'amène à vos pieds ce grand coupable... Allons, coquin, à genoux ! dit le Gascon à la Gazette, et demande pardon à cette noble dame du crime que tu as commis.

La Gazette s'exécuta de bonne grâce ; il était dans l'un de ses bons moments, il éprouvait par hasard l'un de ses accès de probité, si rares qu'il criait lui-même au miracle, lorsque se tâtant le cœur il les sentait venir. Il s'agenouilla donc devant Venezia, et lui dit avec toute l'émotion dont il était susceptible :

— Il est vrai, ma bonne demoiselle, que je vous ai dépouillée assez malhonnêtement ; mais je peux vous affirmer que le démon s'en est mêlé, car je vous conterai plus tard comment s'est passée toute l'histoire. Si j'ai fait preuve d'une conscience un peu large à l'endroit de vos diamants, c'est que j'avais, comme on dit, les poches à sec et retournées ! J'étais fort misérable à cette époque, et vous me sembliez être, vous, dans l'opulence. J'ai bien eu l'idée de ne prendre qu'une grosse poignée de ces beaux diamants dont vous ne savez pas le compte assurément, et de vous rendre le reste ; mais chaque fois qu'avec cette intention je plongeais la main dans cette boîte étincelante, ma main, qui s'ouvrait fort

grande, refusait de se fermer. Bref, voici la clef du coffre : quand on est aussi riche que vous, on pardonne aisément à un pauvre hère comme moi.

Venezia fit signe au capitaine de se relever, et remettant la clef de son trésor à Pampelonne, elle lui dit :

— Ceci n'appartient qu'à vous, mon seigneur et maître.

Gourdon arriva, et se jeta dans les bras du chevalier, qu'il tint longtemps pressé sur sa poitrine. Les deux amis ne se parlèrent pas ; une douleur sympathique les rendait muets, l'un et l'autre ; mais, dans cet éloquent silence, leurs nobles cœurs se comprirent et se soulagèrent.

— Puis-je la voir ? demanda enfin Pampelonne.

— Non, mon ami, pas dans ce moment, elle dort... Venezia, retournez à son chevet, le médecin vous réclame.

Venezia fit un signe d'adieu et d'amour à son fiancé, puis elle se retira.

— Le médecin que tu as appelé est-il sûr et éclairé? demanda le chevalier.

— C'est l'alchimiste, c'est l'Espagnol Barbaste, l'inventeur du poison ; il lutte lui-même, avec énergie et désespoir, hélas ! contre la foudre partie de ses propres mains.

— Et que dit-il ?

— Il dit que la dose employée a produit d'affreux ravages, il dit que, sans ses efforts, la marquise aurait déjà succombé, mais sa science est à bout, la mort s'est emparée déjà de sa noble victime... demain... demain ! dans la matinée, l'âme du bel ange aura sa place au ciel !

Pampelonne pencha la tête de son ami sur son sein, et l'embrassa, puis il reprit :

— Courage donc, vicomte ! il est impie de se révolter contre la volonté suprême : soyez aussi grand que votre infortune, et cherchez une consolation dans l'affection de vos amis et l'éclat de votre gloire.

Gourdon se détacha doucement, et sans répondre, de l'étreinte du chevalier, et alla s'asseoir, sombre et rêveur, sous le berceau de feuillage et de fleurs que le bailli de Clermont avait choisi pour élever un mausolée à ses deux adversaires ou à lui-même.

— Ce brave gentilhomme me fend le cœur, dit la Gazette en passant ses doigts dans sa moustache pour se donner une contenance et dissimuler son émotion.

Pampelonne soupira et répondit distraitement :

— Venez me montrer votre cachette, capitaine, pour en finir avec cette affaire.

— Oui, cela nous occupera.

Arrivé dans la cave, le Normand marcha droit au mur du fond, s'arrêta devant la croix rouge qu'il avait indiquée, et déplaça aisément une poutre qui paraissait soutenir la voûte. Sous cette poutre était une longue plaque de fer à charnières déguisées, qu'un ressort pressé par la Gazette fit pivoter sur elle-même. Alors le capitaine, plongeant les mains dans la cavité que découvrit cette plaque, en retira une boîte en cuivre cerclée d'acier, de forme allongée, et la présenta à Pampelonne qui, la portant au grand jour et l'ouvrant, fut ébloui à la vue des richesses qu'elle contenait. Les diamants, les rubis, les topazes étaient rangés avec une symétrie, avec un soin, qui attestaient l'amour de leur propriétaire illégitime. Le pauvre Normand leur jeta un dernier regard où se peignaient ses plus vifs et secrets sentiments; ce regard avait je ne sais quoi de piteux et de tendre, de grotesque et de mélancolique; certes la grimace qu'eût pu faire l'ancien maître d'armes si on lui eût arraché les entrailles, n'eût pas été plus pitoyable, mais elle était aussi du plus précieux comique. Il avait le cœur sur les lèvres et la larme à l'œil.

— Si j'en juge par le contenant et le contenu, dit Pampelonne, vous avez été assez sage, assez honnêtement économe.

— Tout y est, chevalier, hélas! corbleu! tout

y est; la boîte seule a été changée... j'avais laissé le coffret de la Péruvienne au château d'Angers.

— Je le sais, pardieu! bien!... Hum! qu'est-ce donc? je vois là certaine brèche?

— Oui, une brèche de soixante mille écus qui ont servi à payer ce château, ce domaine de Dourdan, lequel château vous appartient.

— Et le bailli de Clermont, l'oubliez-vous?

— Le bailli n'a plus de droits sur sa terre, et je lui ai payé ma rançon, en lui cédant pour votre compte, tous les miens. Il a en main un acte en bonne forme.

— Ah çà! mais alors comment avez-vous vécu pendant trois ans? Comment avez-vous soutenu votre luxe?

— Les revenus de ma terre m'ont suffi.

— Bah! cette terre n'a pu payer le quart de votre dépense.

— Je ne dis pas non, chevalier.

— Alors, pour le reste?...

— Pour le reste, j'ai fait des dettes... c'est une vieille habitude dont il m'était dur de me départir.

Pampelonne ne put s'empêcher de rire à cet aveu naïf. Il referma le coffret et sortit de la cave.

— Désirez-vous vous retirer? demanda le Gascon au Normand.

— Où diable voulez-vous que j'aille? Laissez-moi suivre votre fortune : aussi bien la Ligue menace de mal finir, et il est temps que je songe à bien finir, moi.

— Soit; mais, à l'avenir, serez-vous honnête homme?

— Aussi honnête que j'ai été coquin.

— A ce compte, en parlant de vous dans cent ans, on dira saint la Gazette, l'ami.

— Hé! le grand malheur! ce nom fera la fortune des almanachs.

Pampelonne rencontra Gourdon qui se promenait appuyé au bras de l'Espagnol Barbaste.

— Tu peux la voir, mon ami, dit le vicomte, elle désire te recevoir... viens avec nous.

La Gazette tira le chevalier par un pan de sa jaquette et lui dit tout bas :

— Je serais bien heureux si je pouvais aller demander pardon de mes escapades à madame la marquise... une si noble dame, que j'ai si indignement trompée tout en la vénérant.

— Venez!

X

FABIA-FABIANI.

Le vicomte, le chevalier et le capitaine, marchant sur la pointe des pieds et précédés par l'alchimiste, entrèrent dans une grande chambre dont les rideaux étaient fermés; au fond de cette chambre, sur une haute estrade, était un lit de parade, l'un de ces grands lits carrés comme on en voit encore dans les vieux châteaux, et qui semblaient destinés à recevoir toute une famille. Sur ce lit, vêtue d'un peignoir blanc, et mise avec cette élégante simplicité dont elle s'était toujours parée, la marquise Fabiani était étendue sans mouvement et presque sans vie. Sa tête, digne du plus habile ciseau, reposait sur

des coussins qu'elle foulait à peine. Son visage avait perdu cette délicieuse fraîcheur de sa jeunesse tout à coup flétrie, mais les nobles traits de ce visage amaigri se reproduisaient dans leurs lignes si pures et leurs contours si délicats. Ses yeux n'avaient plus l'éclat magnifique et soudain que leur donnait le cœur de la fière patricienne, foyer d'amour et de chevaleresque courage, mais en perdant cette animation. ils exprimaient une adorable langueur, une résignation touchante, l'éloquente pensée d'une ineffable mélancolie et l'espérance en Dieu, dernière et fidèle compagne de tous ceux qui s'en vont de la terre au ciel.

Venezia était accoudée à l'une des colonnettes du lit, près du chevet de la malade. Abîmée dans une douleur sans nom, elle ne quittait pas des yeux sa bienfaitrice; jalouse de son moindre regard, elle voulait le recevoir la première, et lorsqu'un angélique sourire effleurait les lèvres de la marquise, ce sourire la faisait frissonner d'épouvante et de joie.

— Approchez, chevalier, dit la Vénitienne de ce son de voix enchanteur qui, pour être affaibli, n'était pas moins harmonieux.

Pampelonne s'agenouilla devant cette couche de douleur, et baisa respectueusement la main blanche et veinée d'azur que la marquise lui offrit.

— Vous voyez que tout est à peu près fini, dit dona Fabiani. Dieu, dans sa bonté, a voulu que je vous revisse encore pour joindre à votre main celle de ma chérie Venezia. Un homme aussi brave que vous, un gentilhomme aussi loyal ne peut que rendre heureux l'ange de vertu que lui confie le ciel. Ce bonheur que goûtera ma filleule, ma fille d'adoption, je prierai Dieu qu'il lui donne la durée des sentiments les plus durables en ce monde, et quand vous en remercierez Dieu, tournez-vous vers mon souvenir, mon souvenir vous bénira !

Venezia, Pampelonne et Gourdon pleuraient sans chercher à se cacher. La Gazette, retiré dans un coin, faisait des efforts incroyables pour ne pas éclater en sanglots, et, en dépit de ces efforts, il mordait sa moustache que trempaient des larmes grosses comme des perles. La marquise l'aperçut et l'appela ; il s'approcha du lit et tomba lourdement sur ses deux genoux, en s'écriant :

— Ah ! noble dame ! se pourrait-il que j'eusse quelque chose à me reprocher dans votre malheur ?... S'il en est ainsi, je cours me noyer !

— Rassurez-vous, capitaine, vous avez commis de grandes fautes, mais vous n'êtes cause en rien de ma mort. Nous avons tous des faiblesses et des vertus dans le cœur, je suis certaine que le

vôtre est purgé de ses vices, et que vous vivrez désormais en homme d'honneur. Venezia et vous, chevalier, mes amis, je vous recommande mon ancien serviteur.

La Gazette, étourdi par cette douceur, énervé par cette voix divine, poussa un soupir énorme, se releva, se sauva de la chambre de la marquise, et courut au jardin, où, s'en donnant à son aise, il fondit en larmes avec d'autant plus de violence, que c'était, pour lui, un événement tout à fait nouveau, et qu'il avait à vider, ce jour-là, tous les réservoirs de sa sensibilité.

— Et vous, mon ami, avait dit la signora Fabiani à Gourdon, après un sourire provoqué par la déroute de la Gazette, ne me toucherez-vous pas la main ?

— Ah ! madame, si, en la touchant, je pouvais arracher votre mal et le jeter dans mes veines, vous ne me feriez pas ce doux reproche !

— N'ayez pas de semblables pensées, vicomte, il ne faut pas critiquer Dieu qui veut que je meure, et que vous viviez pour l'honneur de la France. Si la volonté des mourants est sacrée, telle est la mienne, et vous allez, devant tous, ici, faire le serment de m'obéir.

— Ne me demandez pas cela ; non, de grâce, ne me le demandez pas...

— Vous voulez donc que nous nous quittions

fâchés! interrompit la signora Fabiani du ton le plus caressant et le plus enjoué.

— Oh ! non... mille fois non... j'obéirai.

— Vous l'avez entendu, chevalier... M. de Gourdon n'a jamais manqué à sa parole. Docteur, ajouta-t-elle en s'adressant à l'alchimiste, combien de temps me reste-t-il encore à vivre avec toute ma raison ?

— Madame, Dieu seul...

— Après Dieu, vous le savez... ne cherchez pas à me tromper... vous voyez que je ne suis pas un enfant.

— Madame, si vous voulez vous reposer, ne pas parler de toute la nuit, et prendre avec exactitude les breuvages que je vous donnerai, vous irez jusqu'à...

— Jusqu'à demain, n'est-ce pas?

— Oui..., madame, jusqu'à demain matin vers dix heures.

— Merci ! Conserverai-je la parole jusqu'à ce moment?

— Vous ne perdrez la voix que quelques minutes avant de monter au ciel !

— Faites donc venir le chapelain, pour que je remplisse mes derniers devoirs... Messieurs, à demain, bon courage !

Mon ami, dit-elle encore au vicomte, vous viendrez me faire vos adieux, ainsi que M. de

Pampelonne, de bon matin... J'ai à vous achever le récit commencé à Paris à l'hôtel Montpensier... Vous apprendrez, sans me maudire, je l'espère, que votre amitié seule devra quelques fleurs à ma tombe, et que votre amour n'y devra jamais prier.

On devine ce que fut cette nuit solennelle pour tout le château; une tristesse de plomb pesa sur ses habitants, qui n'osèrent pas s'adresser la parole; un silence morne descendit sur ses tourelles avec les ombres qui précédaient, pour la noble Vénitienne, les ténèbres de l'éternité. Seuls, les oiseaux s'endormirent sous les feuillées, deux à deux, en gazouillant comme d'habitude; seul, le soleil, joyeux de son éternelle jeunesse, se leva radieux et jeta ses gais rayons sur les fleurs, qui frémirent sur leurs tiges et s'inclinèrent pour recevoir ses caresses.

Venezia, Gourdon, Pampelonne, le chapelain et le señor Barbaste étaient réunis au chevet de la mourante qui semblait s'être un peu ranimée. Son regard était plus vif, mais son front plus pâle.

— Ouvrez les fenêtres, dit la signora Fabiani; donnez-moi de l'air, je veux voir encore frémir les feuilles au souffle de la matinée, je veux adorer Dieu dans la splendeur de ce jour qu'il a fait sans nuage.

Alors la marquise pria l'alchimiste de s'éloigner quelques instants, et, rassemblant toutes ses forces, elle commença le récit de sa vie, qu'elle acheva dans un religieux silence, sans avoir désigné son séducteur autrement que par le nom du comte de Saveuse.

— Hélas! murmura Gourdon, cet aveu qui vous a tant coûté me fait vous chérir davantage, et je suis plus malheureux que je ne pensais l'être, puisque le comte de Saveuse est mort, et que je ne puis vous venger!

— Il n'est pas mort, mon ami, car le misérable qui s'est joué de mon honneur, de ma fierté et de ma vie, avait un nom d'emprunt, c'était... c'est Henri de Valois, roi de France!...

— Le roi de France! répéta Gourdon. Ah! malheur à lui!...

— Le roi de France est mort! s'écria le bailli de Clermont, qui entra bruyamment et tout botté dans la chambre. Puis, s'apercevant de la tristesse qui régnait autour de lui, il s'arrêta et dit à demi-voix :

— Il est mort assassiné par Jacques Clément.

La signora Fabiani se redressa sur ses oreillers, un éclair brilla dans ses yeux, une dernière rougeur gagna ses joues, et elle murmura :

— Merci, mon Dieu! Et cependant pour vous j'avais pardonné.

Son regard s'éteignit, et elle tomba dans les bras de Venezia éperdue.

Pampelonne voulut en vain entraîner Gourdon hors de cette chambre funèbre ; il résista à toutes ses prières. Alors le chevalier sortit avec le bailli pour se faire donner quelques détails sur l'événement tragique qui faisait asseoir une dynastie nouvelle sur le trône de France.

Ces explications données, le bailli changea de ton et dit :

— Maintenant, mon cher monsieur, rien ne nous empêche de vider notre différend.

— Voulez-vous m'assassiner? répondit Pampelonne.

— Non pas ; je veux vous tuer très-poliment.

— Eh bien! mon ami, si vous ne voulez que cela, attendez que mon chagrin soit passé, car je ne me sens pas le courage de me défendre.

— Quel diable d'homme! Et combien de temps durera ce chagrin?

— Toute ma vie.

Le bailli, démonté par cette réponse, tendit la main au chevalier et lui dit :

— Vous êtes encore plus entêté que moi ; à nous deux, nous ferions damner tous les saints : soyons amis, puisque nous ne pouvons pas être ennemis.

— De tout cœur, mon cher bailli : hélas! c'est

bien assez de la tombe que vous verrez bientôt sous votre berceau de verdure, au bord de votre source de prédilection !

— C'est tristement vrai !... mais ne dites ni mon berceau, ni mon ruisseau, ni mon château. Dourdan est à vous, comme, en ce moment, Paris est à je ne sais qui.

— Je sais cela, mais, Dieu merci ! je suis assez riche pour tout vous restituer.

— Non pas.

— Je l'entends.

— Je refuse.

— Nous battrons-nous donc pour cette misère ?

— Ce serait assez *mignon*, comme on disait chez le pauvre bon roi. Mais j'ai juré d'être sage tout aujourd'hui : ainsi j'accepte.

— M. le bailli, dit la Gazette, qui avait entendu l'entretien des deux nouveaux amis, un mot, s'il vous plaît ?

— Ah ! bon Dieu ! voilà mon marchand d'histoires... Quoi ! vous n'êtes pas pendu ?

— Je m'en flatte. Tout à l'heure vous sembliez vouloir à toute force donner ou recevoir un coup d'épée. Puisque M. le chevalier n'est pas disponible en ce moment, si la fantaisie ne vous est pas passée, je me ferai grand plaisir de... vous comprenez ?

— Vous me tueriez donc bien volontiers... hein ?

— Dame ! d'aussi bon cœur que vous me vouliez faire pendre.

— Eh bien ! l'ami, venez me raconter quelques histoires ; pour peu qu'elles durent tout un jour, je n'en réchapperai pas.

FIN DU TOME QUATRIÈME ET DE LA DEUXIÈME PARTIE.

